
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172076 9



KDM

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

JANVIER, 1773.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Nouveautés chez le même Libraire

Eloge de Racine avec des notes, par M. de la Harpe, *in*-8°. br. 1 l. 10 s.

Réponse d'Horace en vers, 12 s.

Fables orientales, comédies, poësies & œuvres diverses, par M. Bret, 3 vol. *in*-8°. brochés, 3 liv.

La Henriade de M. de Voltaire, en vers latins & françois, 1772, *in*-8°. br. 2 l. 10 s.

Traité du Rakitis, ou l'*art de redresser les enfans contrefaits*, *in*-8°. br. avec fig. 4 l.

Lettres d'Elle & de Lui, *in*-8°. br. 1 l. 4 s.

Le Phasma ou l'Apparition, histoire grecque, *in*-8°. br. 1 l. 10 s.

Les Muses Grecques, *in*-8°. br. 1 l. 16 s.

Les Nuits Parisiennes, 2 parties *in*-8°. nouv. édition, broch. 3 liv.

Les Odes pythiques de Pindare, traduites par M. Chabanon, avec le texte grec, *in*-8°. *broché*, 5 liv.

Le Philosophe sérieux, hist. comique, br. 1 l. 4 s.

Du Luxe, broché, 12 s.

Traité sur l'Equitation, *in*-8°. br. 1 l. 10 s.

Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. *in-fol.* avec planches, rel. en carton, 24 l.

Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture, *in*-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.

Les Caractères modernes, 2 vol. br. 3 l.

Maximes de guerre du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 s.

Airs choisis de Maîtres Italiens avec des paroles françoises, 36 s.



MERCURE DE FRANCE.

JANVIER, 1773.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

Ode.

De la nuit qui couvroit le monde
Le voile épais tombe à mes yeux !
Le Christ vient ; une paix profonde
Réunit la terre & les cieux !
O ! vous, habitans de la gloire,
Chantez cette heureuse victoire
Qui cause nos joyeux transports.

Mais hélas ! d'horribles tempêtes
menacent l'œuvre & l'ouvrier !
Le ſang coule ! un million de têtes
Tombent ſous le fer meurtrier !
Protége la foi gémiſſante,
Grand Dieu ! ton Egliſe naiſſante
Domptera-t-elle les tyrans ?
Que vois-je ! vains efforts du monde !
Ce ſang eſt la ſource féconde
D'autres Chrétiens auſſi fervens !

En vain l'héréſie eſtrénée,
Monſtre vomi par les enfers,
De ſon haleine empoiſonnée
Voudroit infecter l'Univers :
Une puiſſance redoutable, *
Etouffant l'hydre déteſtable,
Rétablit la tranquilité.
Tel un vaiſſeau brave l'orage
Sous la main d'un pilote ſage
Et vogue avec ſécurité.

Ce que la mort ne peut détruire
Eſt enfin détruit par le tems :
Peuple, état, république, empire,
Tout céde au ravage des ans.
Exempte de viciſſitude,

* L'Egliſe.

L'Eglise tient la certitude
De son règne & de son pouvoir :
Une, éternelle, & toujours pure,
La vérité divine assure
Sa doctrine & notre devoir.

Des sages fameux de la Grèce,
Dans les mœurs quel fut l'ascendant?
L'homme, en écoutant leur sagesse,
Au mal étoit-il moins ardent?
L'exemple autorisoit les vices,
Et les loix leur étoient propices.
Des vertus le sacré lien
Serré par la ferme espérance
D'une éternelle récompense
Dans le bien fixe le Chrétien.

Toi, qui divinises tes songes,
Pourqui veux-tu, foible raison,
Sujette aux erreurs, aux mensonges,
Régler la foi sur ta leçon?
L'incrédule hélas! qui t'écoute,
Sans cesse admet, rejette & doute,
Et toujours fuit la vérité.
Apprends que Dieu ne la fait luire
Qu'à ceux qui se laissent conduire
Par la voix de l'autorité.

Flambleau sacré qui nous éclaire,
Divine & précieuse foi,

Ton règne est lui-même un mystère
Qui doit nous ranger sous ta loi.
Le monde te rend ses hommages :
Confonds les erreurs des faux sages ;
Daigne à jamais les dissiper :
C'est Dieu qui fonda ton empire,
Un Dieu pourroit-il nous séduire ?
Un Dieu pourroit-il nous tromper ?

Par M. l'Abbé Lefévre.

EPITRE à Mademoiselle G. . . . . à l'occasion de son mariage.

JE puis donc encor, chère amie,
Aujourd'hui te donner ce nom ;
Demain, à l'hymen asservie,
Il faudra prendre un autre ton. . . .
Il faudra vous nommer Madame
Et mesurer son compliment ;
La décence ainsi le réclame
Par respect pour le sacrement. . . .

Permettez donc que je profite
Du reste de ma liberté,
Que de l'amitié je m'acquitte
En te disant la vérité.

Tu vas, à peine à ton aurore,
Entrer dans un monde nouveau,
Monde que ton esprit ignore
Et qu'il se représente en beau....
Il ressemble à l'onde tranquille
Sur laquelle on va s'engager;
Mais bientôt le flot indocile
Renverse barque & passager.
Ce n'est qu'avec peine & prudence
Qu'on peut long-tems s'y maintenir,
Et même sans expérience
On n'y peut guère réussir.

Fière des agrémens de l'âge,
La jeunesse croit tout sçavoir;
Etourdie, elle se croit sage,
Et prend pour un dur esclavage
La soumission au devoir.

Garde-toi bien de ce prestige,
Prends des conseils avant d'agir.
Souvent un avis qu'on néglige
Amène un tardif repentir.

Cet hymen, pour toi plein de charmes,
Pour qui tu formois des desirs,
Aura, sans doute, ses plaisirs;
Mais ils seront suivis d'alarmes,
De peines, de soins, d'embarras.
Tel est l'ordre de la nature,

Il n'eſt point de volupté pure,
Ou s'il peut en être ici bas,
Il faut la trouver en ſoi-même :
N'avoir rien à ſe reprocher,
C'eſt la félicité ſuprême
Qu'en vain ailleurs on va chercher.

N'agis donc jamais ſans un guide,
Conſulte toujours ton époux ;
La confiance eſt un Egide
Qui du ſort modère les coups :
C'eſt encor la preuve complette
D'un ſincère & parfait amour.
Avec lui ne ſois point diſcrette
Pour qu'il ne le ſoit à ſon tour.

Pour les autres avec ſageſſe
Il faut ſçavoir ſe comporter ;
Des égards, de la politeſſe
Il faut ne jamais s'écarter.

Ce n'eſt pas aſſez d'être aimable
Pour plaire aux gens d'un certain ton,
Il faut encore être eſtimable
Par le cœur, l'eſprit, la raiſon.

Pour tes égaux ſois douce, affable,
Bonne pour tes inférieurs,
La fierté, l'humeur intraitable
Contre ſoi révoltent les cœurs

Fuis pour toujours la médiſance,
Vice que ton ſexe chérit ;
Il vaut mieux reſter en ſilence
Que de médire avec eſprit.

De ton bien fais un bon uſage ;
Songe qu'il t'en faudra compter ;
Du riche le grand avantage
Eſt d'être en état de prêter
Au pauvre qui ſe décourage.
Ce bien d'ailleurs ne t'eſt acquis
Que par les veilles de tes pères,
Veilles qui doivent t'être chères,
Si ton cœur en connoît le prix.
Sers-t'en avec économie,
Songe qu'un jour, de tes enfans
Ce patrimoine que tu prends,
Sera la dette de ta vie.

Sers Dieu, ſers la Religion.
Qui manque à cet Etre Suprême
Eſt mépriſé par celui même
Qui le tourne en dériſion.

Tu n'attribueras ma morale
Qu'à l'amitié que j'ai pour toi,
Qu'au deſir de pouvoir te rendre ſans égale ;
Mais celui qui reçoit ta foi
Y réuſſira mieux que moi.

Par M. Ch. de Ser.

MADONTHE. Histoire gauloise.

Je suis fille d'un Capitaine des Gardes de Charlemagne ; mon père eut le fatal honneur de mourir les armes à la main à côté de son Prince à la fameuse bataille de Roncevaux. Ce triste événement, en le comblant de gloire, fut le premier de mes malheurs & la source de tous ceux dont je ne cessai depuis d'être la victime.

Ma mère ne lui survécut que de quelques mois, & me laissa orpheline âgée d'environ six ans. Rodolphe, Comte de Vervins, frère de mon père & qui lui avoit succédé dans sa place & dans sa faveur auprès de l'Empereur, prit pitié de ma situation & me retira chez lui. J'entrai dans la maison de ce généreux parent ; il étoit avancé en âge, & n'avoit point d'enfans ; tout portoit à croire que je retrouverois chez mon oncle la douceur & la tranquillité que la mort de mon père m'avoit fait perdre ; mais la fortune, qui me réservoit ses traits les plus cruels, ne faisoit que m'y préparer de nouveaux malheurs.

Rodolphe étoit un de ces guerriers fiers,

intrépides & pleins d'honneur & de franchise, mais dont le cœur juste & droit est absolument sans défense contre les traits de l'imposture & les artifices de la calomnie : la Comtesse Isberge au contraire, en apparence douce, souple & insinuante, étoit dure, impérieuse & hautaine ; son premier soin avoit été de subjuguer le cœur de son mari & de tourner à son gré les mouvemens d'une franchise généreuse qui auroient eu besoin d'un guide plus sûr ou plus fidèle.

Mon père m'avoit laissée héritière d'un grand nom & de biens considérables ; c'en fut assez pour tenter l'avarice d'Isberge ; elle projeta de faire passer ces biens dans sa famille en me faisant épouser un de ses neveux qu'elle aimoit singulièrement. Ce projet lui étoit d'autant plus agréable que son origine n'étant rien moins qu'illustre ; une alliance comme la mienne, soutenue par une fortune aussi avantageuse, le mettoit dans le cas de prétendre aux charges les plus distinguées.

Cependant, tel est l'effet de la contrainte sur des cœurs libres & pénétrés du noble sentiment de leur liberté ; les efforts que l'on emploie pour les vaincre & les assujettir ne font qu'agmenter leur force & déterminer leur résistance. C'est ce que

j'éprouvai à l'égard du neveu de la Comtesse; toute jeune que j'étois, je m'apperçus que l'on avoit voulu prévenir mes sentimens, & que j'étois condamnée à l'aimer. Mon cœur se révolta contre un arrêt aussi injuste ; je haïssois ce jeune homme avant que de l'avoit vu, & cette haine prit de nouveaux accroissemens par les nouveaux efforts où l'on se consuma pour la changer en amour.

Isberge, irritée des obstacles que je mettois à ses volontés, se proposa de me rendre tellement malheureuse, que l'envie de m'affranchir de son joug & de me soustraire au plus dur esclavage, me déterminât à me marier sans que mon désespoir me permît d'autre choix que celui qu'elle jugeroit à propos de me fixer. Je fus renfermée étroitement; on m'interdit toute société; je n'avois devant les yeux que la furie occupée à me tourmenter. Elle m'obsédoit sans cesse, cétoit sur moi qu'elle déchargeoit son humeur aigre & chagrine; elle ne cessoit de me vexer par les ordres les plus durs, de m'avilir par les services les plus bas, & de blesser ma délicatesse peu faite pour ma situation, mais dont je ne pouvois me défendre par les propos les plus injurieux & les plus outrageans.

Cependant le neveu d'Isberge, peu

sensible aux avantages de mon alliance, étoit disposé à tenter de vaincre ma haine; son cœur, occupé ailleurs, n'éprouvoit pour moi que la plus parfaite indifférence; ainsi la Comtesse, déconcertée de toutes parts, fut obligée d'abandonner entièrement son projet: elle résolut aussi de s'affranchir de la contrainte que lui imposoit le soin de me garder; mais fidèle à sa haine, elle choisit une personne, pour se remplacer auprès de moi, qui, sous le nom de compagne & d'amie, servit d'instrument à sa vengeance en devenant l'espion de mes démarches & l'interprète de mes actions.

Son choix tomba sur Dorinde. Cette fille, qui approchoit de l'âge mûr, étoit d'une naissance distinguée, mais absolument dénuée des biens de la fortune. Sa figure étoit agréable & paroissoit au-dessous de son âge; cet air de jeunesse, cette fraîcheur de teint qui faisoient ses principaux agrémens, étoient l'effet d'un art que peu de personnes auroient soupçonné. Dorinde possédoit à un degré supérieur le secret de cacher sa coquetterie & ses prétentions; son humeur, tantôt sérieuse, tantôt enjouée, rendoit sa société agréable à tout le monde. Enfin Dorinde avoit

acquis à force d'étude & de ſoins le grand art de plaire ; habile à connoître les hommes & à mettre à profit leurs foibleſſes, elle ſavoit ſe revêtir à propos de toutes les formes ; la diſſimulation lui étoit devenue familière. Je ne dirai rien de l'odieux caractère qui étoit caché ſous un maſque auſſi aimable ; je laiſſe aux faits que j'ai à raconter le ſoin d'en développer tous les affreux replis.

J'étois trop dépourvue d'expérience pour être en garde contre des dehors auſſi ſéduiſans. Je me livrai entièrement à Dorinde ; j'en fis ma meilleure amie. Je n'ignorois pas à quel deſſein on l'avoit placée auprès de moi : je ne croyois pas de voie plus ſûre pour déconcerter les projets de mes adverſaires, que de gagner l'amitié & la confiance de cette fille, & je me flattois d'y avoir parfaitement réuſſi. Dorinde m'accabloit de careſſes ; elle s'inſinuoit de plus en plus dans ma confiance en paroiſſant me donner toute la ſienne. J'eus la ſatisfaction de voir adoucir les rigueurs de ma priſon ; je regardois moins cette fille comme une ſurveillante incommode & ſuſpecte, que comme une amie tendre, une compagne fidèle qui charmoit les ennuis de ma ſolitude.

Toujours accompagnée de Dorinde, je

commençai à jouir de quelque liberté ; je me produisis dans le monde. Robert de Mont-Verdun y paroissoit alors d'une manière fort avantageuse ; ce jeune chevalier s'étoit distingué dans la profession des armes à un âge où l'on commence à peine à les porter. Décoré de plusieurs grades & distinctions militaires qu'il ne devoit qu'à sa valeur, Robert marchoit déjà de pair avec ces vieux guerriers qui ne doivent leurs titres qu'à leurs longs travaux & à une expérience consommée. Il étoit d'ailleurs d'une taille haute & bien prise, d'une figure noble & majestueuse ; ses traits fièrement dessinés laissoient paroître, au milieu des fleurs de la plus tendre jeunesse, l'empreinte de ce courage mâle & vigoureux qui justifioit si bien la réputation qu'il s'étoit acquise.

Qu'on me pardonne de m'être arrêtée avec quelque complaisance sur le portrait de cet aimable chevalier ; je me suis contentée de parler des avantages extérieurs qui étoient connus de tout le monde. Je n'entreprendrai point de détaillller ici les vertus dont la nature s'étoit plu à orner le plus accompli de ses ouvrages ; quelque plaisir que j'éprouve à me les retracer à moi même, c'est mon amant que je peins ;

je m'épargne la douleur de voir insulter à ses vertus en donnant lieu de suspecter son éloge.

Je vis plusieurs fois ce Chevalier chez une de mes parentes, où il faisoit des visites assez fréquentes; Je ne pus être insensible à tant de mérite. Je m'apperçus qu'il se plaisoit à me voir; je redoublai d'assiduités auprès de ma parente; je me liai avec elle plus particulièrement que jamais. Robert comprit aisément que j'avois vu ses soins d'un œil favorable; transporté d'amour & de joie, il trouva bientôt l'occasion de m'assurer lui même de ses sentimens. Je voulus d'abord paroître offensée de sa témérité; mais que ce courroux dont mon ame s'efforçoit de se parer, dura peu! émuë, attendrie, je ne tardai pas à pardonner à l'amoureux Chevalier. Un regard tendre & langoureux le rendit certain de son triomphe; nous nous jurâmes une fidélité à toute épreuve. Je fis confidence au Chevalier de ma situation; je lui parlai de Dorinde, je lui détaillai les obligations que j'avois à cette fille, les fonctions que la haine d'Isberge lui avoit données auprès de moi, & comment elle avoit sçu me faire trouver de l'agrément & de la consolation où

je ne devois rencontrer que des chagrins. Il nous étoit avantageux de ménager Dorinde ; je pressai le Chevalier de captiver ses bonnes graces par des attentions & des égards ; j'étois bien loin d'imaginer tous les maux que devoit produire ce malheureux conseil.

Aveugle que j'étois ! comment n'ai-je pas prévu que ces heureuses qualités, qui avoient fait sur mon cœur une impression si vive & si profonde, produiroient infailliblement le même effet sur celui de Dorinde ? Il étoit déjà lancé ce trait fatal ; il avoit déjà fait dans le cœur de Dorinde une funeste blessure. Le Chevalier, exact à suivre mes imprudens conseils, augmenta cette dangereuse playe, & la rendit bientôt incurable.

Dorinde cacha d'abord adroitement son feu ; glorieuse des attentions du Chevalier, elle se persuada aisément qu'elle en étoit aimée. Cette conquête ne lui paroissoit pas faite pour être négligée. Quoiqu'elle sçût qu'il m'aimoit, une ame telle que la sienne ne pouvoit être arrêtée par un semblable obstacle. Elle n'épargna rien pour m'enlever un cœur qu'elle croyoit balancer entre elle & moi. Dans l'ivresse de sa joie, elle se rioit de ma

douleur, & s'en préparoit un nouveau triomphe.

Elle uſa de tout le manége ſecret de ſa coquetterie pour achever de ſéduire le Chevalier; le croyant épris, elle ſe ménagea moins. J'étois la dupe de ſon artifice, quoiqu'elle ne me fît pas la grace de le couvrir beaucoup; mais tel étoit l'excès de ma confiance, que de plus fortes preuves m'auroient difficilement convaincue. Incapable de concevoir une pareille perfidie, pouvois-je la ſoupçonner? Hélas! lo.ſque ma conviction fut portée à la dernière évidence, mon ame ſimple & naïve ſe refuſoit encore à y croire.

Le Chevalier, plus pénétrant que moi, découvrit, dès le premier moment, les vues ſecretes de Dorinde. Au lieu de répondre à ſes feux, il ne la paya que par le mépris que méritoit ſa perfidie; &, comme il ignoroit abſolument l'art de ſe contraindre, il détrompa bientôt cette imprudente fille. Dorinde, furieuſe de ſa mépriſe, tenta les derniers efforts; mais ils furent inutiles, ils ne ſervirent qu'à la couvrir de honte & de confuſion. Cette humiliante aventure porta le déſeſpoir & la rage dans le plus ſcélerat de tous les cœurs. Perdue d'honneur aux yeux du Che-

valier, elle jura ſa perte; je fus enveloppée dans ſes projets de haine & de vengeance.

Robert m'avertit pluſieurs fois de me défier de ma perfide compagne; il n'oſa me détailler ſa dernière aventure; il craignit de m'attriſter; il ſe contenta de propos vagues; je les rejetai tous; je blâmai les ſoupçons du Chevalier; j'allai juſqu'à le quereller d'une averſion qui m'offenſoit.

Dorinde auroit pu manifeſter ſa haine en me nuiſant auprès de la Comteſſe; elle auroit pu lui faire le récit de mes amours qu'elle ſe feroit ſûrement empreſſée de traverſer. Mais ſa vengeance n'auroit pas été complette. Elle vouloit nous porter au Chevalier & à moi des coups certains; elle vouloit que ce fût de nos propres mains que partiſſent les traits qu'elle aiguiſoit contre nous.

J'avois auprès de moi un jeune homme nommé Leucaire, que j'affectionnois beaucoup. C'étoit le fils d'un officier de mon père qui l'avoit long-tems ſervi à l'armée, & y étoit mort à ſes côtés. Je crus devoir à la mémoire du père des ſoins & de l'attention pour le fils. Je l'avois fait recevoir dans la maiſon de Rodol-

phe, & ſes heureuſes diſpoſitions avoient même engagé le Comte à lui faire donner une éducation au-deſſus de ſon état. Leucaire, plein de reconnoiſſance de ce que j'avois fait pour lui, cherchoit à chaque inſtant l'occaſion de me témoigner ſon zèle; ſes talens & ſa bravoure l'avoient élevé au rang de Chevalier. Quoique ſa nouvelle dignité ne lui permît plus de me ſervir, il ne voulut cependant pas me quitter, & je ſouffris pour ne le point chagriner, qu'il continuât des ſervices qui ne le déshonoroient point, puiſqu'ils n'avoient d'autre récompenſe que l'acquittement de ſa reconnoiſſance.

Dorinde ſoupçonna qu'il ſe mêloit quelque peu d'amour aux ſentimens de Leucaire, & s'applaudit de cette découverte. Elle chercha à fomenter cette paſſion naiſſante dans le cœur de ce malheureux jeune homme; elle employa toutes les reſſources de ſon eſprit pour lui perſuader que j'étois éperdûment amoureuſe de lui; elle flatta ſon amour propre pour applanir à ſes yeux les inſurmontables obſtacles qui nous ſéparoient.

D'un autre côté, Dorinde avoit fait venir de la campagne une jeune perſonne de ſes parentes, nommée Adine. Cette fille

fille ne manquoit pas d'agrémens ; mais elle avoit un air si rustique & si gauche, son esprit étoit si borné, qu'elle n'étoit point capable d'inspirer de l'amour à un homme sensé & quelque peu délicat. Tel fut cependant le sujet dont se servit l'artificieuse Dorinde pour consommer son ouvrage. Elle s'étoit rendue aisément la maîtresse de cette jeune fille, si dénuée de jugement & d'expérience ; elle s'en faisoit écouter comme un oracle ; elle commença à faire naître dans son cœur le desir de plaire, & ne pouvant y introduire une coquetterie fine & ingénieuse, elle la livra à l'effronterie & à l'indécence.

C'est avec de pareilles armes qu'elle lui fit attaquer le Chevalier. Adine étoit toujours sur son passage, & l'accabloit des caresses les plus vives & les plus surprenantes. Robert, qui connoissoit toute l'ingénuité de cette fille, s'émerveilloit d'un amour aussi violent & aussi peu retenu. Il n'osoit la congédier durement ; outre le blâme général qu'il se seroit attiré, il craignoit d'affliger cette pauvre fille dont tous les sentimens portoient l'empreinte de la franchise & de la simplicité la plus parfaites. D'ailleurs les avis qu'il lui donnoit en secret étoient inutiles ; Dorinde

avoit ſoin d'en détruire l'effet à la première entrevue; &, ſans être amoureux d'Adine, les careſſes d'une perſonne auſſi jeune, & qui n'étoit pas dépourvue d'agrément, ne pouvoient le trouver abſolument inſenſible.

Je ne tardai pas à être inſtruite de cette honteuſe intrigue; Dorinde n'eut garde de me l'apprendre elle même; elle attendit qu'elle fût devenue publique au point de ne pouvoir m'échapper. Je ne voyois plus le Chevalier que rarement; nos maiſons étoient voiſines; des fenêtres de mon appartement on découvroit une terraſſe de la maiſon de Robert; c'étoit là que nous paſſions des heures entières à nous voir & à nous dire quelques mots à la dérobée. Dorinde me ménageoit elle-même ces entrevues, & les rendoit plus ou moins fréquentes, ſuivant ſon deſir.

Ma conſternation fut grande lorſque je crus ne pouvoir plus douter de la nouvelle paſſion du Chevalier. Je me voyois abandonnée par un homme aimable à qui je n'avois diſputé que foiblement la conquête de mon cœur; je me voyois trahie, mépriſée pour la dernière des créatures, pour une effrontée dont les indécentes careſſes ne devoient exciter que l'indigna-

tion & le dégoût. Le cœur ſerré de douleur, je courus me cacher dans l'intérieur de mon appartement; mon front rougiſſoit de honte & de colère; mon ame ſuccomboit anéantie ſous le poids de l'indigne préférence qu'il accordoit à ma rivale. Dorinde, qui m'avoit ſuivie de loin, s'approche alors de moi; elle m'embraſſe de l'air le plus affectueux. « Je ſens toute la » violence de vos maux, ma chere maî» treſſe, me dit cette perfide : je pré» voyois le coup que vous porteroit l'in» conſtance du Chevalier, & je n'ai oſé » vous l'apprendre; mais ou je m'y con» nois peu, ou il ne tardera guère à re» venir à vous. Son amour pour Adine » eſt un feu paſſager qui n'a point éteint » ſon premier amour. » Ici mes ſanglots, qui s'ouvroient impétueuſement un paſſage, interrompirent Dorinde. Je ne pus prononcer que ces mots entrecoupés : Ah!.. ma chère amie... je ſuis perdue... à jamais... Mes larmes coulèrent alors avec abondance; ma compagne leur laiſſa prendre un libre cours, & auſſi tôt que je lui parus plus tranquille, elle recommença à me conſoler, & ouvrir mon cœur aux douceurs de l'eſpérance. Elle me perſuada que la facilité avec laquelle j'avois répon-

du aux feux du Chevalier, en avoit ralenti l'ardeur; un amour qui n'est point contraint devient bientôt insipide, & l'indifférence suit de près. Elle m'insinua que la jalousie seule sauroit ramener mon perfide, &, après avoir hésité un peu sur l'objet que je choisirois pour exciter cette jalousie, il faut, disoit-elle, le prendre dans cette classe d'hommes, qui étant trop audessous de votre rang pour faire naître des soupçons fondés, suffise néamoins pour alarmer la crédulité d'un amant bien épris. Leucaire, ajouta-t-elle d'un air indifférent; les soins qu'il vous rend pourront passer pour de l'amour; redoublez pour lui d'attention & de complaisances; vous ne devez pas craindre qu'elles fassent sur son cœur une impression fâcheuse; il est trop pénétré de respect pour vous, il connoît toute l'étendue de l'intervalle qui vous sépare. J'écoutai avec transport cette voix enchanteresse; je calmai ma douleur, l'espérance & la joie commencèrent à renaître dans mon cœur. Je regardai Dorinde avec un doux sourire qui peignoit le calme de mon ame. Ma fierté répugnoit un peu au parti qu'elle me proposoit, je ne pouvois douter qu'il ne se mêlât un peu d'amour aux procédés de Leucaire; mais

Dorinde ſçut ſi avantageuſement réveiller ma paſſion pour le Chevalier, qu'elle me détermina à ſuivre ſes conſeils.

Leucaire cependant, à la perſuaſion de Dorinde, me rendoit ſes ſoins. Enhardi par ma complaiſance, il ſe donnoit partout pour mon amant. Dorinde, de ſon côté, ſemoit ſourdement le bruit de cette nouvelle, & le fit parvenir aux oreilles du Chevalier. Cet homme généreux rejeta d'abord bien loin un bruit qui m'offenſoit; mais enfin il ne put ſe défendre de quelques ſoupçons. Ma perfide amie, pour achever ſon ouvrage, ayant apperçu un jour le Chevalier qui ſe promenoit en rêvant ſur ſa terraſſe, fut chercher Leucaire; elle l'amena à la vue du Chevalier, & lui tint fort haut des propos qui ſuppoſoient entre lui & moi la plus parfaite intelligence; elle l'introduiſit enſuite dans ma chambre par la fenêtre du balcon. Robert, indigné, ſe retira la rage dans le cœur; & Dorinde, attentive à tous ſes mouvemens, s'pplaudit du ſuccès de ſon entrepriſe.

Leucaire, excité par les diſcours de cette ſcélérate, devint ce jour-là plus hardi; irrité de ſon audace, je le reçus très mal. Il ſortoit de chez moi fort mécontent lorſqu'un inconnu l'aborde & lui préſente

un défi du Chevalier Robert qui l'attendoit à l'heure même ſans autre arme que ſon épée. Leucaire étoit brave; ſa colère ſe tourna toute entière contre ſon rival; il courut au lieu du combat; c'étoit un endroit ſolitaire & écarté aſſez voiſin des bords de la mer. Ces deux malheureuſes victimes de la plus noire des perfidies s'attaquèrent avec un acharnement dont il eſt peu d'exemple; mais quelque fût la valeur de Leucaire, elle tint peu contre la foudroyante impétuoſité de Robert. L'infortuné Leucaire tomba percé de deux grands coups d'épée. Le Chevalier, honteux de ſa victoire, jette loin de lui le fer deſtructeur dont il ſe reprochoit déjà le criminel uſage. Il avoit reçu quelques légères bleſſures; ſon écuyer, qui l'avoit ſuivi de loin, s'approche, veut étancher ſon ſang & panſer ſes playes; Robert furieux, égaré, le déſeſpoir dans l'ame, s'arrache de ſa main, déchire ſes vêtemens, court à un rocher qui dominoit ſur la mer, y grimpe, ſe précipite dans le ſein des ondes, & diſparoît au même inſtant aux yeux de ce fidèle ſerviteur.

La cruelle Dorinde jouiſſoit de tout ſon triomphe; l'excès de l'accablement où me mit l'affreuſe nouvelle de cette ca-

tastrophe completta sa joie. Je reçus en même tems de l'écuyer de Robert un paquet de lettres qu'il avoit recommandé que l'on me remît; elles étoient de Dorinde, & respiroient presque toutes la passion la plus violente. Je fus frappée comme d'un coup de foudre; je rapprochai alors toutes les circonstances de cette malheureuse aventure; mes yeux se désillèrent; je connus le détestable auteur de mes maux; il ne tarda pas de venir étaler à mes yeux une douleur feinte; je reçus ce monstre avec des transports de fureur, je le chassai avec indignation. Dorinde déconcertée se retira en pâlissant de rage; je l'entendis balbutier, en sortant, quelques menaces. Contente de m'être débarrassée de son odieuse présence, je réfléchissois peu sur les maux que me préparoit mon imprudence; &, après la mort du Chevalier, je ne croyois plus avoir à redouter de nouveaux malheurs.

Dorinde alla verser des larmes de dépit auprès d'Isberge; elle me peignit des couleurs les plus noires; elle me fit envisager comme l'auteur de la mort de deux de nos plus estimables guerriers. La Comtesse, déjà très-disposée à me haïr, ajouta aisément foi aux discours de cette mégère.

Ce n'eſt pas tout ; l'infâme Derinde, à qui ma préſence étoit un reproche inſupportable de ſa ſcélérateſſe, avoit projeté de m'enlever du même coup l'honneur & la vie. Les diſpoſitions de la Comteſſe lui parurent favoriſer ſon deſſein ; elle inſinua à cette femme avare l'eſpérance de ſe faire adjuger mes biens, ſi, lorſqu'elle lui auroit donné une preuve publique de ma mauvaiſe conduite, Isberge vouloit me dénoncer à l'Empereur & me pourſuivre ſuivant la rigueur des loix.

J'ai déjà parlé d'Adine & de la manière dont cette innocente fille avoit été féduite par les pernicieuſes leçons de Dorinde. J'ai dit que le Chevalier n'avoit pu ſe défendre de quelque émotion, & qu'il ne s'étoit point trouvé à l'épreuve de ſes careſſes effrontées. La malheureuſe Adine portoit les marques honteuſes de ſon libertinage ; Dorinde en étoit inſtruite, & c'étoit ſur moi qu'elle vouloit faire tomber le déshonneur dont elle avoit couvert ſa parente. Je n'avois pas le moindre ſoupçon de cet affreux complot, je ne pus déconcerter les meſures que prit cette ſcélérate. L'inſtant fatal arrivé, on introduit Adine dans un de mes appartemens avec le plus grand ſecret ; j'étois dans mon lit

alors, & profondément endormie; on y place à mes côtés le malheureux fruit de l'incontinence de cette fille, & on se retire en silence.

Qu'on juge de ma surprise & de ma consternation lorsqu'à mon réveil, j'apperçus ce fatal présent, lorsque mes oreilles furent frappées des cris de cette innocente victime. Cette horreur me pétrifia; mon sang se retira jusqu'à mon cœur; je me précipitai de mon lit; je cherchai à m'ôter une vie que la perte de mon honneur me rendoit odieuse. Ma chambre s'ouvre, aussi tôt on me saisit; on m'enlève; on me conduit, ou plutôt on me traîne aux pieds de l'Empereur. Rodolphe, Isberge & Dorinde m'y avoient précédée. Les deux premiers se portèrent pour mes accusateurs. Je ne puis leur refuser la justice de dire qu'ils me croyoient criminelle; Rodolphe suivoit les mouvemens de son farouche honneur; il poursuivoit la vengeance de la honte dont il pensoit que j'avois couvert sa famille, & demandoit ma mort. Isberge n'écoutoit que la voix de son avarice; elle n'en vouloit qu'à mes biens, qui lui appartenoient comme délatrice, & consentoit que je fusse enfermée pour le reste de mes jours.

L'infâme Dorinde, la larme à l'œil & la joie dans le cœur, pouſſoit de longs gémiſſemens, & avec une aſſurance & une effronterie capables d'en impoſer aux moins prévenus, elle débitoit un roman ſcandaleux dont ſa noire imagination avoit tiſſu les faits & les aſſortiſſoit parfaitement aux apparences. Mes ſanglots & mes larmes furent toute ma défenſe. En vain réclamai-je vingt années paſſées ſans reproches; tout étoit contre moi. Mon amour pour le Chevalier, ma retraite, depuis ſa mort, & le malheureux fruit du crime trouvé dans mon lit, atteſtoient mon déshonneur. Cependant, tel eſt le pouvoir de l'innocence ſur les cœurs droits; ils ne peuvent méconnoître ſa voix. Mes cris émurent l'ame du plus ſage des Princes; ma fermeté, les vives imprécations dont j'accablois mon odieuſe calomniatrice, le firent balancer entre cette ſcélérate & moi; il ordonna que l'accuſation fût juſtifiée par les armes; on devoit fournir dans quinze jours des champions de part & d'autre, & ma mort ou celle de Dorinde devoit être déterminée par l'événement du combat.

Je ne parlerai point des différentes penſées qui m'agitèrent pendant cet intervalle.

J'étois gardée à vue dans un appartement du palais. Je pensai d'abord à terminer mes maux par une mort volontaire; je voulois prévenir mon ignominie en me précipitant des fenêtres de ma prison, mais je me retins; je me résignai à mon sort; je ne m'occupai plus que du souverain Juge devant qui j'allois paroître. Ses arrêts seuls me firent trembler, je ne voulus point me souiller d'un crime qui m'auroit attiré toute sa colère.

Dorinde, quoique gardée à vue, ne demeura pas oisive; elle songea à se choisir des champions; elle jeta, à cet effet, les yeux sur ses frères. Ces deux jeunes Chevaliers étoient connus par leur bravoure; mais les qualités de leur cœur ne les rendoit pas dignes du beau titre qu'ils portoient. Dénués des biens de la fortune, ils se laissoient dominer par une basse avarice; ils s'étoient vendus à leur sœur, qui n'eut besoin que de faire briller l'or à leurs yeux, pour les intéresser dans sa querelle.

Le jour fatal arrivé, nous fumes conduites, Dorinde & moi, dans l'enceinte d'un camp que l'on avoit tracé pour les combattans. On nous couvrit de longs habits de deuil, & on nous plaça vis-à-

vis l'une de l'autre sur deux échafauds, d'où nous pouvions voir sans obstacles l'événement du combat; l'Empereur étoit au-dehors, le camp étoit entouré de sa garde & d'une multitude innombrable de spectateurs que le bruit de ce fameux combat avoit attirés de toutes parts. Plus loin étoit un bucher qui devoit consumer la malheureuse victime que le sort auroit désignée.

Bientôt je vis entrer dans le camp les deux frères de Dorinde, armés de pied en cap & montés avantageusement; ils firent plusieurs fois le tour de l'enceinte en provoquant fièrement des adversaires qui ne se présentoient point. Tout le monde gardoit un profond silence; ces deux insolens guerriers crurent que leur valeur avoit intimidé les défenseurs que je m'étois choisis; ils mêlèrent l'insulte à l'audace, & s'approchoient déjà de moi pour me conduire au bucher, lorsqu'à l'autre extrêmité du camp parut un Chevalier en armes, la visière baissée. Sa taille étoit haute, sa contenance fière; la couleur noire de ses armes & le silence morne qu'il gardoit, sembloient caractériser le chagrin intérieur qui dévoroit son ame; il s'avança d'un air menaçant, brandissant

d'une main une lance dont le poids paroiſſoit devoir l'accabler, & de l'autre ſe couvrant à demi d'un large bouclier. Cette apparition déconcerta la bravoure des deux Chevaliers; je les vis pâlir en conſidérant l'énormité des armes de l'inconnu; ils ſe preſsèrent l'un contre l'autre & ſe mirent en défenſe. L'intrépide inconnu, ſans ſe plaindre d'une inégalité proſcrite par les loix de l'honneur, fondit ſur eux avec l'impétuoſité de la foudre; ils ne purent ſoutenir la violence de ce choc. Le premier coup de lance abbatit le plus jeune des frères de Dorinde. L'aîné frappé preſqu'auſſi-tôt, chancela, & ſon cheval s'étant abbatu, il ſe trouva expoſé au juſte reſſentiment de ſon adverſaire. Le généreux inconnu met à l'inſtant pied à terre, &, ayant aidé à débaraſſer ſon rival, ſe diſpoſe à un nouveau combat. Le défenſeur de Dorinde, couvert de honte, ne fut point touché d'un procédé ſi noble; il fut bientôt rejoint par ſon frère, & la rage dont ils étoient animés leur prêtant de nouvelles forces, le combat recommença avec plus de violence que jamais. Le peuple indigné pouſſoit de grands cris, & ſecondoit par ſes vœux la valeur de l'inconnu. Bientôt je le vis

maître du champ de bataille. Les terribles coups qu'il portoit à ses adversaires, faisoient sur eux les plus désolans ravages. Un revers, que le plus jeune des deux frères tenta de parer inutilement, après avoir divisé son écu, pénétra la cuirasse & lui fit au côté une large blessure; ce jeune chevalier tomba noyé dans son sang pour ne plus se relever. L'aîné, troublé à cette vue, ne fit presque plus de résistance; il reçut un coup d'épée qui lui traversa le corps de part en part & l'étendit sans vie. Cependant Dorinde, qui voyoit sa perte inévitable, s'agitoit avec fureur. A peine eut-elle vu tomber le dernier de ses frères, qu'elle s'abandonna au plus violent désespoir. Deux gardes alors percèrent la foule & pénétrèrent jusqu'au pavillon de l'Empereur; ils présentèrent la jeune Adine : cette malheureuse fille venoit d'apprendre les maux qu'elle avoit causés sans le sçavoir. Elle poussoit des cris lamentables; le remords qui la tourmentoit lui avoit presque ôté l'usage de la raison. Elle demanda qu'on la conduisît aux pieds de l'Empereur, à qui elle avoit, disoit-elle, un secret important à révéler. L'infortunée Adine, fondant en larmes, raconta avec toute l'ingénuité de

ſon caractère les détails de l'affreux complot formé contre moi ; elle ne craignit pas de divulguer ſa honte pour me juſtifier. Toute l'aſſemblée mêla ſes larmes à celles d'Adine; elle parut plus malheureuſe que criminelle. Le bucher fut allumé. On y traîna l'infâme Dorinde; avant d'expirer elle avoua tous ſes forfaits, & les flammes dévorèrent le plus odieux de tous les monſtres.

Pendant ce tems le Chevalier inconnu étoit demeuré ſpectateur tranquile; mais lorſque la preuve de mon innocence fut complette, il ſe proterna à mes pieds. Je n'eus pas de peine à reconnoître en lui le Chevalier Robert. Sa valeur étonnante m'avoit déjà fait ſoupçonner que cet illuſtre guerrier, échappé à la fureur des eaux, avoit pu avoir appris mes aventures, & s'être préſenté pour me défendre. L'Empereur, ravi de retrouver un ſujet auſſi précieux, & dont il avoit pleuré la mort, ne put s'empêcher de faire éclater ſa joie; il embraſſa avec tranſport ce Chevalier, le revêtit d'une des charges les plus diſtinguées de ſa cour, & nous unit pour jamais. Le généreux Rodolphe partagea notre joie ; mais Isberge, dont l'avarice ſe trouvoit trompée, étoit diſparue

& avoit couru cacher son honteux chagrin. J'appris, par un événement aussi heureux & aussi inattendu, que *si le Ciel, protecteur de la vertu, permet qu'elle gémisse quelque fois sous les coups de l'injustice & de la calomnie, il ne l'en laisse jamais accabler.*

Par Mlle Raigner de Malfontaine.

LE WHISK.

JE ne puis plus tenir aux maux où tu m'exposes ;
C'est trop souffrir l'épine attachée à tes roses ;
Et puisque du dépit je sens encor l'effet,
Jeu bisarre, je veux enfin te parler net,
Et maudire le jour qu'au défaut de la guerre,
Le diable t'amena des côtes d'Angleterre,
Whisk ingrat & quinteux, qu'on aime... en enrageant,
Comme on aime l'objet qui fait notre tourment.

Quel est donc ton attrait? Tu peines, tu fatigues.
Un pauvre joueur sue à suivre tes intrigues.
De la carte qui passe il doit se souvenir,
A la carte levée il ne peut revenir.
Que d'art pour pénétrer dans les desseins des autres,

Et faire à l'ami seul appercevoir les nôtres !
A l'ami ! . . . ce beau titre ici n'est point admis ;
On est associés, mais on n'est point amis.
A-t'on pour Parthenaire un habile ? il vous gronde,
En a-ton un mauvais ? il ruine son monde.

O vous ! qui, sur le soir d'un jour laborieux,
Vous arrachez enfin d'un travail épineux,
Et voulez, par l'attrait d'un jeu simple & facile,
D'étendre de l'esprit le ressort trop fragile,
Ne jouez point au Whisk. Votre esprit fatigué
Dans ce dédale obscur seroit trop intrigué ;
Et loin d'y rencontrer le doux repos qu'il aime,
Il eût eu moins de mal à résoudre un problême.

Mais tu te plais, ma Muse, à changer de pinceau ;
Des misères du Whisk esquissons le tableau.
Entrons chez Laure ; il est six heures & demie,
Les joueurs sont aux mains. Remarquez, je vous prie,
Tous ces grouppes divers, sans voix, sans mouvement.
Le bruit que fait la carte est le seul qu'on entend.
Tout se tait. Oh ! du Whisk admirons la puissance !
Tout, jusqu'aux femmes même, y garde le silence.
Si la voix leur revient, c'est pour se quereller,

Qu'ils trouvent par accès l'usage de parler.

Quittons ces furieux. Je vois là bas Julie,
Ah ! sûrement du moins on rit à sa partie.
Julie anime tout par sa vivacité,
Jamais autant d'esprit n'orna tant de gaîté.
J'approche de sa table, & veux lui faire fête ;
Mais elle me répond par un signe de tête,
D'un air distrait & froid, lâche un *bon jour, Monsieur ;*
Puis à son Penthenaire : *avez vous un honneur ?*
N'en pouvant rien tirer qui soit plus raisonnable,
Je parcours l'assemblée, & vais de table en table.
De cet air étranger je suis par-tout reçu,
Ils m'ont tous regardé, mais aucun ne m'a vu.
L'intérêt seul du jeu les pousse & les remue.
Damis a, dans Eglé, le plus beau point-de-vue,
Ils sont ensemble, eh bien, Damis crie au malheur.
Ni les graces d'Eglé, ni sa vive fraîcheur,
Ni ce bras potelé d'un contours adorable
Qui va se promenant treize fois sur la table,
Tous ces appas si doux pour Damis n'en sont pas.
Que lui manque-t'il donc ? des honneurs & des as.
Enfin de la quitter l'inhumain n'a pas honte.
Avec la vieille Olympe il a trouvé son compte ;
Ses mains séches toujours sont pleines de beaux jeux,
Et voilà mon vilain au comble de ses vœux.

Mais je vais être acteur. On m'offre une partie.
A ces mots, d'un coup d'œil je fais une sortie
Sur mes trois compagnons. Ciel! j'apperçois Mondor!
De tomber avec lui me préserve le sort!
Pour cet homme le Whisk est encore un mystère;
C'est de tous les Whiskeurs le plus sot Parthenaire.
Mais les cartes en rond brillent sur le tapis.
On tire, car le sort nomme ici les amis.
Je suis avec... Mondor! ô destin diabolique!
Chacun se place, on donne. Il tourne un roi de pique.
Moi, premier à jouer, je pars d'un as de cœur;
J'avois la quatrième, &, je craignois malheur.
De prime-abord mon homme en effet y renonce.
Quel est l'atout, dit-il? & sans avoir réponse,
Il me coupe mon as, croyant se défausser.
Et d'un. J'espère au moins qu'il va me relancer
D'un foible atout; voyant un honneur qui retourne;
C'étoit le seul moyen qu'en cœur je me renfourne,
J'avois tous rois, ainsi, sans beaucoup de façon,
Il se faisoit encore un nouveau singleton;
Mais point du tout, le traître a l'imaginative,
Après avoir vingt fois regardé la solive,
De m'attaquer à trèfle, où lui-même il n'a rien.
Des autres cependant c'étoit-là tout le bien,

Croyant qu'à leur couleur on veut chercher que-
relle,
Ils font atout, atout, épuisent la séquelle,
Tous leurs tréfles alors passent sans se gêner,
Et nous perdons le trick au lieu de le gagner.
Je pestois de bon cœur ; mais je n'en suis pas
quitte.
Tantôt, il a tout net oublié mon invite ;
C'est une carte-roi qu'il coupe à tours de bras ;
C'est une autre, qu'il lâche, & qui ne l'étoit pas ;
Ici le sot renonce, & c'est trois points de perte ;
Là, de mon singleton faisant la découverte,
Il m'ôte mes couteaux, en me jouant atout.
Mais voici le plus fort, nous venons à kéniou,
On est à neuf, notez un coup des plus attroces ;
Je n'ai qu'un pauvre honneur noyé dans douze
fausses,
Si mon homme en a deux nous gagnons sans
jouer ;
Bon ! le traître en a trois, & ne veut pas crier,
Il espère le schlem, dit-il : quelle folie !
Ils sont à neuf, boureau, tu risques la partie.
Aussi font-ils le trick, puis après, serviteurs,
Faites, nous disent-ils, sâler vos quatre hon-
neurs ;
Et, pour comble de maux, il s'agissoit du robre.
Aussi, je l'avoûrai, quoique d'un esprit sobre,
Je ne pus sans humeur, étant si près du gain,
Me voir ainsi ravir le robre de la main.

Mais enfin, excédé de ses fautes grossières,
Je demande à tirer de nouveaux Parthenaires.
On consent avec peine, & cette fois le sort
Me met avec Ergaste, oh ! je me crus bien fort.
Ergaste, des joueurs est l'arbitre suprême,
Du Whisk il a long-tems combiné le systême,
Et prévu tous les coups qui peuvent avoir lieu ;
Dès la première carte, il sçait tout votre jeu.
Voyez cet air au fait, ce jeu qu'il ouvre à peine,
Cet œil morne, fixé sur le lieu de la scène ;
Il n'échappera rien. Pour moi, rempli d'espoir,
Vis-à-vis mon sçavant j'ose à peine m'asseoir,
Je me croyois heureux, mais c'est bien pis encore.

O Whisk ! il n'est d'heureux que celui qui t'ignore.
En perdant avec l'autre au moins j'avois le dé,
C'étoit moi qui grondois ; là, je suis le grondé.
Si je joue une carte, autant de critiquée ;
Retourné-je avec soin à l'invite attaquée ? ——
Que faites-vous, Monsieur ? j'attaque exprès du dix,
C'est une fausse invite, & fausse en tout pays. ——
Il ne me passe rien, tout le fâche, l'irrite.
Je n'aurai pas joué dans une contre-invite,
Tout est perdu, voilà mon homme en pamoison,
J'ai cassé bras & jambe à sa combinaison.
Il relève aigrement les moindres peccadilles ; ——

Mais vous ne ſavez rien ; mais c'eſt jouer aux quilles ——
Etourdi de ſes cris, je perds tête à la fin,
Je me trouble, & voudrois n'avoir jamais la main.
Quand ce malheur m'arrive, auſſi-tôt je friſſonne,
Je ne ſçais que jouer, j'héſite, je tâtonne,
Craignant de m'attirer quelque'orage fatal.
La crainte de mal faire eſt l'art de faire mal.
Auſſi je fais bientôt des ſottiſes réelles,
Qui font perdre le robre. Oh ! jugez les querelles.
Mais la partie eſt faite, & je ne te crains plus.

Enfin grondé, grondant, & payant au ſurplus,
Je ſonge à regagner ma tranquille demeure.
Quoi déjà ! me dit-on ; il eſt de trop bonne-heure,
Encore un robre. Hélas ! encor tourmens nouveaux.
Le ſort, qui me gardoit tous ſes originaux,
Pour me donner mon reſte, alla choiſir Céphiſe.
Or, ſouffrez, mes amis, que tout bas je vous diſe
Avec quelle autre eſpèce àpréſent me voilà.
Céphiſe ſçait les mots du Whisk : avec cela
Elle ſe croit au fait, & ſans art ni méthode,
Céphiſe joue au Whisk à cauſe de la mode ;
Mais, loin d'en ſavourer l'intérêt attachant,
Elle en eſt à ſçavoir s'il eſt intéreſſant,

Vous y parle nouvelle, & sans cesse babille.
Parler nouvelle au Whisk ! est-ce donc un cadrille ?
Et pour le Parthenaite est-il tourment égal !
Toujours distraite, il semble un ressort machinal.
Qui vous jette au hasard des cartes sur la table.
Cent fois vous entendez sa voix impitoyable
Vous demander l'atout ; & puis, distraite encor,—
Ma chère, connois-tu cet air de Philidor ?
C'est divin. Je voudrois que tu le parcourusses...
A qui ce tréfle ? —A moi, Madame. —Eh bien, ces Russes,
Leurs affaires, dit-on, prennent un mauvais pli ;
Je le croirois assez, ce Turc est impoli. —
Et d'un roi que je joue elle coupe la trame. —
Eh ! prenez-vous mon roi pour un Russe, Madame ? —
Bon ! il étoit à vous ? je m'en doutois un peu.
Allons, allons. Il faut pourtant nous mettre au jeu...
Est-ce à moi de jouer ?.. Cette boîte est jolie ;
C'est du tabac, sans doute ? oh ! moi, c'est ma folie...
C'est vous qui jouez cœur ?... Avez-vous vu Daphné,
Avec son habit rose, & son teint safranné ?
Que je vous dise un trait... —Après le jeu, de grace. —

Qui moi ? je suis au jeu, mais, que cela me passe,
Pour le prouver, je lâche. —Il falloit couper. —
Bon ?
Oh ! c'est fait... A propos, j'ai troqué ma guenon
Contre un chat-angola, le plus joli du monde.
Mais nous en parlerons, car ce Monsieur me gronde. —
Remarquez cependant qu'elle en parle toujours ;
Et de son maudit chat, en nous comptant les tours,
Elle oublie à tel point & Whisk & Parthenaire,
Que ne prenant plus garde aux mains qu'elle voit faire,
Faisant faute sur faute, & d'item en item,
Avec un jeu passable, enfin, nous voilà schlem.
Etre schlem ! cet affront manquoit à mon histoire.
On sçait après un schlem, comme, enivrés de gloire,
Les vainqueurs, de leur joie accablent les vaincus ;
Et ceux-ci cependant humiliés, confus,
Tandis que le sallon retentit de leur honte,
Obscurément entre eux se grondent à bon compte.
Pour moi je n'eus pas même un tel soulagement.
Ma Céphise, d'un air qu'elle crut très-plaisant,
S'écrie : ils ont fait schlem ? eh bien, j'en suis ravie,
Je

Je n'en avois point vu ; je m'en mourois d'envie.
Que faire à cela ? rien, que payer ce qu'il faut.
Et, pour n'être plus pris, se sauver au plutôt.

Je suis enfin rentré, l'ame encore altérée ;
Et par ces vers chagrins j'ai fini ma soirée.
Puissent-ils rappeler à mes concitoyens
Que leur société veut de plus doux liens,
Des jeux qui soient des jeux, où l'aimable saillie,
Par la combinaison ne soit point amortie !
Le François doit trouver le plaisir sous ses pas,
Et s'il faut qu'il le cherche, il ne le trouve pas.

Et toi, bizarre jeu qui jamais ne te prêtes
Aux ris, à la gaîté, vas tourner d'autres têtes,
Tes dangereux attraits nous coûtent trop de maux ;
Vas de tes froids Anglois réchauffer les cervaux.
Puisses-tu pour jamais regagner leur rivage !
Puisses-tu te noyer en faisant le voyage,
Et n'avoir que moi seul pour t'aller repêcher !
Je n'ai plus rien à dire, & je vais me coucher.

Les Desirs. Apologue.

On ſait que ce tyran de l'onde hyperborée,
Que la Grèce adora ſous le nom de Borée,
Eſt privé des honneurs qu'il obtint autrefois,
Et de Mathieu Lœnsberg chez nous reçoit des
loix :
Un jour qu'obéiſſant à l'Almanach de Liège,
Dans nos champs déſolés il diſperſoit la neige,
Un manant, preſque nud, pouſſoit des cris perçans
Du fond d'un vieux taudis ouvert à tous les vents.
O père des humains ! diſoit l'homme champêtre,
Eſt-ce pour me punir que tu me faiſois naître ?
Avant que d'exiſter t'avois-je donc déplu ?
Je ſuis borgne... eh bien ſoit ! puiſque tu l'as
voulu ;
Mais le cruel Décembre, en déchaînant la biſe,
A déjà, dans ſa courſe, arrêté l'eau ſurpriſe ;
L'impétueux hiver au tour de moi mugit ;
Tu le vois, tu l'entends, & je n'ai point d'habit.
Je ne demande pas que ta bonté m'envoie
Des vêtemens où l'or brille parmi la ſoie.
Je n'aſpirai jamais à ce luxe odieux
Qui du pauvre opprimé choque les triſtes yeux.
Accorde ſeulement à mon humble prière
Un de ces draps groſſiers ourdis pour la misère,
Et fais que ſon tiſſu couvrant mon corps glacé,

Me dérobe à la mort dont je ſuis menacé.
Il ſuffit : mon bonheur paſſera mon attente,
Et la pourpre des Rois n'aura rien qui me tente.
A cette voix plaintive, ô prodige étonnant !
Un bel habit complet tombe aux pieds du Manant:
Mon villageois d'abord treſſaillit d'allégreſſe,
Mais qui peut contenter notre indocile eſpèce ?
Bientôt interrogeant le Ciel avec orgueil,
Pourquoi, s'écria-t'il, pourquoi n'ai-je qu'un œil ?

Par M. Sautereau de Bellevaud, avocat à Clermont-Ferrand.

TRADUCTION de la Préface de Tite-Live, où cet auteur eſt juſtifié de la crédulité qu'on lui reproche relativement à pluſieurs faits ſuperſtitieux & puériles qu'on trouve dans ſon hiſtoire.

JE ne ſçais ſi, voulant écrire l'hiſtoire de Rome, il n'eſt pas néceſſaire que je la commence à ſa fondation; &, quand je le ſçaurois bien certainement, je ne ſçais non plus ſi j'oſerois le dire. Cette manière de piquer la curioſité des lecteurs, par l'appareil d'un grand travail, eſt un artifice ſi commun & ſi uſé; on voit, de jour

en jour, tant d'auteurs qui formant le même projet, nous promettent, les uns, des faits plus certains, les autres, une façon de les raconter plus neuve & plus intéressante, qu'il n'est personne aujourd'hui qui ne sçache à quoi s'en tenir sur ces sortes d'engagemens. Quoiqu'il en soit, je me laisse aller volontiers au penchant d'être utile à ma patrie, & de contribuer, autant qu'il est en moi, à la gloire d'une nation célèbre qui règne sur tout l'Univers : si, dans la foule des écrivains qui courent la même carrière, mon nom reste dans l'obscurité, je m'en consolerai facilement par les succès de ceux qui m'effaceront.

Je connois toute la difficulté de mon entreprise; je n'ignore ni sa vaste étendue, qui embrasse plus de 700 ans; ni les gradations infinies, par lesquelles le nom Romain, d'une origine presqu'imperceptible, s'est élevé à ce point de consistance & de grandeur, où l'on diroit qu'il plie sous son propre poids; ni combien il faut employer de soins & d'adresse pour arrêter sur d'anciens faits, presque effacés de notre souvenir, les regards d'un lecteur impatient & avide de nouveautés, qui peu soucieux de ce qu'ont fait ses

pères, se hâtera de passer rapidement à ces jours de gloire & de malheurs, où notre puissance, parvenue à son comble, paroît vouloir retomber sur elle-même, & se détruire misérablement. Mais quelqu'épineux que soit le travail auquel je me livre, j'en recueillerai du moins cet avantage, qu'en m'occupant des actions vertueuses de nos ancêtres, je perdrai de vue le spectacle affligeant des maux qui tourmentent depuis si long tems leur race infortunée, & qu'en traçant le tableau des premiers siècles de notre histoire, je serai affranchi de ces considérations gênantes qui, bien qu'elles ne doivent jamais engager à trahir la vérité, ne laissent pas que d'embarasser beaucoup ceux qui voudroient la servir ouvertement.

Je ne mets point au rang des difficultés de mon projet, ces événemens merveilleux, ces prodiges incroyables dont nos poëtes, sur la seule foi de leur imagination féconde & brillante, ont jugé à-propos de décorer les tems qui ont précédé la fondation de Rome : je n'ai dessein ni d'adopter, ni de rejeter ces faits, &, pour dire ici naïvement ma pensée, je crois qu'on peut, par respect pour l'antiquité, lui passer le léger mêlange qu'elle

a fait quelque fois du profane & du ſacré, pour ſe donner une origine plus reſpectable ; & que, s'il eſt au monde une nation qui mérite cet égard, c'eſt ſans contredit la nôtre, qui ayant pris le dieu Mars pour ſon fondateur, & juſtifié, en quelque ſorte, cette glorieuſe adoption par les actions les plus mémorables, ſemble avoir acquis le droit d'exiger que l'Univers, qu'elle a forcé de reconnoître ſes loix, reconnoiſſe auſſi la ſource auguſte dont elle prétend deſcendre. Au reſte, de quelque manière qu'on enviſage ces événemens ſinguliers, & tous ceux de la même eſpèce qui pourront ſe gliſſer dans le cours de cette hiſtoire, je déclare qu'abſolument tranquile & déſintéreſſé ſur leur ſort, je l'abandonne à la merci de mes lecteurs.

Le but que je me propoſe principalement, eſt de leur faire examiner avec moi quels ont été les principes & les mœurs de nos premiers pères ; par quels hommes, par quels moyens notre puiſſance a commencé & s'eſt accrue au point où nous la voyons aujourd'hui ; de conſidérer après cela, comment la diſcipline étant venue à ſe relâcher, les mœurs ſe ſont d'abord comme ralenties dans leur marche, en-

ſuite détournées de leur route ordinaire, &, d'erreurs en erreurs, ſe ſont enfin précipitées dans cet abîme de déréglemens, où nous ne pouvons ni ſouffrir les maux qui nous accablent, ni les remèdes qui pourroient nous ſoulager.

Au reſte il y a cela d'avantageux & de conſolant dans l'étude de l'hiſtoire, que l'on y trouve recueillies, comme dans un monument public, les inſtructions les plus propres à nous guider dans nos affaires générales & particulières, & à nous apprendre à diſcerner ſûrement ce qui eſt honnête & légitime de ce qui ne l'eſt pas. Or, ou l'amour de mon ſujet me fait illuſion, ou je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de Nation plus illuſtre, plus ſage & plus féconde en bons exemples que la nôtre; ni de ville où l'avarice & le luxe ayent pénétré plus tard, & où le goût de la tempérance & l'eſtime de la pauvreté ayent été portés plus loin, & ſe ſoient conſervés plus long-tems. Rome n'a connu la cupidité que lorſqu'elle a connu l'abondance; & ce n'eſt que dans ces derniers tems, que les richeſſes ayant engendré l'amour effréné de l'or & des voluptés, le luxe & la débauche ont tout renverſé, tout perdu. Mais ne prévenons

pas des événemens douloureux qu'il sera toujours assez tems & assez triste de rapporter en leur place, & regrettons plutôt qu'en commençant cette histoire, il ne nous soit pas permis, comme aux poëtes, d'invoquer le secours des dieux & des déesses, & de mettre l'auteur & l'ouvrage sous leur protection.

Par un C. de Melun.

PORTRAIT d'une Demoiselle qui excelle dans l'art de peindre.

Une gaîté piquante anime son visage.
Elle récèle un cœur sensible & généreux.
Elle fronde les sots; elle applaudit le sage.
Elle est l'appui des malheureux.
Pyrame, en la voyant, eût oublié sa belle.
Malgré lui, Titon infidèle
Eût voulu dans ses bras vieillir en moins d'un jour.
Dans l'art de peindre on m'a dit qu'elle excelle,
Et j'ai même entendu des favoris d'Apelle
La proclamer l'Emule de la Tour.
O vous qu'elle peindra, tremblez, gardez-vous d'elle!
Ses crayons, que j'ai vus, sont les traits de l'amour.

Par M. Felix Nogaret, de l'Académie d'Angers.

BOUQUET.

A JEANNE, mère de huit enfans, & donnant des soins maternels à des malheureux rebutés par leurs parens.

Vous ne ressemblez point à Jeanne la Pucelle.
Vous n'avez point été, le cimetère en main,
Fier soutien de la France, embrasser sa querelle;
La venger & servir d'exemple au genre humain.
Je vous crois même un naturel enclin
A la poltronerie.
Parle-t-on d'un jour de combat?
Votre ame est d'abord attendrie.
Vous frémissez pour le soldat
Qui, dans le champ d'honneur, vole exposer sa vie.
Mais le dirai-je enfin? ô trésor de l'Etat!
Contre d'autres périls vous êtes aguerrie.
Être sensible, utile à la patrie,
Vous avez, loin de vous, chassé le célibat.
Jeanne auroit dépeuplé l'un & l'autre hémisphère
Sans leur vouloir donner de nouveaux habitans.
Vous, tendre Jeanne, aimable mère,
Vous vous signalez tous les ans
Dans l'art bien opposé d'une riante guerre.
Ici l'amour préside au sort des combattans.

Par son pouvoir ce dieu rend à la terre
Ce que Mars lui ravit par ses combats sanglans.
Jeanne, sensible Jeanne, agréez mon encens.
Quand de vos nourissons je vois l'essain folâtre
Vous sourire en tout tems, jouer au tour de vous;
Quand je vous vois instruire avec des soins jaloux,
D'autres enfans encor, ravis à leur marâtre,
Puis-je, de vos vertus, n'être pas idolâtre;
Puis-je ne pas tomber, comme eux, à vos genoux!
Poursuivez; livrez-vous à des emplois si doux:
Les héros, je le sais, figurent dans l'histoire;
Mais n'aspirez jamais à ce but des vainqueurs;
Tous les grands noms écrits au temple de mémoire,
Ne sont pas gravés dans les cœurs.

Par le même.

IMITATIONS libres de quelques Epigrammes de Martial.

D'UN essain de nos corrupteurs
Cette maison est toujours pleine.
Si vous voulez garder vos mœurs,
Arrêtez, jeune & sage Ismène;
Craignez d'y vouloir pénétrer.
Votre perte seroit certaine;

J'y verrois Pénélope entrer,
Je n'en verrois sortir qu'Hélène.

Epigr. 63, *liv.* 1.

Ami, j'ai changé de systême,
Tu ne me verras plus au nombre des clients;
J'apprends à me servir moi-même,
Je ne servirai plus les grands.

Epigr. 68, *liv.* 3.

Qu'importe contre toi qu'un libelle ait paru?
Non, il n'existe point, puisqu'on ne l'a pas lû.

Epigr. 9, *liv.* 3.

Infelix Dido, nulli benè nupta marito!
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Martial.

On connoît cette traduction.

Pauvre Didon! où ta *réduite*
De tes maris le triste sort:
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant cause ta mort.

Voilà quatre vers pour en exprimer deux, & la

néceſſité de la rime a fait faire une faute de grammaire dans le premier vers, où il falloit *réduit*, & non *réduite*.

Voici une Traduction plus courte.

DIDON, tes deux maris ont cauſé tes malheurs:
Le premier meurt, tu fuis; le ſecond fuit, tu meurs.

LACOMBE.

A Monſieur SAURIN, *de l'Académie Françoiſe.*

D'UN pinceau vigoureux, & d'une touche fine,
Tu peignis Spartacus & le tableau des mœurs;
L'effrayant Bewerley, la naïve Orpheline
Prouvent combien tu ſais varier tes couleurs.
Ton génie à la fois ſéduit, entraîne, enflamme.
Jouis de tes lauriers juſtement déférés;
Mais il eſt aux talens des tréſors préférés;
Ce ſont les qualités qui diſtinguent ton ame:
En toi, le ſentiment, l'urbanité, l'honneur
Elèvent l'honnête homme au-deſſus de l'auteur.

F.

LES SUITES DE L'INDISCRÉTION.
Histoire morale.

L'INDISCRÉTION d'une personne a souvent entraîné la ruine de plusieurs familles, semé la division entre les amis les plus intimes, & fait commettre des crimes.

W..., Seigneur Anglois, eut le malheur d'être disgracié de son Roi qui l'envoya dans l'isle de Jersey. Là, sans amis, il menoit la vie la plus languissante & la plus affreuse. Vingt fois il avoit été prêt à se percer de son épée, & vingt fois cette réflexion, que la vie est un présent du Ciel dont l'homme lui doit compte, avoit retenu son bras.

Avant de se rendre au lieu de son exil, il avoit prié un de ses amis de se charger de l'éducation d'un fils unique, gage précieux de la tendresse mutuelle de deux époux injustement malheureux. Milord H... (c'est le nom de cet ami) mourut. Cet accident détermina W.... à repasser secrètement à Londres, afin d'arranger ses affaires, retirer ses fonds & ramener

ſon fils. Milord T.... lui offrit ſa maiſon, & W.... s'y rendit déguiſé de manière à n'être pas reconnu. Ses affaires étoient terminées.... Le ſoleil ne devoit pas le lendemain éclairer ſes pas dans la capitale ; W. ſe félicitoit du ſuccès de ſon voyage.... Le jeune Duc de C.... entre, conſidère W... le reconnoît. Ce dernier lui avoue qu'il eſt à Londres *incognitò*, & qu'il n'y eſt venu que pour ramaſſer les débris de ſa fortune; il demande le ſecret... Le Duc le lui promet, babille un inſtant & ſort.... Un de ſes amis le rencontre, lui demande des nouvelles.... Le ſecret pèſe au Duc, il veut en partager le poids... Il manque au devoir le plus eſſentiel de la ſociété.... L'ami du Duc étoit un des plus grands ennemis de W.... Il profite de l'occaſion pour lui ravir la vie, & court le déclarer au Miniſtre, qui fait arrêter W.... ſon fils & ſon généreux hôte.... W. paye de ſa tête ſa déſobéiſſance, l'exil eſt la récompenſe de celui qui s'eſt acquitté des devoirs de l'hoſpitalité; le jeune W. partage le même ſort.

Telles furent les ſuites de l'indiſcrétion du Duc de C... Il ſentit vivement la faute qu'il avoit commiſe; mais elle étoit irréparable. Les marques de douleur

qu'il donna firent succéder la compassion à l'indignation qu'on avoit d'abord conçue contre lui : on le plaignit de ne pas joindre aux qualités qui le faisoient aimer, l'art, le grand art de se taire.

Par M. l'Ange, fils, à Mortagne au Perche.

Sur l'Anonyme qui écrit que des gens adroits font mes vers.

Que je le plains, cet envieux,
Qui distila pour moi le fiel de la satyre!
Tandis qu'il se séchoit par un travail honteux,
Peut être contre lui j'empêchois de médire.
Contente de mon cœur je ne faisois de vœux
Que pour plaire, chanter & rire;
Lequel de nous étoit le plus heureux?
A l'art charmant des vers qui fait mon bien suprême,
En vain il veut m'ôter mes droits;
Mes vers ne sont pas faits par des amis adroits,
Il est aisé de voir que je les fais moi-même.
Qu'il se nomme, le lâche, il me feroit pitié;
Qu'on nous donne un sujet, &, pour prix du génie,
Je ne veux que son amitié:
Aurois-je des jaloux? je n'eus jamais envie,

En tâchant de rimer mes baroques écrits,
Que de pouvoir fixer d'intelligens amis
Pour filer, avec eux, le songe de la vie.

Par Mde Guibert.

---

*BOUQUET à Mademoiselle de ***, en lui envoyant une Pensée.*

AIR : *Ne v'là-t'il pas que j'aime?*

LA Rose, la reine des fleurs,
Est toujours adorée ;
Mais ce qui flatte plus nos cœurs,
C'est la noble Pensée.

La Jonquille, par son odeur,
Nous anime & nous flatte ;
C'est l'emblême de la candeur
Qui dans vos yeux éclate.

Vous avez les traits de Vénus ;
On vous trouve aussi belle ;
Et vous êtes, par vos vertus,
Une jeune Immortelle.

Avec la beauté de Cipris,
La taille d'une grace,
Lise est une fleur de lys
Que nulle fleur n'efface.

Lise est une Rose en bouton,
Une Rose est sa mère,
Toutes deux ont le même don;
C'est le talent de plaire.

Si l'on dit qu'une seule fleur
Doit peindre une bergère,
Son visage détruit l'erreur
C'est un brillant parterre.

Par la même.

RÉPONSE au Logogryphe de Mlle Fanny, de Tours.

FANNY, j'ai deviné votre beau Logogryphe.
Avec l'esprit du sphinx en eussiez-vous la griffe,
Je n'ai point peur, j'ai deviné.
C'étoit pour le Mercure un terrible abonné
Que le sphinx! hésiter, dire un mot pour un autre,
Rester muet à son abord,
C'en étoit fait, on étoit mort.
Quel effroyable tems! j'aime encor mieux le nôtre.
Du moins nos sphinx sont de jeunes beautés;
Leurs refus sont toutes leurs cruautés;
On s'en plaint, mais on n'en meurt guères.

Et nous avons aussi de plus douces chimères
Que ne le fut jadis, sous cet horrible nom,
Ce monstre à triple corps, serpent, chèvre, lion.
Quoiqu'il en soit, le mot de *physionomie*
Est dans vos jolis vers le mot que vous cachez.
De ses membres par vous épars ou rapprochés,
Dois-je montrer toute l'anatomie ?
Sœur cadette de la Beauté,
Je suis, nous dites-vous, *quelque fois sa rivale ;*
Mon éclat n'est point emprunté,
Par mes agrémens je l'égale.
A ce début, on devine d'abord :
Chez vous, belle Fanny, ces deux sœurs sont d'accord.

*Par M. C***, de Chatelleraut, Abonné au Mercure.*

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du volume du mois de Décembre 1772, est *Rien ;* celui de la seconde est le *Bâillement ;* celui de la troisième est *Prison.* Le mot du premier logogryphe est *Physionomie*, où se trouvent *Moyse*, *Jones*, *Sophie*, *Minos*, *ou*, *mon*, *Simon*, *Nîmes*, *non*, *Pise*, *joie*, *Pô*, *Sion*, *io*, *hymne ;* celui du second est *Limon*, où on trouve *Lion*, animal, *Lyon*, ville ; celui du troi-

RONDEAU.

Paroles de M... Musique de M. Gillet du Coudray, fils.

Janvier, 1773.

sième est *Château*, où se trouvent *chat* & *eau*; celui du quatrième est *Eve*.

ÉNIGME.

Mon directeur est, sans reproche,
A mon égard un franc larron;
Non pas de ceux que l'on accroche;
Mais, pendant qu'il a le vent bon,
Tranquille & gras comme une loche,
Du fruit de mon travail il garnit bien sa poche,
Encore est-ce à regret qu'il me donne au besoin,
Le croiriez-vous? quoi! du vieux-oing.
Malgré cela, pour lui gagner sa vie,
En me plaignant ou non, je vais toujours mon train,
Et de tout ce qu'il me confie
Il ne me reste pas un grain.
Soustrayez-vous à ses rigueurs cruelles,
Me dira-t-on; il faut vous en aller.
Hélas! je le voudrois; il est vrai, j'ai des aîles;
Mais, par malheur, ce n'est pas pour voler.

AUTRE.

C'EST dans l'obſcurité que je trouve ma gloire ;
L'éclat du jour ternit le mien.
Peut-être, en liſant mon hiſtoire,
Lecteur, tu te ſers de mon bien.
Dépêche-toi : ma carrière eſt bornée ;
Acheve ; tu verras, dans peu,
Après un ſort brillant, ma vie infortunée
S'éteindre par le fer ou finir par le feu.

Par M. Jagault, avocat, de Pont en Saintonge.

AUTRE.

JE ne ſuis point de chair, de chair on me voit naître.
C'eſt par moi qu'on diſtingue & les noms & les rangs
De ceux dont je tire mon être.
Je crains l'un des quatre élémens.
Pour les autres, c'eſt là que l'on me voit paroître,
Sous des traits toutefois qui ſont bien différens.
Quelque fois même auſſi je change de nature ;
Pour lors je prends un autre emploi.

Voici, dans cette conjonćture,
Ce qu'on fait à peu-près de moi.
Dès que l'on m'a tranché le tête
D'abord à boire je suis prête;
Sans être laboureur je trace des sillons,
Enfans de l'intérêt, de l'amour, du caprice;
Je sers également les vertus & le vice;
J'entretiens l'amitié, je brouille les maisons;
Tel homme me doit un service;
Tel autre, des coups de bâtons;
Bref, chez tous les humains je suis en exercice.
Mais il est tems que je finisse,
Lećteur, enfonce-toi dans tes combinaisons.
Chose sûre & tout-à-fait claire,
C'est que, sous quelque point que l'on me considère,
Je seconde, à leur gré, la fuite ou le retour
De ceux à qui je dois le jour.

Par un Officier du régiment d'Artois, infanterie.

LOGOGRYPHE.

Deux mots tirés du grec, & de mesure égale
Ont été réunis pour composer mon nom.
Toi, qui cherches le fil de cet obscur dédale,
Cher lećteur, consulte Apollon:

Sur moi que son flambeau te dirige & t'éclaire ;
Ce dieu, mieux que tout autre, est au fait du mystère.
Fais plus encore : interroge tes sens,
L'un deux pourroit bien me connoître ;
Flatter, être agréable aux gens,
Est la faculté de mon être.
Mais j'en dis trop ; ton esprit pénétrant
Sait déjà... Quoi ! je te vois chancelant !
Tu ne me tiens donc pas encore ?
Console-toi. Pour me montrer enfin,
A tes yeux je vais faire éclore
Les corps divers contenus dans mon sein.
On peut y voir un nom consacré dans l'Eglise,
Et que ses Chefs ont quelque fois porté ;
Un astre lumineux ; celle dont la beauté
Fut cause qu'un héros brûla dans sa chemise ;
Un Juif, d'un feu vengeur exempt pour ses vertus ;
Un prophète vivant, quoiqu'il n'existe plus.
Je puis offrir encore un beau fleuve ; une ville ;
Une herbe, un fruit, un meuble à la cuisine utile ;
Un œuvre de musique ; un métal de grand prix ;
Celui qui fit ce que tu lis ;
Ce qu'un vaisseau battu de la tempête
Voudroit bien n'avoir pas quitté ;
Ce qui le guide dans cete extrémité ;
Le dieu qui dans l'air, à sa tête,
Met ou le trouble ou la sérénité.

Je ne finirois point, si je voulois n'omettre
Aucun des mots qui sont épars en moi.
Pese, lecteur, suis à la lettre
Tout ce que tu vois devant toi.
Le nom qui te tient en balance,
N'est point commun; il demande un effort.
Chose à sçavoir pour toi de conséquence,
C'est que celui dont je tiens l'existence,
Lui même avoit causé ma mort.

Par le même.

AUTRE.

De meurtres & de sang implacable ennemie,
J'inspire la sagesse & fais chérir la vie;
Je détourne les pas d'un mortel en courroux,
Et toujours je le rends plus paisible & plus doux.
Je marche à la sourdine, & je suis sur la terre
Pour empêcher le mal, engager à bien faire;
Pour arrêter un jeune & téméraire amant
Sur le point de former un vil engagement.
Neuf lettres, cher lecteur, forment mon existence,
En les décomposant, j'offre une isle de France,
Un prophète célèbre, un Pape, un Empereur,
Une déesse, un Dieu, deux beaux titres d'honneur;

Une fête, un grand Saint, un ſage patriarche,
Qui, par ordre divin, ſe renferma dans l'arche.
Une plante, un bel arbre, un bon fruit, deux métaux.
L'ornement des humains, le roi des animaux.
Un endroit bien fâcheux, un autre redoutable,
Où pour toujours, dit-on, l'impie eſt miſérable.
Une nymphe, un oiſeau qui ſauva les Romains,
Et dont tu tiens ſouvent la dépouille en tes mains.
L'ouvrage d'une femme & celui de la Parque;
Ce qui fait le bonheur des Sujets, du Monarque;
Enfin, mon cher lecteur, un don ſi précieux
Que ſans lui tu ne peux jamais entrer aux cieux.

Par M. Rigollot, contrôleur D. F. D. Roi, à Etampes.

AUTRE.

Une maiſon, ſans moi, ſeroit choſe inutile,
Car on ne pourroit l'habiter;
De mes cinq pieds retranchez le dernier,
De tout vaiſſeau je ſuis le ſûr aſyle.

Par M. H. P. l.

NOUVELLES

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Le Voyageur François, ou la Connoiſſance de l'ancien & du nouveau Monde, mis au jour par M. l'Abbé de la Porte; tomes XV & XVI, *in*-12. prix, chaque vol. rel. 3 liv. A Paris, chez Louis Cellot, imprimeur-libraire, rue Dauphine.

CET ouvrage, qui ſe continue avec exactitude, nous préſente, dans le tome XV, les voyages à la côte d'Yvoire, à celle de Malaguette, au Sénégal; aux Canaries & en Portugal. Le tome XVI donne la deſcription du royaume d'Eſpagne.

Si l'on ſe promène avec notre voyageur ſur les rives de la rivière de Gambra dans le Sénégal, on trouvera une multitude de petits royaumes que l'on peut traverſer en un jour. Quelque fois dans l'eſpace même d'une heure, notre voyageur rendoit viſite à quatre petits Rois. On conduiſit un jour devant un de ces roitelets des Négocians Anglois qui venoient le viſiter. Ces négocians trouvèrent Sa Majeſté aſſiſe ſous un arbre, &

ayant pour trône une grosse buche. Sa garde consistoit en trois ou quatre Nègres armés de piques de bois. Le Monarque demanda gravement aux négocians : *Parle t on beaucoup de moi en Europe?* Cette canaille royale est toujours flattée que nos négocians la régalent d'eau-de-vie ; ce n'est même qu'avec quelques tonneaux de brandevin que les plus grandes négociations se terminent. Lorsque les Anglois vinrent établir leur commerce dans ces contrées, les femmes, qui n'avoient jamais vu de blancs, en furent si effrayées, qu'elles se cachoient derrière leurs maris ; mais on parvint bientôt à les apprivoiser par des présens. On parle d'une nation des bords de la Gambra, qui avant cette époque, avoit long tems commercé avec les Arabes, sans avoir jamais voulu se faire connoître. Ces derniers plaçoient leurs marchandises dans un lieu convenu, les distribuoient par monceaux sur le rivage, & se retiroient à la distance de quelques lieues. Alors la Nation, qui ne vouloit point être vue, s'approchoit dans de grandes barques, examinoit les monceaux, mettoit à côté la quantité d'or qu'elle en vouloit donner, & disparoissoit sur le champ. Les Arabes revenoient,

laissoient leurs marchandises, & emportoient l'or quand ils croyoient le marché convenable; dans le cas contraire, ils divisoient les monceaux, & plaçoient, auprès de l'or, ce qu'ils jugeoient en être l'équivalent. Les Nègres revenoient à leur tour, mettoient plus d'or, ou laissoient les marchandises, & ne recommençoient que l'année suivante le même commerce, qui se faisoit toujours sans se parler & sans se voir. Non loin de ce peuple muet & invisible, est le royaume d'Yani, dont les habitans, depuis une avanture qui les a brouillés avec les Anglois, ont pris en aversion tous les Européens. L'usage est, que celui qui a vendu quelque chose le matin, peut rompre son marché le soir, en restituant le prix qu'il a reçu, pourvu qu'il fasse sa demande avant le coucher du soleil. Un Anglois avoit acheté une vache qui ne lui avoit coûté qu'une *barre*. On appelle ainsi une certaine quantité de marchandise, qui, dans l'origine, étoit du poids ou de la valeur d'une barre de fer. L'Anglois après avoir payé cette vache, avoit jugé à-propos de lui couper la queue. Le vendeur, qui s'en étoit apperçu, vint la lui redemander. Comme on alloit la rendre, il affecta beaucoup de surprise,

& déclara qu'on avoit changé ſa vache; que la ſienne avoit une queue, & qu'il étoit bien ſingulier qu'on cherchât à le tromper. L'Anglois lui expliquant naturellement ce qui étoit arrivé : « Quoi! » s'écria le Nègre, vous avez coupé la » queue de ma vache? J'eſtimois cet ani» mal trois cens barres avec ſa queue; il » faut que vous me les payiez. » Tous les habitans prirent ſon parti en faveur de l'uſage; & il en coûta à l'Anglois trois cens barres pour la queue d'une vache. Quoique très-ſenſible à cet affront, il diſſimula ſon reſſentiment pour s'en venger d'une manière plus éclatante. L'année ſuivante, il fit armer une chaloupe de quelques pièces de canons, & publia qu'elle n'étoit deſtinée que pour le commerce. Six Nègres, du nombre deſquels étoit le maître de la vache, ſe rendirent à bord, & ſe virent ſur le champ chargés de fers. On en fit cependant relâcher un, pour donner avis que ſi l'on ne reſtituoit les trois cens barres, on étoit en état de pouſſer plus loin la vengeance. Les habitans conſternés ſe hâtèrent de ſatisfaire les Anglois; mais il eſt reſté entre les deux peuples, une averſion dont ſe reſſent, en général, tout ce qui porte le nom

d'Européen. La plus nombreuſe des Nations établies ſur la rivière de Gambra, eſt celle des Mandingos ou Mandingues qui font preſque tout le commerce du pays, paſſent pour d'excellens cultivateurs, & ont grand ſoin de leurs beſtiaux. L'uſage de ce pays veut qu'on ſalue un homme en lui ſecouant la main, & une femme en l'approchant trois fois du nez comme pour la ſentir. Après quelques jours d'abſence une épouſe honnête ſalue ſon mari à genoux; c'eſt dans la même poſture qu'elle doit lui donner à boire, & lui préſenter ſa pipe ou ſon tabac. Tandis qu'il paſſe le tems dans une converſation oiſive, elle veille à le garantir des mouches; & après l'avoir ſervi modeſtement pendant ſon dîner, elle va manger ſes reſtes dans la cuiſine. Cette extrême ſubordination eſt le plus ſûr moyen d'éteindre toutes les querelles domeſtiques dans un pays ſur-tout où la pluralité des femmes ſemble demander qu'elles ſoient plus ſoumiſes qu'ailleurs.

Notre Voyageur, en nous entretenant du Portugal & de l'Eſpagne, fait mention des différentes révolutions que ces royaumes ont éprouvées. Il rappelle à notre mémoire les grands hommes & les écri-

vains ou les artistes distingués qui ont honoré leur patrie. Il n'a rien négligé pour rendre les instructions qu'il nous donne sur ces états, propres à nous mettre au fait de leur histoire, de leurs gouvernemens, de leurs mœurs, de leurs progrès dans les sciences & les arts, à remplacer enfin plusieurs livres que l'on seroit obligé de consulter sur ces divers objets.

Traité d'Odontalgie, où l'on présente un systême nouveau sur l'origine & la formation des dents; une description des différentes maladies qui affectent la bouche, & les moyens de les guérir; par Pierre Auzebi, chirurgien-dentiste à Lyon; vol. *in*-12. Prix, 1 liv. 16 s. A Lyon, chez Louis Rosset, libraire; & à Paris, chez F. Didot le jeune, libraire, quai des Augustins.

Ce bon ouvrage est dédié à Messieurs les Administrateurs du grand Hôtel-Dieu de Lyon. L'auteur y présente un systême nouveau sur l'origine & l'accroissement des dents; systême appuyé sur des preuves, & qui a eu l'approbation des personnes de l'art. L'auteur, dans ce même ouvrage, annonce différens remèdes pour les maladies de la bouche, & notamment

une liqueur odontalgique pour faciliter la ſortie des dents aux enfans, qui, par le tiraillement qu'ils ſouffrent alors aux gencives, ſont expoſés à des accidens cruels, comme fièvres, coliques & convulſions, qui les mettent au bord du tombeau, & y entraînent le plus grand nombre. Un faux principe, dit l'auteur, a mis en uſage des remèdes contraires, que les nourrices emploient conſtamment. Ces remèdes ne font qu'augmenter le mal que l'ignorance ou le préjugé attribue à toute autre cauſe. Pendant l'eſpace de trois ans M. Auzebi a fait, avec le plus grand ſuccès, l'épreuve de ſa liqueur en préſence de deux chirurgiens-majors de l'hôtel Dieu de Lyon. Cette liqueur diſpoſe ſi ſingulièrement les fibres à ſe caſſer, que les dents ſortent ſans effort & ſans occaſionner preſque aucune douleur; ce qui évite conſéquemment aux enfans la plus grande partie de leurs maux & la cauſe la plus ordinaire de leur mort.

La Médecine-pratique rendue plus ſimple, plus ſûre & plus méthodique pour les maladies du diſtrict du cœur; par M. le Camus, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, ancien profeſſeur des Ecoles, agrégé honoraire du

Collége royal des Médecins de Nancy; membre des Académies royales d'Amiens, de la Rochelle & de Châlons-sur-Marne. A Paris, chez Ganeau, libraire, rue S. Severin; tome II, divisé en 2 parties *in*-12.

L'éloge historique de l'auteur que la mort nous a enlevé au mois de Janvier 1772, est placé à la tête de ce volume. On nous y rappelle les vertus de ce bon citoyen & les différens ouvrages qui lui ont mérité un nom dans la république des lettres, tels que la *Médecine de l'Esprit*, la *Médecine-pratique*, *Abdeker* ou l'art de conserver la beauté, un projet pour anéantir la petite vérole, & plusieurs autres écrits insérés dans le Journal économique que ce médecin rédigeoit. Ce médecin avoit de la lecture, des connoissances & des vues. Mais il se laissa trop souvent guider par l'imagination dans une carrière où l'on ne doit marcher qu'appuyé sur les faits, & le flambeau de l'expérience à la main. La seconde édition de la *Médecine de l'Esprit* est bien différente de la première; & l'auteur, au lieu d'avouer que ses erreurs venoient de n'avoir pas assez consulté la nature, ne citoit les changemens qu'il avoit adoptés que comme un

exemple frappant des viciſſitudes qui arrivent à l'eſprit à meſure que les années font ſubir des mutations au corps.

M. le Camus, ainſi que nous l'apprend l'auteur de ſon éloge, ſe propoſoit de nous donner dans ſa *Médecine-pratique* une eſquiſſe de l'économie animale, & d'y mettre un enſemble que beaucoup de gens ne lui connoiſſent pas. L'auteur diſtingue quatre domaines dans le corps humain, deſquels dépendent toutes nos maladies. Le premier de ces domaines eſt celui de la tête; delà dérivent toutes les maladies nerveuſes. La fièvre dans ces maux n'eſt que ſymptomatique, ſouvent même elle mène à la guériſon. On voit que pour leur cure, les ſaignées doivent être inutiles & auſſi quelque fois nuiſibles. Le premier âge & les tempéramens qui reſſemblent à celui des enfans, ſont ſurtout en proie aux maladies de cette nature. Le ſecond domaine eſt celui de la poitrine. C'eſt dans ſa cavité que ſe trouvent les organes de la ſanguification & de la circulation. Les fièvres idiopathiques doivent donc dépendre de ce domaine. La ſaignée eſt le principal remède dans ces maladies qui ſont ordinairement ſuivies de criſes par les crachats, par les urines,

&c. Les jeunes gens ſont particulièrement ſujets aux maux de ce diſtrict. Il ſemble que la nature, après avoir quitté l'ouvrage de la tête & avoir formé entièrement l'organe de l'entendement & de la volonté, porte tous ſes efforts du côté de la poitrine. Le troiſième domaine eſt celui de l'eſtomach & de toutes ſes dépendances. Les maladies qui y naiſſent ſont des dégoûts, des dévoiemens de toute eſpèce, des dyſſenteries, des hémorroïdes & des maladies longues qui prennent leur ſource des mauvaiſes digeſtions & des embarras dans les viſcères du bas ventre. Ces maladies appartiennent principalement aux vieillards ou à ceux qui ont uſé prématurément les organes qui ſervent à la digeſtion. Ici c'eſt ſur tout aux émétiques & aux purgatifs qu'il faut avoir recours. Enfin, le quatrième & dernier département eſt celui des tégumens. Les maladies qu'il englobe guériſſent par les ſueurs. Les remèdes indiqués dans ces affections ſont donc des ſudorifiques, des diapnoiques, des cordiaux, &c. parce qu'ils paſſent du centre à la circonférence. Comme la tranſpiration eſt de tout ſexe & de tout âge, il n'y a point de tems dans la vie où l'on ne ſoit expoſé aux maladies qui proviennent de ce département.

Le volume de cette médecine pratique, qui vient d'être publié, comprend le domaine de la poitrine ou les maladies du district du cœur. M. le Camus ne s'est pas borné à parler seulement des maladies propres de ce viscère. Son plan est plus étendu que celui qu'a exécuté M. de Senac dont l'objet étoit de décrire les affections propres du cœur. M. le Camus traite de toutes les maladies qui sont du domaine du cœur, c'est-à-dire, non-seulement du viscère qui met le sang en mouvement, mais encore de tous les viscères où le sang parvient dans sa route; de sorte que tous les instrumens qui perfectionnent le sang, ou qui lui servent d'émonctoires, se trouvent de ce district.

Il seroit à desirer que nous pussions avoir la suite de cette *Médecine-pratique*; mais l'éditeur nous prévient dans une note que l'on n'a trouvé dans les papiers de l'auteur aucuns matériaux propres à la continuation de cet ouvrage; & ce qui surprendra encore plus, on n'en a pas même trouvé le plan que l'auteur vraisemblablement se contentoit d'avoir présent à sa mémoire. M. le Camus a seulement laissé quelques corrections & quelques additions utiles pour le premier vo-

lume. Il s'élève sur-tout dans une de ces notes contre l'usage où l'on est de remuer un enfant soit sur les genoux, soit dans son lit pour le provoquer au sommeil. Ce mouvement a paru d'une utilité si essentielle, que le petit lit, dans lequel on fait reposer les enfans, a pris une forme propice à ce mouvement, & un nom qui en exprime l'action. Mais cette méthode de bercer, comme le remarque M. le Camus, est absolument abusive. Ce balotement n'endort les enfans que parce qu'il les étourdit, il fatigue inutilement le cerveau; &, comme les fibres en sont extrêmement délicates, il peut y causer de fâcheux effets. C'est à ce balotement qu'on peut quelque fois imputer les vertiges, les affections comateuses, les mouvemens convulsifs dont sont attaqués les enfans; d'ailleurs, ce mouvement nuit à la digestion & occasionne souvent des vomissemens. C'est ce que l'on voit arriver à de jeunes écoliers, qui, après avoir tourné longtems sur un pied, comme sur un pivot, sont étourdis, tombent par terre, & rendent les alimens qu'ils venoient de prendre. Pourquoi ne pas laisser un enfant tranquile dans son berceau? L'inaction de ses sens le portera toujours assez

au sommeil. Une nourrice s'ennuie d'entendre crier un enfant ; elle le dandine pour être plus promptement débarrassée de ses pleurs ; mais qu'elle voie plutôt, si suivant la pernicieuse coutume, elle ne l'a pas trop serré dans son maillot, s'il n'y a pas quelque épingle qui le blesse, &c. Il peut néanmoins y avoir des circonstances, où un ébranlement lent & doux du berceau pourroit soulager les maux d'un enfant, en le distrayant un peu de ses souffrances, & en l'invitant ainsi peu-à-peu au sommeil. Mais le commun des femmes, auxquelles on a la mauvaise habitude de confier le soin des enfans dans les premières années de leur vie, a l'esprit trop borné pour distinguer les momens où ce balancement ne porteroit pas préjudice au nouveau né ; d'ailleurt, l'abus qu'on en fait est si odieux, qu'il vaudroit beaucoup mieux l'empêcher tout à fait.

Dictionnaire des Notions primitives, ou abrégé raisonné & universel des élémens de toutes les connoissances humaines ; ouvrage destiné à l'instruction de la jeunesse, & à accompagner les livres d'éducation, & nécessaire à tou-

tes les claſſes de citoyens : contenant tout ce qui eſt eſſentiel pour l'éducation des enfans ; la définition & la valeur des idées & des mots ; l'expoſition exacte & préciſe de la notion primitive qu'on doit avoir de chaque objet en particulier, & généralement tout ce qui peut contribuer à former le cœur & l'eſprit des perſonnes de tout âge, de tout ſexe & de toute condition ; 4 vol *in*-8°. petit format. A Paris, chez J. P. Coſtard, libraire, rue St Jean-de-Beauvais.

« Juſqu'à ce jour, dit l'auteur dans ſa » préface, on a fait grand nombre de dic» tionnaires pour les ſavans, ou pour les » hommes formés : je n'en connois au» cun, ſoit parce qu'ils ſont trop ſavans, » ou trop abrégés, qui puiſſent être mis » dans les mains des enfans pour y puiſer » l'expoſition de la notion primitive » qu'ils doivent avoir de chaque objet. Je » me ſuis propoſé d'y ſuppléer. On en» tend bien que ce n'eſt pas d'un diction» naire de mots que je m'occuperai, mais » d'un dictionnaire de choſes. » *Un Dictionnaire de choſes*, voilà de grandes promeſſes. Il ſeroit ſans doute bien à deſirer qu'elles fuſſent remplies. Un dictionnaire qui contiendroit des définitions ou des

explications exactes & précises des différens objets des sciences & des arts, & qui seroit écrit dans le style simple & varié de la conversation, seroit le présent le plus précieux que l'on pourroit faire à la jeunesse, & même à ceux, qui par état, sont obligés de veiller sur son éducation. Cette éducation ne doit pas être babillarde. L'enfant fait peu d'attention aux explications en discours; mais il saisit avidement une courte définition de l'objet qui a frappé ses sens, & dont il demande souvent l'explication avec un empressement dont un habile instituteur sçait profiter. Lorsque la réponse n'est point prête, ou que l'instituteur ignore lui-même l'explication qu'on lui demande, un dictionnaire abrégé de notions primitives pourroit y suppléer; mais ce dictionnaire reste encore à faire. Nous pensons même qu'il ne pourra jamais être exécuté avec toute l'utilité que l'on peut desirer, que quand chaque matière qui doit composer ce dictionnaire, aura été traitée par les maîtres de l'art. Un rédacteur ordinaire croit pouvoir parler d'une science d'après les traités qu'il a sous les yeux; mais comme ce rédacteur est étranger à la science, ses définitions sont ordinairement troubles

& embarassées. S'il veut rédiger, ses rédactions sont mal faites ou fautives, parce qu'il ne sait pas distinguer ce qui doit être écarté, ou présenté au lecteur comme plus conforme à l'expérience & aux nouvelles observations. Nous avons jeté les yeux sur l'article *Platine* du dictionnaire des notions primitives. « Ce métal, dit » le rédacteur, est blanc comme de l'ar- » gent, est spécifiquement plus pesant » que l'or avec lequel il s'allie aisément, » & dont on ne peut ensuite le séparer » par les voies ordinaires : il est dur, ai- » gre, cassant, communique ces mêmes » défauts aux métaux avec lesquels il » s'allie. Je crois qu'on ne l'a pas jugé tel » qu'il est, & que la platine est purement » ou simplement du mercure congelé ou » fixé au second degré. » La platine n'est point blanche comme de l'argent, ainsi qu'il est énoncé dans cet article. Sa couleur tient le milieu entre celle de l'argent & celle de l'acier poli. La platine n'est point plus pesante que l'or. Lorsqu'elle est parfaitement pure, sa pesanteur est égale à celle de l'or, comme on peut s'en assurer par le moyen de la balance hydrostatique. Lorsque ce métal a été bien fondu, tel qu'il peut l'être au foyer du miroir ar-

dent, il n'est point aigre, il est même ductile comme les autres métaux, ainsi que l'ont démontré plusieurs habiles chymistes modernes. Les expériences de M. Lewis, chymiste Anglois, auroient de plus appris au rédacteur qu'il y a plusieurs moyens pour séparer l'or d'avec la platine. Un de ces moyens consiste à faire dissoudre dans de l'eau régale l'or & la platine qui sont alliés. Lorsque la dissolution est faite, on y verse une dissolution de sel ammoniac. Ce sel fait précipiter la platine & non l'or. Un autre moyen, pour occasionner cette séparation, seroit de verser dans la même dissolution d'or & de platine une dissolution de vitriol de Mars qui fait précipiter l'or & non la platine. Toutes les expériences que les chymistes nationnaux ou étrangers ont faites, constatent encore que la platine est un métal à part qui ne contient point de mercure, & qui est absolument différent des autres métaux. Quelle lumière peut-on espérer de répandre dans l'esprit d'un jeune homme, lorsqu'on lui dit que la platine est du mercure congelé ou fixé au second degré? Le rédacteur de cet article seroit bien embarassé de répondre à l'élève qui lui demanderoit quel est le premier

degré de congélation du mercure, & ce qu'il entend par le second degré.

Le plâtre est ici défini une pierre fossile qui se réduit aisément en poudre, & qui, étant délayée dans de l'eau, sert à lier les unes avec les autres les pierres qui composent les édifices. Mais le plâtre, suivant les nouvelles expériences, est une matière saline composée de terre calcaire & d'acide vitriolique, elle est dissoluble en entier dans l'eau; & susceptible de cristallisation, propriétés que n'ont point les pierres ou les substances purement terreuses ou pierreuses.

« *Acier*, est une espèce de fer plus fin, » plus solide, plus blanc, plus brillant » que le fer ordinaire, & qu'on fait passer » par le feu, pour l'y dépouiller d'une » certaine quantité de sels & de soufres » trop abondans, qui le rendroient beau- » coup plus cassant, moins poli & moins » propre à recevoir les différentes formes » que lui donnent les artistes. » L'acier est un fer très-pur qu'on ne fait point passer au feu pour le dépouiller du sel & du soufre; c'est au contraire le fer auquel on fait supporter ces opérations pour le convertir en acier. Le rédacteur ajoute à la fin de cet article, que c'est la nature qui

produit l'acier dans des mines. L'acier est un produit de l'art, comme l'a démontré de Reaumur dans son ouvrage qui a pour titre l'*art de convertir le fer forgé en acier*.

Il est dit à l'article *Aimant*, que cette pierre minérale a la propriété d'attirer à soi le fer qui est à une certaine distance, de le tenir même suspendu sans le toucher. Cette dernière assertion, si elle étoit vraie, pourroit nous faire croire la possibilité de ce qu'ont rapporté des voyageurs ignorans, que le tombeau de Mahomet garni d'acier & placé entre deux pierres d'aimant qui l'attiroient réciproquement, restoit suspendu au milieu d'une voute. Mais tout le monde sçait que le contact est absolument nécessaire pour que l'aimant puisse tenir suspendu le morceau d'acier qui lui est présenté. C'est encore une erreur, ou du moins un défaut d'exactitude, de dire que le fer & l'acier s'aimantent. Le fer ne s'aimante point; si quelque fois on parvient à lui communiquer la vertu attractive de l'aimant, c'est à raison de la petite quantité d'acier qu'il peut contenir; mais ce métal, dans l'état ferrugineux, ne s'aimante point.

On nous dit à l'article *Air*, que cet élément est composé de trois corpuscules

différens. Mais un élément ne peut-être un composé ; les corpuscules dont l'air se charge ne sont point l'air.

La densité est définie « resserrement des » corpuscules d'un corps quelconque. » Ainsi, un corps est plus ou moins den- » se, à proportion que ses parties sont » plus étroitement adhérentes les unes » aux autres. » On nomme densité cette propriété des corps par laquelle ils contiennent plus ou moins de matière sous un certain volume. La plus grande densité des corps n'est point en raison de l'adhérence de leurs parties, comme le dit l'auteur, mais en raison du moindre volume ou du moindre espace que ces parties occupent. Les parties du fer & du cuivre sont plus adhérentes entre elles que celles du plomb, & cependant le plomb a plus de densité que les métaux que nous venons de nommer, puisque sa pesanteur spécifique est plus grande. Le mercure a plus de densité que la plûpart des matières métalliques, & cependant ses parties n'ont presque point d'adhérence entre elles, puisque le plus léger mouvement les divise. Ces observations sont plus que suffisantes pour faire voir que l'auteur a confondu la dureté & la téna-

cité des corps avec la densité, quoique ces propriétés soient bien différentes.

Nous ne continuerons pas plus loin ces remarques. Celles que nous avons faites doivent engager l'auteur à revoir tous les articles d'arts & de sciences de son dictionnaire, & à les soumettre à l'examen de personnes éclairées, s'il desire que ce dictionnaire puisse être de quelque utilité à la jeunesse.

On distribue chez le libraire ci-dessus nommé, le tome troisième & le tome quatrième *in* 8°. *du Dictionnaire universel, historique & critique des mœurs, loix, usages & coutumes civiles, militaires & politiques; & des cérémonies & pratiques religieuses & superstitieuses, tant anciennes que modernes, des peuples des quatre parties du Monde.* Les deux nouveaux volumes complettent ce dictionnaire que nous avons annoncé précédemment. Le rédacteur n'a rien négligé pour en faire un répertoire commode & utile à l'étude de l'histoire. Ce dictionnaire peut même être regardé comme une espèce de bibliothèque portative où une multitude de volumes sur les mœurs, les loix & les usages des nations se trouvent rangés & réduits. A la fin de chaque volume de ce dictionnaire

eſt une table de matières très-étendue & très-propre à faciliter les recherches.

Hiſtoire générale de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, contenant des diſcours ſur l'hiſtoire ancienne des peuples de ces contrées, leur hiſtoire moderne & la deſcription des lieux, avec des remarques ſur leur hiſtoire naturelle, & des obſervations ſur les religions, les gouvernemens, les ſciences, les arts, le commerce, les coutumes, les mœurs, les caractères, &c. des Nations. Par M. L. A. R.; tomes X, XI & XII *in-12.* A Paris, chez Des Ventes de la Doué, libraire, rue St Jacques, vis-à-vis le collége de Louis le Grand.

Les neuf premiers volumes de cette hiſtoire générale renferment l'hiſtoire de l'Aſie & de l'Arabie. Les trois ſuivans qui viennent d'être publiés comprennent l'hiſtoire de l'Afrique ancienne & moderne. Cette hiſtoire eſt proprement celle de la barbarie & du brigandage. Ce n'eſt par cependant qu'on n'y rencontre quelque fois des actes de généroſité, de magnanimité, de grandeur d'ame de la part du ſexe même le plus foible; & on voit que l'hiſtorien, pour ſe diſtraire des hor-

reurs qu'il eſt obligé de peindre, s'arrête avec complaiſance à nous les rapporter. Lors de la conquête de l'Egypte par les Arabes dans le ſeptième ſiècle, une Princeſſe, nommée Kahinée ou Damia, ſe met à la tête des Berbers, Nation Africaine qu'on prétend avoir donné le nom de *Barbarie* à l'Afrique. Les Berbers ſe joignent aux Grecs, & remportent pluſieurs victoires ſur les Arabes. Mais les Grecs & les Barbares s'étant déſunis, Haſſan, général des Arabes, n'eut qu'à paroître devant les principales places de l'Egypte pour y faire régner l'alcoran. La Princeſſe Kahiné, déſeſpérant alors de la fortune, ne prend conſeil que de ſon propre courage, & ſe réſout à mourir glorieuſement dans un combat. Mais, avant de faire le ſacrifice de ſa vie, la tendreſſe maternelle la porte à mettre en ſûreté la vie de ſes enfans en bas âge. A qui confiera-t-elle ce dépôt? C'eſt à ſon ennemi, à celui qu'elle doit à l'inſtant combattre juſqu'à la mort, au général Arabe qu'elle va remettre ce qu'elle a au monde de plus cher. Cette Princeſſe croyoit à la vertu, à la généroſité d'un ennemi victorieux. « Alexandre le Grand, ajoute ici l'hiſto- » rien, dans le plus beau moment de ſa

» vie, dans le moment où il venoit de
» boire la coupe qu'on lui avoit dit être
» empoisonnée par son ami, eût été ja-
» loux d'un trait si noble. » Hassan reçut
avec bonté les jeunes Princes qui n'atten-
doient leur salut que de sa clémence ; &
y a-t-il des ames que de pareilles actions
ne portent pas au bien & n'élèvent pas
aux grandes choses ?

L'histoire d'Afrique est en quelque
sorte liée avec celle de l'Europe. Les éta-
blissemens de commerce que les Portu-
gais, les Anglois, les François & quel-
ques autres Nations Européennes ont
cherché à faire sur les côtes d'Afrique,
fournissent plusieurs événemens qui nous
sont ici présentés sous le point de vue
nécessaire pour nous faire sentir cette vé-
rité importante au bonheur des peuples,
qui est que le mal que l'on fait à autrui
on le fait à soi-même ; que la vraie po-
litique, celle qui fait notre vrai bien, est
aussi celle qui fait le bien d'autrui, &
qu'elle ne diffère pas de la justice & de la
bienfaisance. La traite des Négres, si con-
traire aux droits de l'humanité, ne l'est
pas moins aux intérêts de l'Europe, com-
me le fait très-bien voir l'historien qui
connoît assez les hommes pour ne pas se
flatter

flatter de réformer le monde; mais il est bien permis de soulager son cœur, de défendre la cause des malheureux, & de montrer à tous, leurs vrais intérêts. Si jamais on n'élevoit la voix au nom de la justice, & en faveur de l'humanité, la terre seroit un enfer éternel.

De tous les pays situés sur la côte des Esclaves, celui de Juida est le plus fertile & le plus curieux. Ce royaume est situé par les 6 degrés 20 min. de lat. septentrionale. Il a dix, douze, quatorze ou quinze lieues d'étendue, le long de la mer; il s'avance six ou sept lieues dans les terres. Quelques écrivains ne lui donnent que seize lieues de circuit. L'agitation des vagues en rend l'approche si difficile, qu'on est obligé, pour débarquer à terre les hommes & les marchandises, de se servir de légers canots du pays, que les matelots nègres soutiennent des deux côtés en nageant, afin d'empêcher qu'ils ne tournent. Tous les voyageurs conviennent unanimement, que ce pays élevé en amphithéâtre, borné par de hautes montagnes, chargé de grands arbres parés d'une éternelle verdure, couvert de moissons sans cesse renaissantes, entrecoupé de ruisseaux, garni de villages agréables, pré-

ſente la plus belle perſpective du monde, & forme une des plus délicieuſes contrées de l'Univers. Si l'on parle d'un état diviſé en vingt ſix provinces ou gouvernemens, ſubdiviſés en pluſieurs parties, l'imagination ſe repréſente auſſi-tôt un grand empire : telle eſt cependant la diviſion de ce petit royaume que l'on peut regarder, en quelque ſorte comme une fourmillère ou ſi l'on veut comme une fabrique d'hommes. Les Européens en enlèvent annuellement juſqu'à douze mille eſclaves. C'en ſeroit aſſez pour changer bientôt en ſolitude divers états de l'Europe, infiniment plus étendus, & ce pays n'en ſouffre pas. Les royaumes de l'Europe, comparés à ce petit canton, ne ſont que des déſerts. Les voyageurs aſſurent que le Roi de Juida peut mettre en campagne une armée de cent mille hommes. Un armée de cent mille hommes dans un pays qui n'a que dix lieues ſur la mer & ſix à ſept dans les terres ! on ne le croira pas ; mais on croira du moins qne la prodigieuſe multitude des habitans a ſéduit ces voyageurs ; on croira qu'il eſt poſſible d'y lever de grandes armées, & d'y charger d'eſclaves un grand nombre de vaiſſeaux, quand on ſçaura qu'un Nègre de quelque conſidé-

tation, se plaint de son sort, lorsqu'il n'a que cinquante ou soixante enfans; qu'une famille de cent quarante enfans n'est pas un phénomène extraordinaire; que des vice-Rois, sans autre secours que leurs fils & petits-fils, au nombre de deux mille, suivis de leurs esclaves, ont repoussé des ennemis puissans. Les familles forment des villages qui s'agrandissent à mesure qu'elles s'accroissent. Les femmes sont à la vérité très-fécondes, mais elles cessent dans la fleur de l'âge d'avoir des enfans. Les Grands en ont par centaines, & les Rois par milliers. Quoiqu'on dise que l'air y est mal-sain, peut-être parce que les Européens y vivent mal, les deux sexes sont très-vigoureux. Si les causes naturelles concourent à énerver, l'éducation dompte le climat. Hommes, femmes, enfans, ils ont tous la tête rasée & nue. Dans cet état, ils vont à la pluie, au vent, au soleil, sans en être incommodés. Le travail est leur élément. Un porteur, avec un poids de cent livres sur la tête, court une journée entière. Ces hommes forment des hommes.

On dit que la concurrence a été très-désavantageuse aux Nations Européennes, principalement aux Anglois, parce que le

prix des esclaves autre fois reglé à trois l. sterlings par tête, est monté dans ces derniers tems jusqu'à vingt. « Mais on ne songe pas, répond l'historien, qu'un commerce ne se maintient dans un pays qu'autant qu'il est avantageux au pays même. La pépinière se desséche lorsque le prix de ses plants est vil. On ne tireroit pas de Juida jusqu'à douze mille esclaves par an, si la population étoit une foible richesse, si le bénéfice du commerce n'entretenoit les moyens de la perpétuer & de l'accroître, si le privilège exclusif réduisoit ce royaume au triste état où il en a réduit tant d'autres. »

On remarque, en jetant les yeux sur la peinture qui nous est ici offerte du royaume de Juida, que l'historien a quelquefois cédé au desir de chercher un instant des instructions utiles, & qu'il a sacrifié à ce plaisir, celui d'amuser une vaine curiosité par de stériles descriptions, une vaine curiosité. Aussi cette histoire générale, très-intéressante par l'ordre & la méthode qui y règne, par la nature des révolutions qu'elle contient, par le tableau varié des mœurs & usages qu'elle présente, attache encore le lecteur par la sagesse des réflexions, par les maximes de bienfaisance & les prin-

cipes d'économie politique qui s'y trouvent répandus, principes bien propres à éclairer les Nations Européennes sur les véritables intérêts de leur commerce.

L'Homme sociable, & Lettres philosophiques sur la Jeunesse. A Londres; & se trouve à Paris, chez J. B. Dessain *Junior*, libraire, quai des Quatre Nations, au pavillon des Arts; volume *in*-12.

Cet écrit, entrepris dans la vue de se rendre utile à la jeunesse, est propre à lui inspirer le goût des choses honnêtes, & à lui faire bien distinguer l'homme sociable de ce qu'on appelle dans le monde l'homme aimable. Celui-ci assez indifférent au bonheur public, & toujours disposé à sacrifier chaque particulier au plaisir d'être fêté dans les compagnies où son goût & le hasard le jettent, doit éloigner tout honnête citoyen de vivre avec lui. L'homme sociable au contraire inspire ce desir par son caractère doux, humain & bienfaisant, par sa franchise sans rudesse & par sa complaisance sans flatterie. Ce sont ces vertus, ce sont ces qualités que l'on nous rappelle dans cet écrit.

La Voix du Pasteur, discours familiers d'un Curé à ses Paroissiens, pour tous les dimanches de l'année; par M. Reguis, curé du diocèse de Gap, ci-devant dans celui d'Auxerre, deuxième Dominicale.

Non ut confundam vos hæc scribo; Sed ut filios carissimos moneo.

1. Corinth. c. IV. ℣. 14.

quatre volumes *in*-12. Prix, 12 liv. en papier fin & reliés en veau, & 10 liv. papier ordinaire. A Paris, chez Bleuet, libraire, sur le pont St Michel.

Cette deuxième Dominicale diffère de la première qui est en deux volumes, & beaucoup moins étendue. Cette première a été composée principalement pour la campagne & les petites villes de provinces. Celle que nous venons d'annoncer embrasse les devoirs, les vices & les vertus de toutes les conditions. C'est un cours d'instructions où chaque citoyen peut puiser des lumières & des conseils qui le guident dans la pratique de ses devoirs.

Abrégé des principes de morale & des règles qu'un Prêtre doit ſuivre pour bien adminiſtrer les Sacremens; par un Eccléſiaſtique. Nouvelle édition revue, corrigée & augmentée par l'auteur. A Poitiers, chez J. Felix Faulcon, imprimeur, & chez les principaux libraires des provinces; vol. *in-12.*

Cet abrégé, qui eſt par demandes & par réponſes, a mérité, la première fois qu'il a été publié, l'approbation des perſonnes en place. On a loué l'auteur d'avoir recueilli dans cet écrit les principes de la ſaine morale; d'en avoir tiré les plus juſtes conſéquences, & d'avoir facilité aux jeunes prêtres qui travaillent dans le ſacré Tribunal, les moyens de les mettre en pratique.

Inſtitutions mathématiques ſervant d'introduction à un cours de philoſophie, & à l'uſage des Univerſités de France; ouvrage dans lequel on a renfermé l'arithmétique, l'algèbre, les fractions ordinaires & décimales, l'extraction des racines quarées & cubiques, le calcul des radicaux & des expoſans, les raiſons, proportions & progreſſions

arithmétiques & géométriques; les logarithmes, les équations, les problêmes indéterminés, la théorie de l'infini, les combinaisons, la géométrie & la trigonométrie, la méthode de lever les plans, la mesure des terreins, la division des champs & le nivellement; les sections coniques, les usages des sections coniques, pour le jet des bombes, le calcul des voûtes, les échos, les miroirs & les verres brûlans, la dioptrique, la théorie des forces centrales; les principes du calcul différentiel & du calcul intégral, & toutes les connoissances mathématiques dont les militaires peuvent avoir besoin. Les matières sont traitées clairement & mises à la portée des commençans. Dédiées à Madame la Dauphine par M. l'Abbé Sauri, ancien professeur de philosophie en l'Université de Montpellier. Seconde édition revue, corrigée & augmentée par l'auteur. A Paris, chez Valade, libraire, rue St Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, 1772; avec approbation & privilège du Roi.

La première édition de cet ouvrage approuvé par l'Académie des Sciences,

ayant eu le plus grand ſuccès, l'auteur a fait ſes efforts pour rendre la ſeconde plus parfaite & d'une utilité plus générale.

Les jeunes Seigneurs qui ſe deſtinent à l'état militaire, y trouveront la méthode de lever les cartes & le plan des terreins, le jet des bombes, l'excavation des mines, & toutes les connoiſſances mathématiques dont ils peuvent avoir beſoin. Ceux qui veulent apprendre les mathématiques par raiſonnemens, ou pour ſe rendre l'eſprit juſte, y trouveront un grand nombre de problêmes très-intéreſſans capables de leur donner du goût pour cette ſcience. Les jeunes étudians en philoſophie y verront l'explication du mouvement des aſtres au tour du ſoleil, la méthode de trouver les grands axes des planètes & des comètes, la méthode de trouver les maſſes, les groſſeurs & les denſités des planètes, &c. avec la théorie des vibrations des pendules dans les arcs cycloïdeaux & les petits arcs de cercle, la quantité d'attraction qu'une ſphère exerce ſur une autre ſphère, &c. Il n'eſt aucun ouvrage élémentaire qui réuniſſe tant d'avantages, & qu'on puiſſe mettre avec plus d'apparence de ſuccès entre les mains

des jeunes gens qui veulent apprendre les mathématiques, & les ſciences phyſiques.

M. l'Abbé Sauri, qui enſeigne depuis long-tems les mathématiques avec beaucoup de ſuccès, a voulu faire un livre clair, précis, méthodique, qui renfermât toutes les connoiſſances dont les perſonnes qui ne font pas leur profeſſion des mathématiques, peuvent avoir beſoin, ou qui ſont néceſſaires pour entendre la phyſique de Newton qu'on enſeigne maintenant dans tous nos colléges; & aſſez facile pour que les eſprits médiocres puiſſent l'apprendre ſans le ſecours d'aucun maître; voici le plan qu'il a ſuivi. Après avoir expliqué en quoi conſiſte la ſcience des mathématiques, & donné l'explication de quelques termes uſités chez les mathématiciens, il propoſe des axiomes qu'un enfant qui n'a jamais entendu parler de mathématiques peut comprendre ſans aucune peine. Paſſant enſuite à l'arithmétique, il développe les opérations de cette ſcience avec la plus grande clarté. Les fractions ordinaires & décimales, la multiplication & diviſion des nombres complexes, les règles de l'algèbre, le calcul des expoſans & des radicaux, l'extraction

des racines quarées & cubiques, & la formation du binome de Newton n'ont rien de difficile dans notre auteur. On trouve la même clarté & la même précision dans les raisons, proportions & progressions arithmétiques & géométriques, la règle de trois & de compagnie, la règle d'escompte & de fausse position, dans les logarithmes & leurs usages. M. l'Abbé Sauri sachant par expérience que les jeunes gens apprennent avec peine les choses dont ils ne comprenent pas l'utilité, & qu'ils demandent souvent à quoi cela est-il bon? a fait des applications très-intéressantes capables de piquer la curiosité de la jeunesse. Son traité des équations renferme 24 problêmes déterminés. Il donne ensuite dix problêmes sémidéterminés non moins curieux qu'intéressans. Suivent les équations à deux termes, celles qu'on peut entendre par les diviseurs du premier degré, & celles qu'on peut traiter par la méthode du second degré, quoiqu'elles soient d'un degré plus élevé. Les exemples accompagnent toujours les préceptes. La théorie de l'Infini est clairement développée; l'auteur réfute l'opinion de Lacaille & de Mazeas, qui prétendent que l'infini est une quantité qui a reçu tout ses

accroissemens finis possibles, comme si une quantité quelconque n'étoit pas toujours susceptible d'augmentation par l'addition d'une quantité déterminée si petite qu'elle soit. La théorie des combinaisons n'est pas moins interessante. M. Sauri cherche & détermine le nombre des mots que l'on peut faire dans toutes les langues possibles avec les 24 lettres de l'alphabet prises deux à deux, trois à trois, &c. en supposant même qu'on voulût avoir des mots de 24 lettres. Il apprend à trouver le nombre des conjonctions des sept planètes, le nombre des manières dont un certain nombre de personnes peuvent se placer au tour d'une table, &c. Il résulte de son calcul que dix personnes peuvent se placer de 3628800 manières différentes, ce qui paroitroit incroyable si cela n'étoit démontré.

Après les combinaisons notre auteur traite de la géométrie; il donne d'abord quelques définitions très-claires, & traite ensuite des lignes & bientôt après des surfaces & des solides. Les démonstrations sont courtes, simples & faciles à retenir. Dans la trigonométrie l'auteur apprend à mesurer la hauteur d'une tour, d'une montagne accessible ou inaccessible, la largeur

d'une rivière, à lever la carte géographique d'un terrein en pente ou en plaine, &c. Il traite successivement des méthodes de tracer & de lever le plan des terreins, de la mesure & division des champs & du nivellement. Il donne un traité clair & précis des sections coniques, & de leurs usages pour le jet des bombes, l'excavation des mines, la formation de l'écho, le calcul des voûtes, la construction des cornets acoustiques, des portevoix, des miroirs & verres brûlans, des lunettes propres à ceux qui ont la vue trop longue ou trop courte. Il fait voir l'usage de ces courbes pour la théorie des forces centrales, & l'explication du mouvement des planètes & des comètes au tour du soleil, &c. On trouve ensuite un traité précis des courbes, soit algébriques, soit transcendantes; à ce traité succèdent les principes du calcul différenciel & intégral. L'auteur fait l'application du premier calcul aux soustangentes & sousnormales des courbes & aux questions *de maximis & minimis*. Il applique le calcul intégral à la recherche des logarithmes hyperboliques, à la quadrature & à la rectification des courbes, à la recherche de la solidité & de la surface des solides de révolution, & à plu-

ſieurs beaux problêmes de phyſique. Enfin il termine ſon livre en expliquant ce que les Anglois entendent par calcul des fluxions & calcul des fluentes.

Ce livre ſera également utile & à ceux qui veulent s'en tenir aux premiers élémens & à ceux qui veulent aller plus loin.

Voyage d'Eſpagne, fait en l'année 1755, avec des notes hiſtoriques, géographiques & critiques ; & une table raiſonnée des tableaux & autres peintures de l'Eſcuriale, de Saint-Ildefonſe, &c. traduit de l'italien par le P. de Livoy, Barnabite, 2 parties *in*-12. A Paris, chez J. P. Coſtard, libraire, rue St Jean-de Beauvais.

Un Milanois, ainſi qu'on nous l'apprend dans la préface de ce livre, voyageoit en Eſpagne en 1755, & écrivoit à un de ſes amis ſur les différens objets qu'il avoit le plus obſervés. Ce ſont ces lettres publiées en italien que le P. de Livoy vient de traduire; mais après avoir retranché quelques traits ſatyriques que l'auteur, qui ne prévoyoit pas vraiſemblablement que ſon commerce littéraire ſeroit publié, s'étoit permis. Quoique

nous ayons plusieurs voyages d'Espagne, on pourra cependant prendre plaisir à parcourir celui-ci, parce que notre voyageur rend un compte assez fidele de ce qu'il a vu, & qu'il donne quelques détails négligés par d'autres écrivains.

L'air grave & flegmatique de l'Espagnol est pris, par les étrangers, pour de l'orgueil, & il n'en est pas toujours. On ne peut cependant disconvenir, avec notre voyageur, que cette nation n'ait une certaine fierté qu'elle doit à l'étendue de ses conquêtes, aux idées qu'elle a de son origine, & peut-être à la majesté de sa langue. Cette hauteur espagnole domine jusques chez le plus bas peuple & les mendians les plus déguenillés. C'est pourquoi un étranger doit bien se garder d'épargner les titres de *Senor* & *Senora*, de *Don* & *Dona :* il faut même les prodiguer. Un jour qu'il arriva à notre voyageur d'y manquer par inadvertence, il reçut une si vive reprimande, qu'il fit, dès lors, un ferme propos d'en être libéral jusqu'aux muletiers & aux marmitons. « Me trouvant, par hasard, écrit-il, dans » dans la boutique d'un libraire, ayant à » la main un livre que je parcourois, un » gueux vint à moi, & me demanda l'au-

» mône, mais avec une telle arrogance,
» qu'il sembloit plutôt demander une
» chose qui lui étoit dûe, que réclamer
» un secours de charité. A la première
» fois, je fis semblant de ne pas m'en
» appercevoir, & je continuai ma lecture.
» Devenu plus hardi par mon silence,
» il me dit qu'il y avoit tems pour lire;
» & qu'en ce moment, je devois faire attention
» à ce qu'il me disoit. Comme je
» tins ferme à ne le pas regarder, s'approchant
» de moi d'un air encore plus insolent,
» *ou répondre*, m'ajouta-t-il, *ou*
» *faire l'aumône* Voyant que je tenois
» bon & que j'étois sourd à toutes ses clameurs,
» il me prit le bras en criant : *il*
» *n'y a donc ni charité, ni honnêteté?*
» Alors perdant patience, je me retournai
» vers lui pour réprimer son effronterie.;
» mais l'impudent coquin, me fermant
» la bouche, me dit d'un ton grave
» & radouci : *Doucement, Monsieur pardon :
» vous ne me connoissez pas : Non,*
» lui répondis-je d'un air plus tranquille.
» *Nous avons cependant vécu ensemble*,
» repliqua-t il, *dans une capitale où j'étois
» secrétaire d'ambassade.* En même
» tems, il me dit son nom & son pays
» qui étoit d'une province d'Espagne.

» J'eus beau lui répondre que je ne me
» rappelois rien de tout ce qu'il me di-
» soit : il ne laissa pas de poursuivre, en
» m'assurant que la seule cause qui l'avoit
» réduit à l'état de mendicité où il se
» trouvoit, c'étoit sa trop grande fran-
» chise & la liberté qu'il s'étoit donnée
» de parler, pour laquelle il avoit été dé-
» féré au tribunal de l'inquisition ; qu'il
» ne le pardonneroit jamais aux prêtres,
» ni aux moines ; que la passion du jeu
» avoit aussi beaucoup contribué à le rui-
» ner, avec celle de chercher la pierre
» philosophale ; que du reste, dans quel-
» qu'extrêmité qu'il se fût trouvé jusqu'a-
» lors, il n'avoit jamais fait aucune bas-
» sesse, mais qu'il avoit toujours conservé
» les principes de la bonne éducation
» qu'il avoit reçue & le caractère d'hon-
» nête homme qu'elle lui avoit impri-
» mé. » On ne manque pas à Madrid de
ces gueux arrogans & beaux parleurs : il
y en a même plusieurs qui portent la frai-
se à l'espagnole. On peut se rappeler ici
la réponse de ce mendiant à un étranger
qui lui reprochoit de préférer une lâche
oisiveté à un travail utile : *C'est de l'ar-
gent & non des conseils que je vous deman-
de*, lui dit ce fier gueux en tournant le
dos avec toute la gravité castillane.

Les devoirs de la politesse & de la bienséance obligèrent notre voyageur de rendre visite à plusieurs Dames Espagnoles. Voici l'idée générale qu'il en a conçue. « Il m'a paru que la nature ne leur prodigue pas ses faveurs. Le coloris, qui frappe au premier coup-d'œil, est ce dont elles ont plus sujet de se plaindre. Grand nombre qui seroient très-belles, ou très-jolies, qui ont en effet de très-beaux traits & des figures intéressantes, perdent beaucoup de leurs agrémens par leur noirceur. Elles ont néanmoins encore des graces, & sur tout celles de la vivacité, particulièrement dans leurs yeux, qui sont pleins de feu & pétillans. Aussi sont-elles très capables, & pour le moins autant que d'autres, de mettre à la torture le cœur de tout imbécille qui va se prendre dans leurs filets, pourvu même qu'elles n'en viennent pas jusqu'à exercer sur lui une véritable tyrannie, au point d'en faire un esclave. Mais elles ont plus que celles d'aucun autre pays, les qualités de l'esprit & du cœur qui les rendent bien plus estimables. Elles sont naturellement courageuses, magnanimes, prudentes, aisées dans leurs manières,

» assez vives dans leurs paroles & gra-
» tieuses dans leurs propos. Elles sont
» très-compâtissantes pour les malheu-
» reux ; & leurs libéralités vont quelque-
» fois jusqu'à l'excès. Cependant elles sont
» altières, impérieuses, prennent avantage
» des grands égards & des hommages res-
» pectueux des hommes. Elles en devien-
» nent fières & insolentes ; c'est pourquoi
» un mari qui veut vivre tranquille, n'a
» souvent d'autre parti à prendre que de
» faire la volonté de sa femme & de se
» taire. »

On trouvera dans ce voyage une nomenclature assez étendue des peintures qui se voient à Madrid & dans les principales villes que notre voyageur a parcourues. Ce voyageur fait une mention honorable de Moralès, peintre Espagnol, surnommé le *Divin*, parce qu'il ne peignit jamais que des sujets pieux qui ne l'enrichirent point. Il demeuroit à Badajos, sa patrie, chargé d'années & de misères, lorsque Philippe II, passant par cette ville, voulut le voir. *Vous êtes bien âgé, Moralès*, lui dit ce Prince ; *& bien pauvre*, répondit Moralès. Le Roi lui assigna deux cents ducats pour son dîner ; *& pour le souper*, reprit Moralès ? le Prince en ajouta cent autres.

Choix de Philoſophie morale, propre à former l'eſprit & les mœurs, par l'auteur du *Choix varié de Poëſies*, 2 part. *in*-12. A Avignon, chez la V. Girard & François Seguin; & à Paris, chez Dehanſy le jeune, libraire, rue St Jacques.

L'éditeur a raſſemblé dans ce recueil pluſieurs morceaux traduits de l'anglois, des diſcours ſur des queſtions de philoſophie morale lues dans les académies, des réflexions ſur les déſavantages de l'eſprit, ſur les femmes, la vraie philoſophie, la différence qui ſe trouve entre les écrits d'un auteur, ſa conduite & ſa converſation. Ce recueil pourra avoir une ſuite. Les morceaux qu'il renferme ſont d'un bon choix. On aura d'autant plus de ſatisfaction à les voir ici raſſemblés, qu'ils peuvent contribuer à former l'eſprit & les mœurs, objet que le ſage éditeur s'eſt propoſé en publiant cette collection.

Traduction de Végèce, avec des réflexions militaires, par le Chevalier de Bongars; vol. *in*-12. A Paris, chez Jombert, père, libraire, rue Dauphine.

Vegèce avoit très-bien conçu que le ſeul moyen de relever la majeſté de l'em-

pire romain, étoit de faire revivre l'ancienne police militaire; & c'est dans cette vue qu'il adressa ses institutions militaires à l'Empereur Valentinien. Le plan en est méthodique, mais les matières y sont fort abrégées & traitées quelque fois assez obscurément. C'est ce qui a dû autoriser le nouveau traducteur à ajouter plusieurs notes historiques & critiques à sa traduction. Comme ces notes sont relatives à la science de la guerre, & dictées par l'expérience & la réflexion, ou appuyées sur les sentimens des plus grands capitaines, les jeunes militaires disposés à s'instruire y trouveront des leçons utiles.

Nous avions déjà une bonne traduction des institutions de Vegèce que M. de Sigrais, capitaine de cavalerie, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, a publiée en 1743. Vegèce, dans le chapitre premier de ses institutions, fait voir comment la milice des Romains a été la cause de leur grandeur. « Ce n'est ni du » nombre, ni d'une valeur aveugle, qu'il » faut attendre la victoire. Elle suit or» dinairement dans les combats, la capa» cité & la science des armes. Nous ne » voyons pas que les Romains se soient » servi d'autres moyens pour subjuguer

» toute la terre, que d'une pratique con-
» tinuelle des exercices militaires, d'une
» bonne discipline dans les camps, &
» d'une attention continuelle à cultiver
» la guerre. Qu'auroient pu les petites
» armées contre les troupes nombreuses
» des Gaulois? Qu'auroient-ils fait avec
» leur petite taille contre la haute stature
» des Germains? Les Espagnols ont tou-
» jours surpassé les Romains en nombre
» & en force de corps. Nous n'avons ja-
» mais disputé aux Africains, ni l'avan-
» tage des richesses, ni la ressource des
» ruses; & personne ne peut douter que
» les Grecs n'eussent plus de génie & de
» lumières que nous. »

Nous citerons ce même morceau traduit par M. de Bongars en faveur de ceux qui n'ont point les deux traductions pour les comparer. « En tout genre de com-
» bat, c'est de l'art & de l'expérience,
» bien plus que du grand nombre, &
» d'une valeur mal conduite, qu'il faut
» attendre la victoire : aussi voyons-nous
» qu'il n'y a qu'une adresse supérieure
» dans le maniement des armes, une
» exacte discipline, & une longue prati-
» que de la guerre, qui aient rendu les
» Romains maîtres de l'Univers; sans

» cela leur petit nombre eût-il pu tenir » contre la multitude des Gaulois? Leur » petite taille, contre la hauteur gigan- » tesque des Germains? On sait que les » Espagnols nous surpassoient par le nom- » bre & par la force du corps; les Afri- » cains, par les ruses & par les richesses; » les Grecs, par les sciences & les arts. »

Histoire des guerres des deux Bourgognes, sous les règnes de Louis XIII & de Louis XIV, par M. Beguillet, avocat au parlement, conseiller du Roi, premier notaire des provinces de Bourgogne & Bresse, honoraire de la société de Berne, de l'académie des sciences de Marseille, de celle d'Auxerre, de Caën, de Châlons sur-Marne, &c.; & des sociétés royales d'agriculture de Lyon, Orléans, Brive, &c. A Dijon, chez Defay fils; & à Paris, chez Delalain, libraire, rue & près la Comédie Françoise; première & deuxième partie, Prix, 36 sols le volume broché.

Cette nouvelle histoire, dont on ne publie encore que les deux premières parties, sera divisée en six. Le premier volume ou la première partie comprend la

campagne de Comté & le siége de Dôle en 1636; la seconde, l'irruption des Impériaux dans le Duché, & le siége de St Jean-de-Lone. La troisième partie présentera la continuation de la guerre entre les deux provinces, jusqu'à la paix de Munster en 1648 ; la quatrième, les troubles arrivés en Bourgogne, pendant la minorité de Louis XIV, jusqu'à la paix des Pyrénées, conclue le 7 Novembre 1659; la cinquième, les événemens depuis 1660, jusqu'à la première conquête de la Franche-Comté en 1668 exclusivement; la sixième & dernière, l'histoire de la dernière conquête de la Franche-Comté en 1674, jusqu'à la paix de Nimégue. L'auteur promet d'y joindre un recueil de preuves, de titres & de pièces manuscrites rélatives aux tems dont il aura écrit l'histoire. Ce volume séparé ne sera donné qu'à ceux qui auront acquis les précédens.

Les événemens rapportés dans ce nouvel écrit sont en quelque sorte tirés du milieu de l'histoire de France; mais l'auteur les a revêtus de tous les détails & de toutes les circonstances omises ou négligées dans les histoires générales. Ces sortes de morceaux historiques ne peuvent donc

donc manquer de plaire à ceux qui veulent voir de plus près le choc & le jeu des passions, & connoître plus particulièrement le caractère & le génie des acteurs qui se sont montrés sur la grande scène du monde. D'ailleurs le tableau effrayant que cette nouvelle histoire nous offre des malheurs qu'entraîne la guerre, doit intéresser tous les lecteurs. Il contribuera à faire sentir de plus en plus, à tous les François, le bonheur inestimable de vivre sous un Monarque pacifique, & assez puissant pour se faire redouter de ses ennemis & éloigner de ses Etats tout esprit de discorde & de division.

Les Malheurs de l'Inconstance, ou Lettres de la Marquise de Syrcé & du Comte de Mirbelle. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Delalain, libraire, rue de la Comédie Françoise.

Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage. On y retrouve l'auteur *des Sacrifices de l'Amour*, le talent de peindre avec légéreté les vices brillans & à la mode, & de peindre avec intérêt les combats de l'amour & de la vertu.

Le Decaméron François, par M. d'Uſſieux; tome premier. A Paris, chez Edme, libraire, rue St Jean-de-Beauvais.

Cet ouvrage n'a rien de commun avec celui de Bocace, que le titre. Les contes de l'auteur Italien ſont plaiſans par le fonds & par le ſtyle. Henriette & Lucy, nouvelle Ecoſſoiſe, & Jeanne Gray, anecdote angloiſe, les deux ſeuls morceaux qui paraiſſent encore du premier tome du Decaméron François, ſont des hiſtoires morales, écrites du ſtyle des romans graves. La ſeconde même eſt entièrement tirée de l'hiſtoire d'Angleterre & n'en eſt pas moins intéreſſante. Cette collection hiſtorique doit plaire aux amateurs de ce genre, qui eſt celui des Nouvelles de M. d'Arnaud que l'auteur a pris pour ſon modèle.

Les Jardins, poëme en quatre chants, du Père Rapin; traduction libre d'un diſcours & d'une gravure par M. Gazon Dourxigné. A Paris, chez Cailleau, rue St Severin, la V. Ducheſne, rue Saint Jacques, & Lacombe, rue Chriſtine.

On ſait que le poëme du Père Rapin

eſt un des meilleurs monumens de la latinité moderne. M. Gazon a fait un ouvrage utile en nous donnant cette traduction, où l'on trouve en général de l'exactitude & de la fidélité.

Eloge de Racine, par M. de la Harpe. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Chriſtine.

La multitude des nouveautés littéraires ne nous permet pas de nous occuper encore de cet important ouvrage qui a produit une ſenſation vive, & dont les opinions ſont plus conteſtées que le mérite. Un homme de lettres connu nous en a promis un extrait raiſonné qui paraîtra dans le Mercure prochain.

Calendrier de la Cour, imprimé pour la Famille Royale & maiſon de ſa Majeſté, à Paris chez la veuve Hériſſant, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques 1773. Ce Calendrier eſt beaucoup augmenté cette année; il renferme tous objets utiles, & d'un uſage continuel..

Calendrier Spirituel & de Pratique, dédié & préſenté à Madame Louiſe, pour l'année 1773.

Ce tableau se divise en trois colonnes partagées par des pilastres corinthiens qui soutiennent l'entablement, au-dessus desquels se trouvent des passages de l'écriture & des pseaumes analogues au sacrifice qu'a fait Madame Louise. Ces tables sont ornées des armes du Roi, de Madame Louise, & de l'Ordre du Mont-Carmel; au milieu de l'entablement est placé un bas relief représentant le Mont-Carmel, au bas duquel est S. Louis & S. Simon-Stok, Général de l'Ordre des Carmes; enfin ce tableau offre trois objets essentiels, 1°. le Calendrier des Saints de l'Ordre, ou à volonté celui des Séculiers. 2°. La sanctification & le véritable esprit des Fêtes Solennelles. 3°. L'abrégé de la vie des Saints avec les principeaux traits qui les ont caractérisés; il se trouve à Paris chez Croisey, Graveur, quai des Augustins au coin de la rue Pavée, dans la maison neuve, chez qui l'on trouve des billets de visites, d'invitations & de mariage, & une nouvelle table d'escompte à cinq pour cent par année.

Almanach du Chasseur, chez Pissot, Libraire, quai de Conti à la décente du Pont-neuf, 1773.

Cet Almanach est exécuté avec soin; on lit à la tête cet avertissement qui en fait connoître le plan & l'objet.

La chasse est presque le seul sujet qui soit échappé jusqu'à présent aux faiseurs d'almanachs, & mon goût décidé pour cet exercice me pique à un tel point contre ces Messieurs, que sans avoir jamais formé le projet d'être l'émule de Colombat, ni de Matthieu Lensberg, je veux néanmoins me faire astronome tout comme un autre.

Mon intention n'étant cependant point d'entrer en lice tous les ans, je vais arranger mon calendrier de manière qu'il puisse servir au moins jusqu'à la fin de ce siècle; je mettrai à la suite un essai de vénerie & de chasse, qui sera inutile à plusieurs personnes, mais il y en a aussi beaucoup qui feroient bien de l'apprendre par cœur pour ne pas répéter journellement à la chasse mille fautes qui font souvent faire bien du mauvais sang à tous les bons chasseurs.

Etrennes de la Noblesse, ou état actuel des Familles nobles de France & des Maisons & Princes Souverains de l'Europe, pour les années 1772 & 1773, à Paris

chez Desventes de la Doué, Libraire, rue S. Jacques, vis à vis le Collége de Louis-le-Grand.

Un ouvrage annuel, qui devient le dépôt des changemens arrivés dans les maisons de la Noblesse, qui offre le tableau suivi & non interrompu de ses services, des récompenses qu'ils lui ont méritées, & même de ses générations, doit être bien accueilli & mérite d'être recherché. L'Auteur invite la Noblesse à lui donner les instructions nécessaires. On trouve dans ce calendrier des faits curieux & essentiels à l'histoire de la nation & à l'ordre entier de la Noblesse.

Etrennes à la Postérité, ou Calendrier historique & généalogique de toutes les Maisons Souveraines de l'Europe, depuis J. C. jusqu'à la présente année, précédé d'une chronologie de toutes les anciennes monarchies avant J. C. à Paris chez Costard, rue S. Jean-de-Beauvais.

Calendrier intéressant, pour l'année 1773, ou almanach physico-économique, contenant une histoire abrégée & raisonnée des indictions qu'on a coutume d'insérer dans la plûpart des calen-

driers; un recueil exact & agréable à plusieurs opérations physiques, amusantes & surprenantes qui mettent tout le monde a portée de faire plusieurs secrets éprouvés, utiles à la société, &c. &c. Par M. S. D. à Bouillon, & à Paris chez Lacombe, Libraire, rue Christine, broché 18 sols.
relié 24 sols.

Le sçavant physicien qui a composé cet ouvrage, n'offre rien qu'il ne l'ait examiné avec la plus rigoureuse attention, & dont il ne garantisse le succès. Il a mis le même soin dans le choix des recettes qu'il donne; il varie l'utile avec l'agréabe; il a consigné dans ce recueil plusieurs recettes éprouvées contre un grand nombre de maux; il fait connoître plusieurs secrets amusans, & principalement quelques précipitations chymiques & singulières. On peut prendre d'après lui une notion suffisante de l'*année*, ou des différentes façons de compter & de mesurer les révolutions du soleil & de la lune chez différens peuples. Ce calendrier est à sa quatriéme année; mais il se présente toujours avec de nouvelles richesses qui le rendent en tout temps très-intéressant.

Calendrier intéressant, ou almanach physico-économique, par M. R. prix 20 s. broché, 28 s. relié, à Paris chez Quillau, Imprimeur, rue du Fouare.

Ce petit almanach, fait à l'imitation du calendrier de Bouillon, contient quelques recettes tirées, soit des ouvrages périodiques, soit d'autres livres.

Calendrier Perpétuel, à Paris chez Desnos, Libraire, Ingénieur, Géographe du Roi de Dannemarck, rue S. Jacques, en feuille 3 liv. & en carton pour être monté sous verre 9 liv.

On sçait qu'il est très-commode d'avoir sous les yeux & à la main un calendrier qui se perpétue & qui ne varie jamais; celui que l'Auteur présente au public, nous offre ce double avantage; il est calculé jusqu'en 1819 inclusivement, c'est-à-dire qu'il nous trace un espace de 46 ans, dans lequel on voit d'une manière nette & précise les fêtes de l'année, les épactes, le nombre d'or, les lettres dominicales, le cicle solaire, les jours de la lune, le lever & le coucher du soleil; le tout dans un ordre simple & facile à saisir.

On trouve chez VALLEYRE, *l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la Vieille-Bouclerie à l'Arbre de Jeſſé*, divers almanachs de différens genres, la plûpart plus intéreſſans & plus utiles qu'on ne peut l'attendre de ces ſortes d'ouvrages. Nous allons indiquer l'objet de quelques-uns & le ſimple titre des autres.

1°. *Almanach Patriotique, ou Calendrier François*, &c. Il eſt compoſé de notices ſur l'origine de la monarchie françoiſe, le règne de chaque Roi, & les principaux événemens de notre hiſtoire. Viennent enſuite d'autres notices ſur la vie de pluſieurs hommes illuſtres. Elles ſeront continuées dans les almanachs ſuivans. On a encore joint à celui ci une indication des principales foires de France & des pays étrangers, même des foires mobiles qui ont lieu dans l'année; un précis des principaux événemens que l'année révolue à fait éclore, &c. En un mot, ce petit almanach répond très bien à ſon titre.

2°. Almanach encyclopédique & cronologique de l'hiſtoire univerſelle, *grand in-24*. On y trouve en même tems l'époque de toutes les découvertes relatives

aux arts, aux ſciences & à l'induſtrie. C'eſt une eſpèce de répertoire auſſi commode que portatif.

3°. *Le Houzard ou le petit Maraudeur, ſuivi d'un Dictionnaire*, &c. Voici quelques traits de ce Dictionnaire pris au haſard.

Amour propre. Petit patrimoine qui tient lieu de tout ce qu'on n'a pas.

Artifice. Monnoie courante.

Auteurs. De deux ſortes; la vanité des uns révolte; l'eſprit des autres ennuie.

Bienfait. Bonheur pour les ames ſenſibles; ſupplice pour les ingrats.

Caractère. Il n'y en a plus que dans nos bonnes comédies.

Créanciers. Sorte d'honnêtes gens qui ont toujours tort, & qui enſeignent la politeſſe.

Douceur. Qualité qui embellit toutes les autres.

Eſpérance. Jolie marchande de vent, dont le bon marché fait le débit.

Eſprit. Il reſſemble à ces météores qui égarent les voyageurs.

Fortune. C'eſt une aveugle qu'il faut conduire.

Graces. (les) Elles ne peuvent être définies que par le ſentiment.

Habits. Diſtinction pour les ſots.

Importunité. Politeſſe de bien des gens.

Misère. Etat naturel de l'homme.

Nouveautés. Production de l'ancien monde. Elle n'eſt pas de celui-ci.

Pauvre. Homme dont le mérite eſt choſe perdue.

Rien. Etendue de nos connoiſſances.

Et cetera. Ce qu'il y a de mieux dans bien des ouvrages.

Almanachs chantans.

Le prix du baiſer.

Etrennes du Jour.

Etrennes Amoureuſes.

Le plaiſir des Dames.

Le petit Sorcier.

Le Sopha.

Oe trouve auſſi chez le même Libraire des Almanachs de Cabinet en feuilles &

en carton; des Calendriers sous verre, l'Almanach de perte & gain, &c. Il distribue en même tems, une petite messe de la grandeur du Colombat.

Le sieur Panckoucke ayant acheté une édition entière, contrefaite de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, 4 volumes in-8o de 40 feuilles chacun, lesquels 4 volumes comprennent les 13 volumes in-12 de l'édition de l'Imprimerie Royale, vient de les mettre en vente, & a fait imprimer un cinquiéme volume qui comprend les 4 volumes des oiseaux; on a adapté à cette édition toutes les figures de l'édition du Louvre au nombre de 265. Ces cinq volumes en feuilles, qui comprennent la totalité du discours de M. de Buffon se vendent chacun 5 livres: on la complettera à mesure que l'on publiera de nouveaux volumes *in*-12.

SPECTACLES.

CONCERT SPIRITUEL.

Le Mardi 8 Décembre, Fête de la Conception, on a exécuté au Concert Spirituel des motets de M. l'Abbé Giroust,

& de M. Mondonville; M. Hinner a joué ſur la harpe une ſonate de M. Petrini; M. Paiſible a exécuté un concerto de violon de ſa compoſition; Madame Charpentier & Mlle Daventois ont chanté deux petits motets à voix ſeule.

Le Concert du jour de Noël a été composé de pluſieurs motets connus de M. l'Abbé Girouſt, & de M. Mondonville; & de concertos exécutés ſur le hautbois par M. Bezozzi; ſur le violon par M. Capron; & ſur l'orgue par M. Balbaſtre. Madame la Caille a chanté avec applaudiſſement un motet à voix ſeule.

OPÉRA.

L'ACADÉMIE royale de Muſique a donné le mardi 1er Décembre 1772, la première repréſentation d'*Adèle de Ponthieu*, tragédie en troie actes; poëme de M. le Marquis de St Marc, muſique de M. de la Borde, premier valet de chambre du Roi, & de M. Berton, maître de la muſique de Sa Majeſté & l'un des directeurs de l'Académie royale de Muſique.

ACTEURS:

Guillaume, Comte de Ponthieu. M. l'Arrivée.

Adèle, fille du Comte... Mlle Arnould.

Alphonse, Chevalier étranger. M. Gélin.

Raimond de Mayenne, parent du Comte & simple Ecuyer. . . M. le Gros.

Alise, confidente d'Adèle. Mlle Châteauneuf.

Juges du camp, cour du Comte, Chevaliers, Ecuyers, Roi-d'armes, Héraults, Officiers des Lices, Ménétriers, Pages, Peuple, Bergers, Bergères. Le costume est celui du treizième siècle.

ACTE I. *Le théâtre représente des jardins très-ornés, bordés de deux terrasses, & dans le fond une façade du palais du Comte de Ponthieu.*

Adèle se plaint d'un hymen ordonné par son père, & qui doit faire son malheur; Raimond vient partager ses alarmes; Adèle lui apprend que le sacrifice qu'elle a fait de son amour pour lui, n'est pas le dernier de ses maux, & que le jaloux Alphonse, que son père a choisi pour son époux, ose l'accuser.

ADÉLE.

Le Prince de Hainaut, aujourd'hui, dans ces lieux,
Pour la première fois, osant m'ouvrir son ame,
Me prioit, à genoux, d'entendre ses adieux.
Je le regarde!. Il tremble, & fuit loin de mes yeux;
Mais Alphonse, égaré par sa jalouse flamme,
Voit le Prince, paroît; & son courroux vengeur
M'ose accuser de trahir son ardeur.
Hélas! que n'ai-je point à craindre?

Raimond offre de venger cet outrage. Cependant la nouvelle de l'hymen d'Adèle amène une fête. Une Bergère chante:

Profitez, jeunes amans,
Profitez de votre jeunesse;
Le plaisir vous cherche & vous presse
De rendre vos beaux jours charmans.
On ne voit point de fleurs écloses
D'un éclat nouveau s'animer.
Il n'est qu'un moment pour les roses;
Il en est bien peu pour aimer.

Le Comte de Ponthieu fait cesser les jeux. Il demande à sa fille l'éclaircissement du mystère funeste qui irrite la jalouse fureur d'Alphonse. Adèle se justifie.

ADÈLE.

Reconnoissez l'orgueil, le dépit & la rage ;
Alphonse peu content d'être sûr de ma foi,
De mon cœur malheureux exigea davantage.
L'amour dépendoit-il de moi ?

LE COMTE.

Ma fille, un père, hélas ! veut ne croire que toi.

ADÈLE.

Il le doit.

LE COMTE.

Il doit plus... embrasser ta défense.

ADÈLE.

Plutôt vivre sans gloire & mourir sans vengeance !

LE COMTE.

Tremblez, tremblez, pères cruels !
Voyez des regrets éternels
Dans l'abus de votre puissance.
Le plus sensible des tourmens
C'est le malheur de nos enfans,
Quand il n'est dû qu'à leur obéissance.

Alphonse, ramené par le repentir, avoue l'injustice de son offense ; mais Adèle rejette ses vœux, & lui dit :

Vous osez me parler d'amour,
Après avoir blessé ma gloire !

ALPHONSE.

. . . .

Mais ne me privez pas de l'espoir de vous plaire,
Et venez aux autels me nommer votre époux.

ADÈLE.

Il n'est plus tems, votre fureur extrême
M'a rendue à moi-même;
Je ne dois jamais être à vous.

Alphonse seul est en proie aux fureurs de l'amour & de la vengeance. Raimond lui reproche de manquer au devoir d'un digne Chevalier, & d'avoir accusé & flétri l'innocence.

ALPHONSE.

Et de quel droit Raimond, ainsi me parles-tu ?

RAIMOND.

Vous me le demandez quand il s'agit d'Adèle ?
Le sang qui nous unit, la gloire, la vertu,
Tout, à mon cœur, parle aujourd'hui pour elle.
Le rang de Chevalier fut promis à mon zèle,
Je connois ses devoirs sacrés.

ALPHONSE.

Peut-être auſſi vous me les apprendrez.

RAIMOND.

Tout Chevalier doit avoir en partage
La bonté, l'honneur, l'équité;
Protéger la vertu, défendre avec courage
Le foible, la patrie, & ſur-tout la beauté.
Vous reconnoiſſez-vous à ces traits?

ALPHONSE.

Quel outrage!

Raimond ſe déclare encore ſon rival & le vengeur d'Adèle. Alphonſe accepte le combat; il ordonne aux Héraults de préparer la lice. *Les Juges du camp, le Roi d'armes, les Héraults, les Officiers des lices armés de piques, & les Ménétriers, avec des inſtrumens de guerre, forment une marche, & vont diſpoſer la lice pour les combattans.*

ACTE II. *Le théâtre repréſente le veſtibule du palais du Comte de Ponthieu.*

Adèle apprend qu'Alphonſe, après avoir reconnu ſon innocence, a l'audace encore de l'accuſer & de l'offenſer. Raimond eſt le ſeul qui oſe ſe préſenter pour ſon vengeur: les Juges du camp

hésitent d'accepter son suffrage, parce qu'il n'est point Chevalier.

ADÈLE.

Il l'est par le courage,
Par les vertus & par l'honneur.

Raimond se félicite d'avoir à venger l'innocence. Le père d'Adèle applaudit au zèle de Raimond; mais il veut entrer en lice pour sa fille.

LE COMTE, *à Raimond.*

J'applaudis à votre courage;
Mais c'est à moi de combattre aujourd'hui.
Ce bras, quoiqu'affoibli par l'âge,
Peut encore à ma fille offrir un digne appui.

RAIMOND.

Vous... combattre, Seigneur! vos Sujets, la Princesse,
Votre rang, tout s'oppose à ce noble courroux.

LE COMTE.

Pourriez-vous craindre ma foiblesse?
L'honneur dont mon cœur est jaloux
Rallume dans mon sang le feu de la jeunesse.

RAIMOND.

Tant de lauriers honorent votre front!

LE COMTE.

Qu'ai-je fait, s'il me reste à gémir d'un affront?

RAIMOND.

C'est à moi de venger Adèle,
Et la gloire du sang qui m'unit avec elle:
Laissez ce soin, Seigneur, à de plus jeunes mains.

Le Comte se détermine enfin à lui confier ses plus chers intérêts. *Des Ecuyers, précédés des Dames de la cour, apportent toutes les pièces de l'armure d'un Chevalier. Le Comte, après avoir pris de la main d'une Dame, l'épée qui doit être remise au nouveau Chevalier, dit à Raimond.*

Faites voir à la terre entière
Qu'en valeur, en vertu, vous n'avez point d'égal.

Raimond étend la main sur l'épée.

Je jure sur ce fer, par le Ciel qui m'éclaire;
D'être franc & loyal,
D'imiter le Prince & mon père.

Les Dames apportent à Raimond le casque, l'écu, la lance. Le Comte remet l'épée à sa fille.

A votre Chevalier que ce fer ſoit remis,
Que, reçu de vos mains, il redouble ſon zèle.

Adèle préſente cette épée à Raimond; & Raimond en la recevant:

Vous m'armez pour votre querelle,
N'en doutez point, vos vœux ſeront remplis.

Le Comte ayant tiré ſon épée, & en ayant donné trois coups ſur le col de Raimond.

Dans cet auguſte rang comblez mon eſpérance.
Votre premier devoir eſt de vous ſouvenir
Qu'une erreur, qu'un inſtant pour jamais peut ternir
L'honneur & la bonté, la gloire & la vaillance.

RAIMOND.

Chevalier & François, qu'aurois-je à redouter?
Je vais ſervir la beauté ſans défenſe.
Je vais protéger l'innocence
Et la faire éclater.

Adèle, en préſentant une écharpe blanche à franges de couleur à Raimond.

Recevez mes couleurs comme un gage ſenſible
De ma reconnoiſſance & de mes tendres vœux.

Raimond, en recevant l'écharpe.

Paré de ce don précieux,
Je ne vois plus rien d'impoſſible.

Le Chœur anime Raimond au combat & à la gloire.

ACTE III. *Le théâtre repréſente une lice entourée de barrières, & terminée par une grande tente. Aux deux côtés de la lice ſont des loges & des gradins. Près de la tente ſont deux des officiers deſtinés à en contenir l'ordre.*

ADÈLE *tremble à l'aſpect de cet appareil terrible.*

Triſte & funeſte incertitude,
Que vous irritez mon tourment !
Tout, dans cet odieux moment,
Redouble mon inquiétude.
Cruels apprêts, terribles lieux,
Quel ſang va couler à mes yeux !
Sort fatal ! ſi Raimond remporte la victoire
Je n'oſe eſpérer d'être à lui.
S'il eſt vaincu, je perds tout aujourd'hui,
Je perds mon amant & ma gloire.

Le Comte témoigne ſon inquiétude du ſort toujours douteux du combat. Adèle laiſſe auſſi éclater ſes tendres ſentimens pour ſon vengeur & ſon amant.

Elle ne dissimule plus son amour pour Raimond ; & son père ne peut qu'applaudir à son choix.

Le combat s'apprête. On s'assemble. Les quatre Juges paroissent sous la tente, placés sur un gradin. Les deux combattans sont à genoux devant eux : les Chevaliers Parains, le Roi d'armes, les Hèraults, les Ménétriers, les Officiers des lices sont rangés & de bout, à leur droite & à leur gauche. Une foule de spectateurs occupe des balcons. Le Comte & Adèle sont sur le devant de la scène.

LES JUGES, *aux deux combattans.*

Cédez à votre impatience ;
Le Ciel va montrer à nos yeux
Le crime & l'innocence.

Les trompettes donnent le signal du combat. On ouvre les barrières de la lice. Les deux combattans, précédés du Roi d'armes, des Héraults d'armes & accompagnés des deux Chevaliers parains, y entrent. On les laisse ensuite seuls en présence l'un de l'autre. Adèle & le Comte ne peuvent soutenir le spectacle de ce moment. Raimond est frappé sur la tête & chancelle un moment. Des cris d'effroi se font entendre ; mais bientôt

Raimond se relève, attaque son ennemi & le fait tomber sous ses coups. Le Chœur célèbre Raimond, Adèle & leur gloire. Adèle revient de son évanouissement, & revoit son amant dans son vengeur que le Comte lui présente. Adèle est le prix de cette victoire qui comble tous leurs vœux. Ce grand jour est consacré par des chants & des danses.

Ce poëme est dans un genre nouveau; l'action en est simple, grande & majestueuse; le spectacle en est pompeux, sans le secours de la magie & de la mythologie; il y a de l'intérêt sans amour, ou c'est moins l'amour que l'honneur qui domine & qui forme le ressort principal. Les caractères des personnages sont tous fortement exprimés & bien soutenus, ce qui est sans doute rare dans un opéra où les rôles ont nécessairement peu d'étendue. Le style est en général lyrique, quoique différent du ton ordinaire des tragédies en musique. On doit remarquer aussi l'art avec lequel M. de St Marc a su traiter cette action fondée sur une accusation d'infidélité; & avec quelle adresse il a su ménager la première règle du théâtre, la régle de la raison & du cœur, qui consiste à ne point avilir le personnage pour lequel ont veut intéresser. Le poëte a donné

né assez de motif à la jalousie, mais nullement à la raison pour accuser Adèle; le spectateur, tranquile sur la vertu offensée, prend le parti d'Adèle contre son accusateur, qui lui-même s'avoue coupable & se laisse ensuite entraîner par la fureur d'un amour emporté & d'un orgueil humilié.

Le rôle du père est toujours noble; celui d'Adèle toujours intéressant, & le personnage de Raimond remplit l'opinion d'un digne & loyal Chevalier.

La musique de cet opéra est en général d'une belle expression dans les scènes & d'une modulation agréable dans les divertissemens.

L'ouverture est d'un style mâle; elle annonce très bien le genre du spectacle. Le monologue qui commence le premier acte est d'un beau chant, & peint avec vérité la situation d'Adèle.

La sensibilité de l'organe de Mlle Arnould, la beauté de cette actrice, son jeu intéressant, ajoutent encore au mérite de son rôle.

Le divertissement qui coupe le premier acte est très-applaudi. Il y a des airs naïfs & d'un chant simple dont la nuance douce & tendre contraste à merveille avec le

ton énergique de la ſcène. M. d'Auberval, chargé de la compoſition de ce ballet, en a parfaitement ſaiſi l'eſprit; il y exécute avec Mlles Allard & Peſlin des danſes vives & pittoreſques qui répandent le plaiſir & la gaîté. Les petits airs des bergères ſont charmans, & chantés avec goût par Mlles Beaumeſnil & Châteauneuf.

Les auteurs ont heureuſement employé dans le premier acte un *récitatif obligé*, mais ſans s'écarter du chant françois, pour exprimer ſucceſſivement les ſentimens d'honneur, d'amour, de colère & de repentir qui agitent Alphonſe, rôle combiné que M. Gelin rend avec la plus grande ſupériorité. Ce récitatif & l'ariette qui le termine, ſont d'un effet impoſant. La ſcène ſuivante, entre Alphonſe & Raimond, eſt d'un chant fier & expreſſif. On a trouvé que l'air : *Tout Chevalier doit avoir en partage*, etoit trop agréable pour la ſituation; cependant il y avoit peut-être de l'art à peindre avec un coloris doux & gracieux, l'eſſor d'un Chevalier qui ſe plaît à exprimer l'objet de ſes deſirs, & les ſentimens d'honneur & de vertu dont il eſt pénétré. On ne peut rien ajouter à la perfection avec laquelle M. le Gros rend ce rôle, ſoit par le chant ou par le jeu. Il

paroît se surpasser lui-même dans cet opéra, où son organe brille dans tout son éclat, & il met autant de force que de vérité dans les momens d'action & de passion.

Le second acte est animé par la présence de M. l'Arrivée, qui représente le beau rôle du Comte de Ponthieu, avec une perfection de chant & un jeu fier & noble qui ne laisse rien à desirer. C'est dans ce drame sur tout qu'on retrouve en lui le plus habile chanteur & l'acteur le plus consommé. Avec quelle intelligence il rend la scène, avec quel art il chante ces vers :

J'applaudis à votre courage, &c.

Ce morceau & tous les autrés de ce role sont vivement sentis.

Le divertissement de cet acte est de la composition de M. Gardel, & fait honneur à son génie fécond & flexible qui sait si bien s'accorder au caractère de la scène, & au genre de la musique. Les airs de ce ballet sont agréables ; la passacaille est d'une modulation délicieuse. Mlle Guimard y danse avec autant de grace & de noblesse qu'elle met de naïveté & de gentillesse dans le pas de la Bergère du premier

acte. On a fort applaudi à l'expression de ces vers : *Chevalier & François*, &c. dont l'effet est imposant par la réunion de tous les instrumens militaires qui forment moins un chant qu'un bruit de guerre. La gavotte qui suit est agréable, & le chœur qui termine cet acte est de toute beauté.

Le monologue qu'Adèle chante au commencement du troisième acte, est comparable aux plus beaux morceaux de ce genre, & peint admirablement l'inquiétude & tous les sentimens d'un cœur agité par la crainte, par l'espérance, par la haine & par l'amour.

Dans la scène suivante la marche, le quatuor des Juges du camp, le combat, le chœur de triomphe, sont heureusement liés à l'action & répondent à la magnificence de ce spectacle. Cet opéra est terminé par une fête brillante, composée par M. Gardel, & égaïée par le divertissement que M. d'Auberval a fait des Troubadours & Jongleurs. C'est aussi M. d'Auberval qui a disposé les marches, & qui a fait exécuter le combat. Cette dernière fête est encore remarquable par des airs admirables & d'un goût nouveau. La chaconne ne le cède à aucune de celles que

l'on a entendues. Elle eſt recommandable par la variété des chants agréables & par la richeſſe des grands effets d'Harmonie. M. Gardel en a reglé les danſes d'une manière tout-à-fait ingénieuſe & neuve ; il y paroît lui-même ſeul & avec Mlle Heynel. Les entrées qu'ils exécutent enſemble ou ſéparement, la fierté & la ſûreté de leur exécution, la magie de leurs rares talens étonnent, raviſſent le ſpectateur, & font retentir la ſalle d'applaudiſſemens réiterés.

Le rôle d'Adèle a été rendu avec ſuccès par Mlle Beaumeſnil, en l'abſence de Mlle Arnould. Mlle Dervieux a remplacé auſſi Mlle Heinel, & a été très-bien accueillie.

COMÉDIE FRANÇOISE.

DÉBUTS.

I.

M. Doiſemont a débuté ſur ce Théâtre le Mercredi 2 Décembre 1772, dans le rôle de *D. Diegue* du Cid ; & le Lundi 7 Décembre, il a joué Agamemnon dans

Iphigénie en Aulide. Il a représenté aussi différens rôles dans la Comédie. Cet Acteur joue avec intelligence, & paroît avoir beaucoup d'usage de la scène; il a de la représentation, & un bon organe.

I I.

Mlle de Rocour a débuté le Mercredi 23 Décembre 1772, par le rôle de *Didon*, dans la Tragédie de ce nom. M. Brisart, acteur célèbre de ce théâtre, lui a donné des leçons de son art; &, par un discours très-bien fait & très-applaudi, il a demandé avant la première représentation, l'indulgence du Public pour son Elève. Cette jeune & brillante Melpomène, agée au plus de dix-sept ans, a reçu de la nature les dons les plus précieux, & les moyens les plus avantageux, pour égaler un jour les Actrices qui ont illustré la Scène Françaife. Elle prévient d'abord par une figure noble & intéressante. Sa taille est svelte, & bien proportionnée; elle a un port majestueux, un organe sonore, flexible & sensible; ses traits, son maintien, sa voix, son jeu, prennent rapidement l'empreinte du sentiment & de la passion. Le talent ne s'est peut-être jamais annoncé avec tant d'avantages. Il

feroit difficile de peindre l'étonnement, l'admiration, l'enthousiasme même des spectateurs, qu'elle emeut & qu'elle enchante. Le Public a vu tout ce qu'elle pouvoit être, & lui a prodigué avec transport ses applaudissemens. C'est un encouragement qui l'engage a répondre à son attente, par l'étude de son art, par une attention continuelle à consulter & à rendre la nature, sans l'affoiblir ni l'exagérer. Elle a surpris par le premier essai de son début, dans un rôle long, soutenu, varié, où il y a beaucoup d'art à mettre dans le récit, & d'expression dans une alternative continuelle, & progressive, d'intérêt, de tendresse, d'amour, de crainte, de haîne, de passion, de désespoir. Elle a paru n'avoir rien négligé, rien affoibli. Elle est toujours à la scène, & elle parle aux yeux avec autant d'énergie qu'elle se fait entendre aux oreilles & aux cœurs. Elle semble sur-tout exprimer avec une magie singulière les passions fortes; & principalement la haine ou la fureur de l'amour. On jugera plus sûrement de ses talens quand elle aura rempli différens autres rôles. Elle doit jouer successivement *Emilie* dans *Cinna*, & *Idamé* dans l'Orphelin de la Chine.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont représenté le Lundi 7 Décembre 1772, *le Fermier cru ſourd, ou les méfiances.* Comédie nouvelle en trois actes, mêlée d'ariettes.

Germain, riche Fermier, eſt le tuteur de Colin ſon neveu, dont il fait valoir le bien; on le croit injuſte & avare; & ſa mère, qui regit une de ſes Fermes, voulant réparer les prétendus torts de ſon fils, vend ſes moutons & ſon vin, dont elle deſtine l'argent à Colin; & ſuppoſe qu'ils ſont perdus par accident. Germain ſe doute bien qu'on lui en impoſe, & pour découvrir la vérité, il imagine de contrefaire le ſourd. Colin & Colette ne tardent pas à dévoiler leur amour, en affectant devant lui un air fort froid, & ſe diſant à voix baſſe des choſes fort tendres. Une marchande, vraie Commère, confidente de la mère de Germain, a de la peine à garder ſon ſecret qu'elle murmure tout bas. Enfin arrive la mère de Germain qui ſe trahit elle-même en racontant fort haut les détails des malheurs

ſuppoſés, & doucement la vente qu'elle a faite; & le bon établiſſement qu'elle veut procurer à Colin. Cependant l'honnête neveu s'oppoſe au ſtratagême de la mère, & ne veut pas que l'on chagrine ni que l'on trompe ainſi ſon Oncle. La Commère découvre bientôt la ſurdité de Germain qui affecte de dormir. On jaſe à ſon aiſe devant lui; &, quand il eſt inſtruit de tout ce qu'il veut ſavoir, il fait bien connoître qu'il n'eſt pas ſourd, qu'il aime ſon neveu; qu'il a fait valoir utilement l'argent dont il étoit dépoſitaire; & qu'il l'abandonne de bon cœur pour marier Colin avec ſa chere Colette. Toute cette action ſe paſſe dans une Auberge, le jour même que Pierre, qui en eſt le Garçon, ſe marie. Germain eſt ſervi par un valet Allemand fort original. La nature étoit ſaiſie & rendue avec aſſez de vérité; mais on s'étoit attaché à de petits traits, & à des détails peu dignes d'occuper le Public. L'Auteur s'eſt trompé ſur le choix. Si le peintre plaît quelquefois en ne donnant qu'une imitation ſervile de choſes indifférentes, c'eſt que l'on exige principalement de ſon art une vérité phyſique; mais on cherche de plus dans les tableaux du Poëte Dramatique une

vérité morale. La Comédie doit avoir au moins le mérite de l'Apologue ; elle doit faire leçon sous l'emblême d'une fiction ingénieuse & intéressante. La musique a été peu entendue, mais assez pour qu'on ait pu y remarquer des airs d'un chant agréable.

DÉBUT.

Mlle Buxiere a débuté le 30 Novembre dernier, sur le Théâtre de la Comédie Italienne par le rôle de *Lise*, dans *On ne s'avise jamais de tout* ; elle a joué ce rôle plusieurs fois, ainsi que celui de *Lise* dans *Le Maître en droit* ; & le rôle de *Jenni*, dans *Le Roi & le Fermier*. Cette jeune Actrice est d'une figure très-jolie ; elle est très-intéressante, & d'une taille avantageuse ; elle a la voix agréable, sensible, & juste. Elle joue avec intelligence, & avec une ingénuité charmante. Quoiqu'elle n'eût paru sur aucun Théâtre public ni particulier, & qu'elle n'apprenne la musique que depuis peu de tems, on a pu cependant reconnoître son talent, & ses heureuses dispositions. Elle a été fort applaudie & encouragée par le Public, qui juge moins de ce qu'elle est déjà, que de ce qu'elle peut devenir. On a même remarqué dans son jeu & dans son chant, des progrès frappans d'une

représentation à l'autre. On sait qu'avec plus d'habitude de chanter, & plus d'usage du Théâtre, elle deviendra très-utile au Spectacle dont elle fait déjà l'ornement.

LETTRE de M. de la Croix, sur un faux article d'un nouveau Dictionnaire.

MONSIEUR,

J'ai un Colporteur qui m'apporte très-régulièrement tout ce qui paroît de bon & de mauvais dans la Littérature ; je le vis dernièrement entrer chez moi surchargé de trois gros volumes qui ont pour titre : *Les trois siècles de la Littérature* ; chaque siècle, chaque volume ; j'imaginai que l'Auteur qui prenoit sur lui de juger trois siècles à la fois étoit connu du sien ; je me suis trompé.

Il seroit sans doute à souhaiter, Monsieur, qu'un homme éclairé par le goût, après avoir passé vingt ans dans le silence de l'étude, avoir lu, comparé tous nos ouvrages, eût relevé ceux que la prévention & la haine ont jetés dans l'oubli, eût abaissé ceux que l'intrigue a portés trop haut, & rangé chaque livre dans le rayon qui lui convient, de manière que le jeune homme qui pénètre dans le monde, pût voir d'un coup d'œil où sont placées les productions du génie, celles du sentiment & celles de l'esprit, & ne consumât point ses belles années à dévorer les fruits insipides & mal-sains de la médiocrité. Mais

qu'il eſt peu de Littérateurs en état de rendre ce ſervice à la jeuneſſe ! Il faudroit pour s'acquitter dignement de cette tâche, n'être ni ſollicité par l'amitié, ni tourmenté par l'envie; il faudroit avoir du goût, de la droiture & du courage, voir toujours l'ouvrage & jamais l'Auteur : combien de gens font précisément le contraire & mettent une épigramme à la place d'un jugement ?

Je ne vous dirai rien, Monſieur, des trois volumes d'Arrêts que de petits Juges viennent de prononcer : tous leurs amis ont gagné leur procès; & n'en ſeront pas plus riches. M. de Voltaire, M. Diderot, M. d'Alembert ont perdu; vous imaginez combien on eſt tenté de les plaindre. Mais ce n'eſt point de la juſtice de ces Meſſieurs que je veux vous parler, c'eſt de leurs lumières & de leur exactitude.

Ils m'ont fait l'honneur de me condamner ſur les Lettres du colonel Talbert, & ſur un Traité de Morale. Les Lettres du colonel Talbert ſont de Madame Benoiſt; & de ma vie je n'ai lu, ni fait de Traité de Morale.

Je n'ai point de prétention au ſuffrage de la poſtérité; mais ſi j'avois quelque choſe à lui préſenter, ce ſeroient les Lettres d'un Philoſophe ſenſible, & les Mémoires d'un Amériquain, dont les Auteurs des trois Siècles n'ont pas plus parlé que des cinq premiers volumes d'un ouvrage périodique, qui juſqu'à préſent n'a pas paru tout-à-fait indigne de ſon titre.

J'ai l'honneur d'être

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, DE LA CROIX.

ARTS.

GRAVURES.

I.

Costume des anciens Peuples, par M. Dandré Bardon, professeur de l'Académie royale de peinture & de sculpture, directeur perpétuel de celle de Marseille & membre de l'Académie des belles-lettres, sciences & arts de la même ville. A Paris, rue Dauphine, chez Jombert, père & fils, & Louis Cellot imprimeur.

Ce Costume se distribue par cahiers, & chaque cahier est composé de douze planches avec des explications relatives, très-propres, soit à éclairer l'artiste, soit à faciliter les recherches de celui qui étudie l'histoire. L'auteur, après nous avoir présenté dans les cinq premiers cahiers, les usages religieux des Grecs & des Romains, commence à nous entretenir dans le sixième, qui vient de paroître, de leurs usages civils & domestiques. Si l'on jette les yeux sur leurs différens meubles, on ne

pourra s'empêcher d'admirer l'attention avec laquelle ces anciens peuples saisissoient tous les moyens pour inspirer aux jeunes gens des vertus héroïques. Leurs tapisseries consistoient en représentations peintes ou sculptées des actions mémorables & des triomphes de leurs ayeux ; & leurs dessus de portes en trophées d'armes ou bustes de fameux guerriers. C'est delà que nous sont venus tant de fragmens de bas-reliefs, & tant de bustes antiques, dont quantité de galeries de Rome, de l'Italie & de toute l'Europe sont ornées.

I I I.

Portrait d'Alexandre Pope. A Paris, chez Buldet, quai des Gêvres, & chez Lattré, graveur, rue St Jacques.

Nous avons plusieurs portraits d'hommes illustres gravés d'après les médailles de Dassier. On desiroit celui de Pope. Cet illustre poëte Anglois a été rendu avec soin d'après la médaille de Dassier par G. Ph. Benoits.

III.

Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse, représentées en une suite de 72 Estampes de format in-quarto, *grand papier.*

Les sieurs Monnet, Peintre du Roi, & Tilliard, Graveur, ont cru devoir réunir leurs talens pour présenter au Public les traits les plus intéressans de ce chef d'œuvre. Ils se proposent d'en former une suite d'Estampes, exécutées d'une manière nouvelle & propre à orner les Cabinets, ou à joindre aux différentes éditions qui ont été faites de cet Ouvrage; & par les soins qu'ils apporteront à l'exécution de ce projet, ils se flattent de mériter de plus en plus les suffrages dont on a bien voulu jusqu'à présent honorer leurs productions.

Le Télémaque étant partagé en vingt-quatre Livres, les sieurs Monnet & Tilliard composeront pour chacun trois Estampes, à la tête desquelles on gravera le Sommaire tel qu'il se trouve dans l'Ouvrage; ce Sommaire & les Estampes seront renfermés dans des bordures en forme de cadres, de la hauteur de huit pouces, sur cinq & demi de largeur; &, pour mettre le Public en état de jouir plus prompte-

ment de cet Ouvrage, le sieur Tilliard promet de distribuer cette suite d'Estampes par cahier de six Estampes chacun, avec deux Sommaires pareils à celui qu'il présente, en y apportant tout le soin & toute la diligence possibles.

Il invite les Amateurs de se hâter de se faire inscrire s'ils veulent avoir des premières épreuves, en leur faisant observer qu'il suivra avec exactitude & fidélité pour toutes les livraisons, l'ordre & les numéros des personnes inscrites.

Chaque cahier coûtera 8 liv. & se trouvera chez Tilliard, Graveur, à Paris, Quai des grands Augustins, maison de M. Debure, Libraire, entre la rue Pavée & la rue des grands Augustins.

Comme l'Imprimerie & la Gravure sont deux Arts qui se tiennent, & que les Amateurs pourroient souhaiter de joindre aux Estampes le texte même de Télémaque, les Libraires associés qui en ont le Privilége, annoncent qu'ils se disposent d'en faire une édition *in-quarto* dans le même format, dont ils se flattent que l'exécution, pour le papier & la partie typographique, répondra aux soins des Artistes pour la gravure; ainsi, il ne restera rien à desirer dans une pareille entreprise.

La première ſuite, qui ſe publie actuellement, eſt de la plus grande beauté ; les deſſins ſont parfaitement compoſés & les gravures ſont faites avec beaucoup d'art, de ſoin & de goût.

ARCHITECTURE.

I.

Ecole d'architecture & de deſſin, par M. Dupuis.

TOUJOURS occupé du deſir d'être utile, & des moyens de faciliter l'acquiſion des talens, le ſieur Dupuis, Profeſſeur d'architecture & maître de deſſin des pages de Mgr le Comte de Provence, inſtruit que pluſieurs perſonnes de Paris & des Provinces qui deſireroient lui confier des élèves, en étoient détournées par l'embarras de les placer à Verſailles, & par les riſques de les voir ſe déranger, s'eſt déterminé à prendre chez lui en penſion les élèves qu'on voudra bien lui confier, moyennant 1200 par an pour la nourriture & l'éducation, ſans aucuns mémoires. Ils ſeront pourvus en entrant

des instrumens de mathématiques & des livres nécessaires.

M. Dupuis est déjà connu dans la république des lettres par le Traité d'architecture qu'il a donné en 1768, qui se trouve chez Delalain, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, & chez la veuve Duchesne, Libraire rue S. Jacques, à Paris; traité qui comprend les cinq ordres des anciens établis dans une juste proportion entre eux, avec un sixiéme ordre; l'ordre Dorique, accouplé régulièrement; des études en grand, des chapiteaux ioniques, antiques & modernes, composites & corinthiens, & de leurs détails avec la manière de tracer au compas leurs volutes, sans exception, étude qui conduit à la régularité de l'exécution: la proportion des ordres les uns sur les autres, tant isolés qu'accouplés, & les principes sur lesquels sont établies ses proportions: la proportion & la décoration des croisées, relatives aux cinq ordres des tables de proportion pour déterminer la hauteur des soubassemens, statues, balustrades & pilastres d'attique, attribués aux cinq ordres, & calculées pour chacun en particulier depuis 10 pieds de hauteur d'ordre, y compris base & chapiteau, jusqu'à 100 pieds.

Il a exposé, dans les Mercures d'Octobre & Décembre 1771, les objets d'étude d'architecture & de dessin qu'il fait suivre dans son ecole.

Il vient de terminer & va donner incessamment au Public, un cours de dessin à l'usage des Militaires, qui se trouvera chez la V. Duchesne, comprenant la géométrie pratique, l'architecture militaire, la perspective démontrée très simplement, & qui conduit sans difficulté à composer le paysage, l'art de tracer les ombres & d'observer les clairs obscurs & les teintes, la description d'un chassis à carreaux de son invention pour dessiner le paysage d'après nature, & celle d'une chambre obscure, dont on fait usage en pareil cas.

Ainsi Messieurs les Parens qui sont jaloux de procurer à leur enfans des talens toujours utiles & souvent nécessaires, sont à portée de voir l'emploi du tems que leurs enfans passeront dans cette école, & de se faire rendre compte de leurs progrès.

I I.

Suite de projets détaillés de Salles de Spectacles particulières, avec des principes de construction, tant pour la méchanique des théâtres, que pour des décorations en plusieurs genres, applicables à des distributions qui y seront insérées ; par les soins du sieur Dumont, professeur d'architecture. Le nombre des feuilles est de cinquante, du prix de 21 liv. A Paris, chez l'auteur, rue des Arcis, maison du Commissaire ; MM. Joulain, père & fils, quai de la Mégisserie, où se trouve aussi le Parallèle des Plans des plus belles salles de spectacles publiques de l'Europe au nombre de cinquante feuilles, du prix de 21 liv. Les détails de St. Pierre de Rome, au nombre de cent feuilles, du prix de 30 liv. Séparément un Œuvre d'architecture de M. Contant d'Ivry, architecte du Roi, & autres ouvrages relatifs aux arts.

MUSIQUE.

I.

La Muse Lyrique, dédiée à Madame la Dauphine. Troisième Recueil d'Airs, avec accompagnement de Guitarre; par M. Patouart fils, par souscription. A Paris, chez Jolivet, rue Françoise. Avec privilége du Roi.

II.

Troisième Livre d'Ariettes choisies, avec accompagnement de Harpe, suivies de trois Sonates, avec accompagnement de violon pour le même instrument, dédié à Madame Dupin, par J. G. Burkhoffer, œuvre X, prix, 9 liv. A Paris chez l'Auteur, rue des Fossés Montmartre, près la rue Montmartre; au Bureau d'abonnement musical, & aux adresses ordinaires de musique.

III.

Airs détachés de Julie, avec des accompagnemens de harpe; faits par M. D. Z. Mis au jour par M. le Bel; prix

7 liv. 4 sols. L'on a ajouté à ce recueil deux airs du Billet de mariage, & deux airs de Julie en pièces de harpe avec un violon. A Paris, chez M. Houbaut, rue Mauconseil, près la Comédie Italienne, & aux adresses ordinaires.

I V.

Il paroît un nouveau Livre, intitulé *Diapason général* de tous les instrumens à vent; il est de la composition du Sr Francœur neveu, Maître de Musique de l'Académie Royale; cet ouvrage est unique dans son genre, & presque indispensable pour toutes les personnes qui veulent composer; on objectera que l'on composoit avant qu'il fût imaginé: on en convient, mais on prouvera que pour placer avantageusement ces sortes d'instrumens dans un corps de symphonie, il faut les bien connoître, & qu'il est impossible d'en avoir une connoissance parfaite sans en avoir fait une étude fort longue & fort pénible. Or, par le moyen de ce Livre, on connoîtra facilement la portée de tous les instrumens à vent en général, les passages qui leur sont le plus avantageux, ceux qu'ils font difficilement, & ceux qu'il faut

absolument éviter; comme on pourroit encore objecter qu'il seroit possible que l'Auteur n'eût pas une connoissance bien parfaite des instrumens dont il traite, il répondra qu'il a consulté les meilleurs maîtres dans chaque genre, tels que M. Prover pour le hautbois, M. Rault pour la flûte, M. Gaspard pour la clarinette, ainsi des autres; on croit qu'avec des lumières dans son art, de la bonne foi, & les principes des habiles Maîtres qu'il cite, on doit être persuadé de l'exactitude & de la bonté de son Ouvrage.

Quant aux deux nouvelles clefs que l'Auteur propose, elles doivent être très utiles aux Compositeurs, aux Graveurs, & aux Copistes; elles évitent la peine d'ajouter des lignes, & présentent aux yeux, dans une partition, chacune des parties à leur place, & les octaves telles qu'elles sont.

On le répete encore, la parfaite connoissance de tous ces instrumens doit donner au Compositeur beaucoup de facilité, & peut le mettre dans le cas de produire des effets d'orchestre surprenans & nouveaux.

Ce Livre se vend chez le sieur le Marchand ordinaire de l'Académie Royale & Marchand de Musique, rue Froidmanteau. Prix, 12 liv.

Cours de Physique Expérimentale.

M. Sigaud de la Fond, Professeur de Physique Expérimentale, Membre de plusieurs Académies, commencera deux Cours de Physique Expérimentale; l'un, le Lundi 18 Janvier à midi, & il le continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine, à la même heure; il ouvrira le second le Mardi 19, à six heures du soir, pour le continuer les Mardi, Jeudi & Samedi de chaque semaine, dans son Cabinet de Physique, rue S. Jacques, près S. Yves, maison de l'Université.

Expériences physiques.

On sait que le poisson nommé *la torpille*, a la propriété d'engourdir les personnes qui le touchent. Ce phénomène singulier a excité l'attention de M. Walsh, membre du Parlement d'Angleterre; il se rendit à la Rochelle, & il y fit des expériences sur la torpille qui prouvèrent que ce poisson est doué d'une force électrique qu'il a mesurée avec l'électromètre,

&

& comparée avec l'électricité de tous les corps connus. Il a fait placer de front, neuf personnes sur un fil d'archal, posé sous leurs pieds, chacune ayant les mains dans des sceaux d'eau. Du bout de ce fil il toucha le poisson qui nageoit dans un baquet d'eau, & aussi-tôt chaque personne sentit une commotion aussi forte que dans l'expérience de Leyde. Il a fait sur ce poisson plusieurs autres expériences dignes de l'attention des physiciens.

M. l'abbé Dicquemare, professeur de physique expérimentale au Havre, a fait sur les anémones de mer des observations & des découvertes singulières. On en rapportera une seule. Il trouva, le 8 Juin dernier, dans le sable, une espèce de petite anémone, dont le corps semblable, pour la forme & pour la couleur, au pédicule d'un champignon, est terminé, à la partie inférieure, par une base que l'animal attache aux cailloux sur le sable, tandis que le corps, en s'allongeant, permet à la partie supérieure, où sont les membres & la bouche, de s'ouvrir à la superficie. M. l'abbé Dicquemare retrancha, avec des ciseaux, toute cette partie supérieure. Au bout de huit jours il vit des

membres renaiſſans ; le 3 Juillet l'animal marcha : vers le milieu du même mois la partie ſupérieure étoit totalement reproduite, avec la même forme & la même couleur que la partie retranchée ; cette dernière a donné, pendant neuf jours, des marques de ſenſibilité, ſe contractant & ſe dilatant, mais elle étoit diminuée de beaucoup. M. l'abbé Dicquemare a répété cette expérience, & a toujours eu le même réſultat.

GÉOGRAPHIE.

CARTES du démembrement de la Pologne. Prix, 1 liv. 4 ſols.

Plan de Dantzick & des environs. Prix, 12 ſols.

Chez le Rouge, Géographe, rue des grands Auguſtins.



LETTRE *de M. de Chabanon, ſur les propriétés muſicales de la langue françoiſe.*

J'AI lu, Monſieur, dans le ſecond Mercure d'Octobre, que M. Glouck, célèbre par les Opéras italiens qu'il a mis en muſique, vient de jeter un coup-d'œil d'adoption ſur notre langue, & d'exercer ſon talent ſur un poëme françois.

L'entrepriſe de M. Glouck a cela de remarquable, qu'elle contredit les termes les plus forts de l'aſſertion portée par M. Rouſſeau (1). L'artiſte étranger vient, après l'auteur d'Ernelinde, de lever l'interdit jeté ſur notre langue; mais ce n'eſt point aſſez qu'il la croie digne de favoriſer ſon art, il lui accorde cet avantage de préférence à toutes les autres langues. Cette opinion faite pour étonner, ſur-tout de la part d'un étranger que le préjugé national n'aveugle point, m'a fait naître l'idée de diſcuter les raiſons qui peuvent la juſtifier, & celles qu'on a fait valoir en faveur de l'opinion contraire. Avant d'entrer dans cette diſcuſſion, permettez-moi quelques réflexions générales.

On a dit que tous les hommes ſont mécontens de leur ſort; tous les peuples le ſont de leur langue: nous autres peuples modernes, nous envions

(1) Je prédis que le genre tragique ne ſera pas même tenté. *Lettre ſur la Muſique.*

celle des Romains, les Romains envioient celle des Grecs. Tout le monde se plaint de son partage.

J'ai entendu souvent affirmer la prééminence d'une langue sur une autre; mais de telles décisions, qui ne sont au fonds que des jugemens de société, en ont toute la légéreté. Elles portent communément sur des *aperçus* plus que sur un examen approfondi, & sur des apparences plus que sur des preuves raisonnées. J'aimerois qu'on jugeât des langues comme des hommes, par les œuvres. Si la langue la plus riche en beaux ouvrages de toute espèce n'est pas la plus belle, je ne sais pas du moins ce qu'elle peut envier à celle qu'on lui préfère. Mais si l'on suit la règle de décision que je propose, la langue de Virgile paroîtra-t-elle inférieure à celle d'Homère, d'Hésiode, de Théocrite que le poëte latin a imitée? Qu'on étende si l'on veut ce parallèle à Cicéron & Démosthène, à Salluste & Thucidide, &c. la balance pourra flotter dans un état d'égalité; mais quel contrepoids donner à Tacite?

Je voudrois que ceux qui jugent d'une langue sur son matériel, en fixassent, d'après leurs observations, le caractère essentiel; car enfin si ce caractère existe, donné par le technique de la langue, inhérant à elle par sa nature, il est évident que chaque écrivain doit s'y conformer & le suivre. On blâmeroit, je pense, un écrivain qui, avec une langue faite pour être concise, s'efforceroit d'être abondant. Ce seroit s'enfler comme la grenouille dans une peau trop étroite, & qui ne pourroit obéir.

Mais quelle est la langue dont on fixera le caractère & les propriétés, tellement qu'on ne

puiſſe y trouver des propriétés toutes contraires & un caractère tout différent? Cicéron eſt abondant, Tacite eſt concis. Qui des deux a le mieux connu le caractère de ſa langue? Tous deux, avec un ſuccès égal, lui ont prêté le caractère de leur génie.

Que dire de notre idiome françois? Fait pour être obſcur par l'embarras & l'équivoque de ſes pronoms relatifs, il s'eſt rendu recommandable par ſon extrême clarté. C'eſt un avantage que perſonne ne lui conteſte; il eſt l'idiome des philoſophes, & par conſéquent celui de la raiſon. Comment expliquer cette contradiction du vice radical de la langue avec le mérite principal qu'elle s'eſt acquis? C'eſt que tout l'effort des écrivains s'eſt porté vers le côté foible de cette langue; de ſon vice originel, ils ont tiré un de ſes moyens de perfection. La langue eſt ce que les écrivains la font.

Ce n'eſt pas d'aujourdhui que la nôtre eſt en butte à des contradictions, à des ſoupçons défavorables. Le ſage Patru craignit autre fois qu'elle ne pût pas ſe prêter aux graces naïves du genre de la fable. Il confioit ſes doutes & ſes craintes à la Fontaine qui, en écrivant, le guérit bientôt des uns & des autres. Ce même Patru, toujours timide & défiant, alléguoit des doutes ſemblables à Boileau, occupé du genre didactique. Boileau lui répondit, en faiſant l'art poëtique. L'auteur de la Henriade a détruit un préjugé plus fort & plus général, un préjugé qui déclaroit notre langue & notre goût anti-épiques. Le ſuccès de deux poëmes géorgiques vient encore d'accroître le domaine de notre poëſie, en lui appropriant un genre dont on ne la croyoit pas ſuſceptible. Ainſi cha-

que effort d'un écrivain habile immole, pour ainsi dire, à la langue un préjugé qui lui étoit contraire ; & cette langue, telle qu'un fleuve qui s'éloigne de sa source, étend par degrés sa surface. Entre elle & le chant moderne, il subsiste encore une foible digue ; ce dernier obstacle sera bientôt surmonté.

Sur les propriétés musicales de la langue françoise, il se présente trois opinions qui partagent entre elles le Public.

1°. Notre langue est musicale ; mais Lulli a créé la seule musique dont elle soit susceptible.

2°. Cette langue se prête aux tournures du chant moderne ; mais ces tournures ne siéroient pas à la dignité de l'opéra.

3°. Aucune bonne musique ne peut nous convenir, & nous sommes condamnés à ne jamais chanter.

Quand nous aurons discuté ces trois opinions, il ne nous restera plus qu'à proposer la nôtre qui servira de réponse à celle de M. Glouck.

Je ne sais, Monsieur, si l'on doit craindre d'avancer que Lulli n'a point créé le genre de musique dont il passe pour être l'inventeur : il ne fit que l'apporter d'Italie, où ce genre étoit pour lors en usage. Ceux que cette proposition pourroit étonner n'ont qu'à se rappeler la musique de Corelli ; le style françois de cet auteur nous apprend ce que fut autrefois la musique italienne : pour devenir françoise, il lui a suffi de vieillir, parce que les Italiens avoient changé leur idiome musical lorsque nous y tenions encore.

Qu'importe, après tout, que cette musique soit adoptée ou créée parmi nous ? Est-ce la seule qui nous convienne ? voilà le point à résoudre.

Le Public lui-même fournit la solution. Il faut bien que la musique de Lulli ait perdu de ses charmes, puisqu'on en laisse subsister si peu de chose, lorsqu'on remet au théâtre les ouvrages de Quinaut. Etrange alternative dans la destinée de ces deux auteurs ! autrefois on supportoit Quinaut en faveur de son musicien, du moins on le croyoit ainsi. Aujourd'hui ce sont les ouvrages de Quinaut qui, s'échappant des ténèbres, emportent avec eux quelques fragmens de l'ancienne musique, sans eux destinée à périr. *

Je sais que les partisans du goût antique crient *à la dépravation ;* mais outre qu'ils ont à réclamer contre l'Europe entière, qu'il me soit permis de leur observer que la dépravation du goût peut bien faire subsister des monstres à côté des chef-d'œuvres, mais non pas faire rejeter ceux-ci.

Que le théâtre françois éprouve toutes les révolutions possibles, les ouvrages de nos grands maîtres s'y maintiendront toujours avec supériorité. Si l'on paroît leur préférer un moment des ouvrages moins bons, mais qui présentent l'attrait de la nouveauté, c'est en quelque sorte par un goût libertin, qu'on désapprouve même alors qu'on le satisfait ; & le Public, à cet égard,

---

* Ce que l'on conserve principalement des ouvrages de Lulli, c'est le récitatif des scènes ; mais le récitatif n'est point de la musique proprement dite. Au reste, nous convenons avec plaisir qu'on trouve dans Lulli des morceaux de musique d'une simplicité intéressante, tels que le commencement du prologue d'Amadis. Nous ne croyons pas faire tort à cet artiste en le comparant à Corelli.

ſe conduit comme ces maris infidèles, par occaſion, à des femmes aimables & vertueuſes ; au fond de leur cœur ils diſtinguent à merveille de l'objet de leur caprice, l'objet d'un goût plus vrai & plus durable. Concluons que ſi les ouvrages de Lulli perdent à vieillir, il faut bien s'en prendre à eux-mêmes.

Paſſons à la ſeconde opinion, à celle qui ne veut pas qu'on applaudiſſe à l'opéra ce qu'on applaudit à la comédie italienne.

Il peut ſembler étonnant, Monſieur, que pour la muſique on établiſſe entre deux quartiers de Paris, la différence qu'on établiroit à peine entre deux climats oppoſés..... Mais j'oubliois qu'il eſt queſtion de ſpectacles différens, & que c'eſt de la dignité de l'opéra qu'il s'agit. Prenons garde qu'une idée de nobleſſe mal entendue ne nous égare ; ne traitons pas l'opéra comme ces enfans de bonne maiſon dont on fait des ignorans & des ſots, en leur exagérant les prérogatives de leur rang.

Je prie ſeulement qu'on veuille bien répondre aux queſtions ſuivantes.

La ſituation d'un fils vertueux déſherité, chaſſé de la maiſon paternelle, & prêt à reparoître aux yeux de ſon père, eſt-elle noble ? Les vers mis dans la bouche de Sylvain manquent-ils de nobleſſe ?

Je puis braver les coups du ſort,
Mais non pas les regards d'un père.

. . . .

. . . .

Pour un fils ſenſible & rebelle,
Un père eſt un Dieu menaçant.

Ces vers messiéroient-ils à la dignité d'un héros, & peut-on y joindre une musique plus noble, plus vraie, plus pathétique que celle de M. Grettri?

J'observe une petite singularité, Monsieur; on relègue la musique moderne dans le genre familier, & même bas; mais l'opéra comique, né pour ce genre, & qui l'a conservé si long-tems, n'a commencé d'en sortir, que depuis qu'il s'est approprié la musique moderne. Loin qu'elle répugne au caractère de noblesse, elle le communique à ce qui l'approche. Quel indice plus sûr de ses ressources, & même de ses besoins?

Il nous reste à discuter une troisième opinion. Celle-ci est la plus redoutable; non que je la croie la plus vraie, mais le mérite & la célébrité de son auteur * lui prêtent une force presque égale à celle de la vérité. Si notre langue se relève des coups d'un tel adversaire, si l'opinion de M. Rousseau défendue avec son éloquence, n'a pas pris force de loi, son sort est de ne s'accréditer jamais.

Il est inutile d'avertir qu'en attaquant quelques propositions de M. Rousseau, je prétends ne m'écarter en rien du respect que je dois à son mérite. Si j'avois l'honneur de le connoître, je lui communiquerois cet écrit avant de le publier, & je le ferois juge dans sa propre cause.

* « Notre langue, dit M. Rousseau, composée » de sons mixtes & de syllabes muettes, sourdes » ou nazales, ayant peu de voyelles sonores, &

---

* M. Rousseau.

* Lettre sur la musique.

» beaucoup de consones & d'articulations, est
» tout-à-fait contraire à la musique. »

Je voudrois causer avec M. Rousseau pour savoir au juste ce qu'il entend par des sons mixtes; je n'ai pas une idée assez positive du sens de ces mots pour y répondre. Notre langue sans doute a beaucoup de syllabes muettes. Elles contribuent à répandre de la grace & de la variété dans notre prononciation; je leur crois même un rapport assez exact avec certaines parties du chant, c'est ce que je m'efforcerai de prouver un peu plus loin. Ici je me contente d'observer que M. Rousseau, qui trouve la langue italienne si douce, *parce qu'elle élide à tout moment une voyelle contre une autre*, devroit trouver la nôtre plus douce encore, parce qu'il s'y fait continuellement une sorte d'élision plus agréable & plus naturelle, entre une syllabe muette & une voyelle sonore. Réduisons ceci en exemple, & citons celui que M. Rousseau nous fournit.

Teneri sdegni, è placide è tranquille
Repulse, è cari vezzi, è liete paci.

Si vous prononcez toutes ces voyelles sans les élider, vous marchez d'hiatus en hiatus, & rendez la prononciation cahoteuse. Elidez-vous? vous tronquez, vous défigurez les mots en leur ôtant une des syllabes qui les composent; & d'ailleurs vous fatiguez l'oreille par le retour continuel des désinences en *E*.

Opposons à ceci une élision de syllabe muette.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel.

Les mots *temple* & *adorer* conservent leur pro-

nonciation entière & correcte ; & la *muette*, par une élision douce, va se perdre mollement, & se confondre avec la voyelle, qui la suit.

« M. Rousseau prétend ensuite que le défaut » d'éclat dans les voyelles oblige à en donner aux » notes, & que la langue sourde rend la musique » criarde. »

Il me semble que la conséquence devoit être toute autre.

Le défaut d'éclat dans les voyelles, avertit de n'en pas mettre dans les sons de la musique. C'est ainsi que M. Rousseau lui-même, dans d'autres endroits de sa lettre, conclut du caractère d'une langue au caractère de musique qui lui est propre.

« La marche de notre musique doit être lente & » ennuyeuse. Pour peu qu'on voulût en précipi- » ter le mouvement, sa vîtesse ressembleroit à » celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur » le pavé. »

Je cherche dans notre langue les raisons qui nécessitent notre musique à être lente. Je trouve que cette langue est surabondante en syllabes brèves. Comment une prononciation légère & précipitée produit-elle nécessairement un chant tardif & paresseux ? Est-ce toujours *à contrario* qu'il faut conclure de la langue à la musique? Mais pourquoi se sert-on pour nous seuls de ces conséquences inverses ?

« Je suppose, poursuit M. Rousseau, que le » même langue eût une mauvaise prosodie, peu » marquée, sans exactitude, sans précision; que » les longues & les brèves n'eussent pas entre elles » en durée & en nombre des rapports simples & » propres à rendre le rhythme agréable, exact &

» régulier, qu'elle eût des longues plus ou moins » longues, des brèves plus ou moins brèves, des » syllabes ni brèves ni longues, &c.»

M. Rousseau, dans ce passage, ne fait que mettre en supposition tout ce qu'il reproche effectivement à la langue françoise. Ce qui pourra vous étonner, c'est que ses moyens d'accusation sont faits pour devenir des moyens de défense. S'il falloit attribuer à notre langue la prééminence sur toutes les autres en musique, il ne s'agiroit peut-être pour cela que de répéter à son avantage ce que son adversaire a dit contre elle. Mais nous n'en sommes pas là; n'anticipons point sur l'ordre des raisonnemens.

« Notre prosodie, dit-on, n'est point mar» quée: » —Cependant il est impossible d'altérer la valeur d'une syllabe sans que l'oreille en soit blessée.

« Notre prosodie, dit-on encore, est mauvai» se.» -- Cependant des vers de Racine, de M de Voltaire, de Quinaut bien prononcés, il résulte pour l'oreille un plaisir que M. Rousseau a sûrement senti aussi vivement que personne.

Mais, ajoute-t-on encore, nous *avons des longues plus ou moins longues, des breves plus ou moins breves, des syllabes ni breves ni longues*. Denis d'Halycarnasse *, Monsieur, en a dit autant du grec. Si ces mots indiquent un vice radical, un vice antilyrique de la langue, que deviennent les éloges prodigués par M. Rousseau à la langue grecque, qu'il trouve si musicale & si harmonieuse? D'ailleurs, la musique elle-même a ses longues plus ou moins longues, ses breves

* De Synth.

plus ou moins breves, la ronde, la blanche, la noire, la croche, &c. Comment un rapport si marqué entre la langue & la musique les rendroit-il incompatibles ?

Passons à une nouvelle accusation. Nous gardons dans nos constructions un ordre didactique ; « M. Rousseau prétend que la phrase musi» cale se développe d'une manière plus agréable » & plus intéressante, quand le sens du discours, » long-tems suspendu, se résoud sur le verbe avec » la cadence, que lorsqu'il se développe à mesu» re. » Cette objection me fournira plus d'une réponse.

1°. J'ai beau y réfléchir, je ne puis sentir le mérite musical de l'inversion, & l'analogie du verbe à la fin avec la cadence.

2°. Je croirois volontiers que dans les paroles faites pour être chantées, loin qu'on doive suspendre le sens du discours, on ne peut trop tôt l'expliquer, afin d'épargner à l'esprit de la réflexion & du travail.

3°. Le verbe rejeté à la fin ne tient pas le sens de la phrase plus suspendu que si c'étoit le substantif qui la terminât.

> Misero Pargoletto
> Il tuo destin non sai.

Quand on mettroit le verbe avant le substantif, le sens du discours n'en seroit pas plutôt expliqué.

4°. Il me semble que M. Metastase, dont les paroles ont fourni de si beaux airs, fait un usage très-modéré de l'inversion, & que ses tours de phrase sont assez semblables aux nôtres.

5°. Enfin si les longues périodes où le sens est suspendu, conviennent particulièrement à la musique, nos vers de huit syllabes sont susceptibles de ces périodes ; &, dans les ouvrages de M Gresset, on en trouveroit de vingt, ving-cinq vers. Notre langue, même à cet égard, n'est donc pas antilyrique.

Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, qu'on s'en prend trop à la langue des défauts qu'on trouve à la musique ? M. Glouck commet lui même cette injustice : il attribue à la fréquence des voyelles, la fréquence des roulades qu'il blâme dans le chant italien : Mais il n'y a point de nécessité de rouler sur des voyelles, & la langue est innocente de ce tort qu'on lui impute. Si le chant italien dégénère en roulades, c'est parce que les compositeurs déferent au goût des exécutans jaloux de faire briller leur habileté, c'est encore parce que les spectateurs en Italie se sont accoutumés à regarder le spectacle comme une espèce de concert dont ils n'écoutent que des parties. Dès lors ils sentent moins à quel point les roulades sont déplacées dans un air tragique ; dès lors, on fait chanter longuement un acteur, sans s'inquiéter de ce que devient à côté de lui son interlocuteur, qui, tant que l'air dure, n'est qu'un spectateur de plus dans la salle ; dès lors on prolonge les ritournelles, on multiplie les *da capo* sans égard pour l'action, ni pour le jeu de l'acteur, ni pour son maintien. Tous ces vices de l'opéra italien ne seroient pas supportés en France. Notre goût délicat & sévère mesure les parties à l'ensemble, asservit la musique à l'action théâtrale. C'est ce qui me fait penser que nous devons porter le spectacle de l'opéra plus loin qu'il n'a été chez les Etrangers, c'est peut-être aussi ce qui a fait

naître à M. Glouck le desir de nous consacrer ses talens.

Mais notre langue se prête-t-elle à un genre de musique qui puisse plaire aux Etrangers & à nous-mêmes ? Cette question me fait rentrer dans mon sujet, & me conduit à proposer mon opinion.

Je crois, Monsieur, la musique plus indépendante des langues qu'on ne l'imagine. Je la considère comme une langue elle-même, à part de toutes les autres, langue universelle, invariable pour le fonds, & à laquelle les idiomes n'apportent que de légères différences, si toutefois ils y en apportent quelqu'une.

Comme cette opinion doit étonner, je n'omettrai rien de ce qui peut la justifier.

La langue la plus prosodiée, la plus accentuée ne fournit dans la prononciation que peu d'intervalles commensurables ; tous ceux de la musique le sont & le doivent être ; tous ses tons sont asservis aux loix de l'harmonie & de la mélodie : comment fait on dépendre ce qui chante toujours de ce qui ne chante jamais ?

Appliquons à la langue grecque le principe qu'on voudroit nous faire adopter ; nous verrons ce qu'il produira.

Presque tous les mots grecs portent un accent aigu, grave ou circonflexe, c'est-à-dire, suivant la définition que Denis d'Halicarnasse nous a transmise, que sur chaque mot la voix haussoit ou baissoit d'une quinte, ou bien parcouroit l'intervalle entier renfermé dans les deux accens opposés. Pensez-vous que les musiciens fussent asservis à cette loi des accens ? Eh ! dans ce cas quelle eût été leur mélodie ? il auroit donc fallu qu'elle procédât nécessairement par une suite de

quintes hautes & basses répétées à chaque mot! Cette idée est destructive de toute mélodie.

Si le chant est asservi aux inflexions de la parole, on ne peut être un grand musicien qu'on ne soit préalablement un grand déclamateur. Pensez-vous que cela puisse se soutenir?

M. Rousseau, dans les airs charmans du Devin de village, a-t-il cherché à se rapprocher de la déclamation? prononcez ces vers,

Si des galans de la ville, &c.

& chantez les ensuite, vous saurez à quoi vous en tenir.

Si la musique de chaque peuple est une dépendance naturelle, une conséquence nécessaire de la langue qu'il parle, pourquoi la musique change-t-elle, quand la langue subsiste la même? Les Italiens ont chanté d'un style françois; & nous, qui parlons la langue de Quinaut, nous sommes loin de celle de Lulli.

Je crois le commencement du *Stabat* un des plus beaux morceaux de musique qui puisse exister. En est-on redevable aux accens de la langue? En est-il une dans le monde entier dont les inflexions se rapportent aux intonations du *Stabat?*

J'ai recueilli plusieurs chansons des Sauvages du Canada. Leur mélodie est la même que la nôtre: dira-t-on que leur langue est aussi la même?

Eh! qui ne voit, Monsieur, que la musique, comme je l'ai dit, est une langue à part de toutes les autres! chaque peuple pour s'entendre s'est fait un langage conventionel, dont la formation est l'effet du hasard; car il n'y a point de raison

pour que le pain s'appelle plutôt *pain* qu'*artos* comme il s'appelle en grec. Les formes principales de la musique au contraire, ne naissent ni du hasard ni de la convention ; elles dérivent des loix de la nature, c'est-à-dire, de notre organisation ; ce qui les rend nécessaires, invariables, universelles. Le rapport que les sons musicalement combinés ont avec nos sens, est un mystère qui se dérobe aux yeux de la raison. Personne ne peut expliquer pourquoi tel enchaînement de sons produit un chant mélodieux, pourquoi du rhythme exprimé par ce chant, il résulte un mouvement qui nécessite notre corps à le suivre : on ne rend point raison de ces effets ; mais dans tout pays, dans tout climat, tout homme bien organisé les ressent. Le paysan le plus grossier, le plus brut, a le sentiment du chant & de la mesure : les enfans l'apportent en naissant. Eh ! ne les voyez-vous pas dès le maillot s'agiter aux chants d'une nourrice, oublier à sa voix leur impatience & leurs douleurs, changer les larmes qu'ils versoient en un sourire de joie ? La langue n'existe pas pour eux encore ; ils entendent déjà celle de la musique, ils y sont sensibles, ils en ont une notion infuse : si l'on pouvoit croire aux idées innées, c'est en faveur de la musique qu'il faudroit y croire.

La musique est indépendante des langues, puisqu'elle existe sans elles. Je ne conçois pas, je l'avouerai, la différence essentielle qu'on voudroit établir entre le chant *vocal* & l'*instrumental*. Quoi ! celui-ci émaneroit des seules loix de l'harmonie & de la mélodie, & l'autre dépendant des inflexions de la parole, en seroit une imitation ? Il seroit un enfant de la langue ? c'est créer deux arts au lieu d'un.

La preuve que le chant ne tire pas ſon charme & ſa puiſſance de ſon rapport avec la langue, c'eſt qu'on peut ignorer la langue d'un pays, & en aimer la muſique. L'Armenien, cité par M. Rouſſeau dans ſa lettre, n'entendoit point l'italien ; il ſut entendre & goûter les airs italiens qu'on lui chanta.

Ne cherchons pas des différences où il n'y en a point. Le chant vocal ne différe de l'inſtrumental qu'autant qu'un inſtrument différe d'un autre. La muſique eſt la déeſſe aux mille voix ; chaque inſtrument lui en prête une. Entre tous ces organes par leſquels elle s'exprime, la voix humaine moins étendue, moins hardie, plus contrainte que les inſtrumens, ſimplifie ce qu'ils exécutent. La voix donne le texte pur, les inſtrumens l'ornent & l'embelliſſent en ſe jouant autour du ſujet. Le chant repréſente le *nu ;* l'inſtrumental qui s'y joint & l'accompagne, imite ces draperies dont les contours ondoyans parent le *nu* ſans en déguiſer les formes.

Mais, dira-t on, d'où vient la différence du chant italien au chant françois même moderne, ſi elle ne réſulte pas du caractère des deux langues ? —Mais d'où vient la différence du chant italien moderne à l'ancien, ſi le caractère de la muſique eſt déterminé par celui de la langue ?

Entre deux violons, tels que Tartini & Ferrari, par exemple, il exiſte plus de différence pour les inflexions, le ſtyle, la façon de faire chanter, qu'il n'y en a entre le chant italien & le chant françois moderne. Il n'eſt donc pas néceſſaire de chercher dans la langue les raiſons d'une différente expreſſion muſicale ; & la muſique ſuſceptible d'être rendue un peu diverſement, n'en eſt pas

moins pour cela une langue universelle comme l'art de la peinture n'en est pas moins *un*, quoique chaque peintre ait sa manière.

Je vais plus loin. Certains acteurs de la comédie italienne ont, depuis quelques années, *italianisé* leur chant d'une manière très-sensible pour les oreilles exercées; ou le Public ne s'est point apperçu de l'innovation, ou, s'il l'a sentie, il y applaudit; l'un & l'autre revient au même, & prouve que l'expression du chant italien appartient plus à la musique qu'aux paroles qu'on y joint.

Au moment où j'écrivois ceci, Monsieur, le hasard m'a fait entendre un air de M. Grettri exécuté par un Italien qui met dans son chant l'expression la plus vive & la plus forte. Il n'en a rien adouci pour exécuter l'air françois, & jamais cet air n'a produit un effet plus grand. L'auteur, qui étoit présent, fut enchanté de cette exécution; les auditeurs l'étoient tous, je l'étois plus qu'eux; car il se joignoit à mon plaisir, celui de voir réduire en démonstration ce que je soupçonnois depuis si long-tems.

Avec du goût, de l'intelligence, & (ce qui n'est pas moins nécessaire) avec de la bonne foi, on pourroit faire diverses expériences qui confirmeroient ce que je viens d'avancer.

Qu'on prenne les airs de nos opéras-comiques vraiment beaux, qu'on y joigne avec art des paroles italiennes, & *vice versâ*, qu'on traduise habilement en françois de très-beaux airs italiens; que les uns & les autres soient exécutés dans le vrai sens de la musique, je parie pour le succès de l'une & de l'autre traduction. Un beau chant est un effet commerçable par toute la terre; c'est un

diamant qui conſerve ſon prix, & que chacun accommode à ſa nature.

Dans l'alliance de la muſique & des paroles, Monſieur, la muſique joue le rôle de ces favoris que tout le monde traite de ſujets, mais qui en ſecret gouvernent leur maître. C'eſt par une ſuite de cet aſſerviſſement de la langue, que dans un air on répéte ſi ſouvent les mêmes paroles. Je ſais que la raiſon réclame contre cet uſage qu'elle nomme abus, mais la muſique le juſtifie. Comme il eſt de l'eſſence de ſes procédés de revenir ſur les mêmes phraſes de chant, de les faire entendre pluſieurs fois dans le même mode, & dans des modes différens, les mêmes paroles ſe trouvent naturellement ramenées par le même chant; & l'oreille, une fois ſéduite par le charme des ſons, rend moins ſcrupuleux ſur les privilèges de la langue & ſur ceux de la raiſon.

Il eſt un point cependant où la langue gêne la muſique, ſi elle ne l'aſſervit pas; c'eſt l'obſervation des breves & des longues : donnons à cet article l'étendue dont il eſt ſuſceptible.

Le précepte de la *quantité* en muſique ſemble à la première inſpection, d'une néceſſité abſolue, puiſqu'il porte ſur la néceſſité même de ſe faire entendre; en altérant la valeur des ſyllabes on court riſque de n'être pas entendu. Obſervez cependant, Monſieur, combien ce précepte, ſi rigoureux dans la théorie, prête & obéit dans la pratique. On en pourroit dire, comme de la vraiſemblance au théâtre, que c'eſt le ſecret des maîtres de ſavoir juſqu'à quel point on peut y déroger.

Faut-il vous citer des exemples de bonne muſique infidèle à la proſodie? J'en trouverai dans toutes les langues.

Le premier couplet du *Stabat* fait les mots *lacrymosa*, *dolorosa* de quatre syllabes égales entre elles. Le second couplet est scandé ainsi

Cŭjūs ănīmăm gēmĕntĕm.

Dans le premier air de la *Serva padrona*, vous trouverez ces mots scandés syllabiquement, sōn trē cōsē, quoique *tre* soit sensiblement bref dans la prononciation. (Je cite au hasard & sans recherches; j'indique plus que je ne cite, de peur d'allonger trop cet écrit.)

Le Devin de village est plein de fautes contre la prosodie. Je choisis cet ouvrage de préférence, parce que son auteur est celui qu'on peut le moins soupçonner de pécher par ignorance. Il faut bien que M. Rousseau, zélateur ardent du privilège des langues, ait senti que la musique a aussi ses privilèges, & que ceux-ci peuvent quelque fois être préférés, puisqu'il manque à la quantité d'une langue qu'il parle & qu'il écrit si bien.

De tout ceci, que peut-on résumer? Que l'observation de la quantité est, pour la musique, une entrave, dont elle cherche à s'affranchir le plus qu'elle peut. Mais cette entrave ne seroit rien s'il existoit une langue dont la prosodie vague, indéterminée, flexible & changeante, se prêtât aux besoins de l'Artiste qui compose. Les mots de cette langue n'auroient point de valeur fixe & réelle. Ses longues seroient plus ou moins longues, ses breves plus ou moins breves, beaucoup de ses syllabes ne seroient ni breves ni longues; elles ressembleroient aux syllabes *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, que les Musiciens Italiens, François, Allemands, prononcent longues ou breves, selon que la mélodie l'exige.

Avez-vous remarqué, Monſieur, qu'en traçant tous les caractères d'une proſodie vraiment deſirable pour la muſique, je n'ai fait que répéter mot pour mot ce que M. Rouſſeau a dit de notre proſodie; Mais je crains bien que M. Rouſſeau (qui, en parlant ainſi, croyoit nous ôter des avantages) ne nous en ait ſuppoſés que nous n'avons pas. Je l'ai déjà dit, je ne puis reconnoître que notre proſodie ſoit indéterminée, puiſqu'il eſt vrai qu'on ne ſauroit altérer la valeur de nos ſyllabes, ſans que l'oreille s'en offenſe. Auſſi ne penſé-je pas comme M. Glouck, que notre langue eſt plus muſicale que toutes les autres, mais ſeulement qu'elle peut, auſſi-bien qu'une autre, s'adapter à de bonne muſique.

S'il falloit lui aſſigner quelques propriétés particulières, convenables à l'art du chant, je pourrois les trouver dans les qualités mêmes qu'on lui a reprochées comme contraires à la muſique. Ses déſinences muettes, par exemple, ont un rapport direct avec les ſons *perdus* que la muſique emploie, & ſur leſquels la voix s'atténuant, s'exhale enfin comme une vapeur.

L'ordre grammatical de nos conſtructions favoriſe encore la muſique en ce qu'il favoriſe la clarté du diſcours. Plus le ſens de la phraſe eſt prompt à s'expliquer, plus l'eſprit ſaiſit facilement le rapport du chant aux paroles.

Telles ſont, Monſieur, les obſervations que je voulois vous communiquer. Puiſſe cet écrit, s'il doit être contredit, n'attirer du moins à ſon auteur que des critiques qui l'éclairent ſans l'affliger! Il ſeroit triſte que, ſur les matières les moins importantes, on ne pût haſarder ſon avis ſans compromettre ſon repos.

L'hiver dernier on me fit, avec autant d'humeur que d'injustice, le reproche de m'être élevé en détracteur contre Rameau : je saisis cette occasion de répondre à ce reproche, en renouvelant ma profession de foi sur ce grand artiste. Je le considère comme un des hommes les plus étonnans qui aient jamais paru ; & nul peut-être, dans quelque art que ce soit, n'a mieux mérité le titre d'homme de génie. Loin qu'en désapprouvant quelques parties de ses ouvrages, j'aie démenti ce que j'avois imprimé dans son éloge, je n'ai hasardé sur lui aucune censure qui ne soit contenue implicitement dans cet éloge même. Le respect que mérite un grand homme, doit, tant qu'il vit, fermer la bouche à la critique sur les imperfections de son talent ; mais une censure honnête, lorsque l'auteur ne peut plus s'en offenser, honore sa mémoire plus qu'elle ne l'outrage, parce qu'elle met le sceau de la vérité aux éloges qu'on lui a justement prodigués.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANECDOTES.

I.

LETTRE du Comte Darwentwater à sa femme, pour lors à Paris, dattée à Londres du 18 Décembre 1746, la veille du jour qu'il devoit être exécuté, pour avoir pris les armes contre l'Electeur d'Hano-

vre, Roi d'Angleterre, en faveur du Prétendant.

« Le meilleur de vos amis vous dit un » éternel adieu. Il eſt réſigné à la volonté » du Très-Haut. C'eſt demain ſon der- » nier jour. Aimez ſa mémoire, que ſes » amis ſe joignent à vous pour prier pour » lui. La mort n'a rien d'effrayant lorſ- » que, préparé comme je le ſuis, on l'en- » viſage d'un œil tranquile & ſerein. Ai- » mons nos ennemis & prions pour eux. » Que mes fils ſoient hommes comme » moi, & mes filles vertueuſes comme » vous. Adieu ma chère & tendre épouſe. »

II.

Palaprat diſputoit à table avec M. de Vendôme le grand Prieur, dont il étoit ſecrétaire. Il s'échapa dans la diſpute, & dit quelque impertinence à ſon maître. « Palaprat, dit M. de Vendôme, vous » me manquez de reſpect. » *Eh! ventre-dié, Monſeigneur, ce ſont mes gages.* « Mon ami, dit le grand Prieur, t'eſt-il » dû quelque choſe? » *Il y a trois ans que je n'ai rien touché*, répondit Palaprat. « Je » te donne ma parole que tu ſeras payé

» demain

» demain matin, reprit M. de Vendôme.
» A ta ſanté. »

III.

Charles VII ayant reçu une ambaſſade du Grand Seigneur, donna au Chiaoux le ſpectacle d'un tournois. Après la fête on lui demanda ce qu'il en penſoit, il répondit ingénûment que *ſi c'étoit tout de bon, ce n'étoit pas aſſez; & que ſi c'étoit pour rire, c'étoit trop.*

IV.

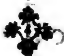
Sainval & Gervais.

Anecdote françoiſe.

Les nœuds d'une tendre amitié uniſſoient les jeunes Sainval & Gervais; mêmes goûts, mêmes amuſemens. Occupés de ces douces affections dont l'enfance eſt ſuſceptible, ils paſſoient les jours les plus heureux. Un jour qu'ils étoient enſemble dans un bois à cueillir des noiſettes, Gervais apperçut un nid d'oiſeaux; embraſſer l'arbre, grimper ſur la branche, fut l'ouvrage d'un inſtant. Il ſatisfait ſon envie, & le voilà poſſeſſeur de quatre oiſeaux que l'inexpérience rendoit encore

timides. Pendant qu'il cherche les moyens de descendre, sans faire périr ses oiseaux, un loup affamé vient droit à Sainval qui jette un cri : Gervais voit le danger, & quoique persuadé qu'il ne risque rien sur l'arbre, il se laisse glisser pour secourir son ami. Il saisit un caillou; le loup furieux s'élance sur Sainval, Gervais le prévient, enfonce son bras dans la gueule de l'animal, le tient en respect en serrant fortement sa langue; Sainval perce de son couteau le loup qui expire....

Sainval témoigne par ses caresses sa reconnoissance à son ami. Tous deux traînent la proie à la ville; on s'assemble de toutes parts pour apprendre leur aventure; le recit circonstancié qu'ils en font, arrache des larmes de sentiment de tous les spectateurs. Gervais retourne au bois chercher ses oiseaux; il les retrouve & joue au tour de la cage qui les renferme.



AVIS.

I.

Manufacture royale de vaisselle de cuivre doublée d'argent fin, par le Sr Degournay, ci-devant ingénieur du Roi, & inventeur de cette nouvelle fabrication en France, établie à Paris, quartier du Pont aux Choux, rue de Popincourt, au bout de la rue St Sébastien, près la barrière.

On ne se défait qu'avec peine des anciens usages; il faut que des expériences multipliées en aient démontré l'abus, pour forcer à les changer. On s'est jusqu'ici servi pour la cuisine d'ustensiles de cuivre étamés; il en est résulté plus d'une fois des accidens : la négligence d'un domestique peut coûter la vie à beaucoup de monde; souvent même les précautions les plus grandes ne peuvent nous mettre à l'abri du poison. Avec quelque exactitude qu'on fasse étamer les Casseroles, on ne peut empêcher que le verd de gris ne s'y mette; d'ailleurs l'étain dont on couvre le cuivre, est facilement emporté. Cet inconvénient a engagé plusieurs personnes à se servir de Casseroles que les Anglois font avec de l'argent fin, qui double le cuivre, & qui met à l'abri des risques du verd-de-gris. C'est cette espèce d'ustensiles qui réunissent la sûreté & l'éco-

nomie, qu'on présente aujourd'hui au Public. L'Académie des Sciences & la Faculté de Médecine ont examiné & approuvé la manière d'opérer du sieur Degournay. Les ustensiles de sa Manufacture sont faits de cuivre, doublés d'argent fin fondu & exempt de tout alliage, par-tout d'égale épaisseur, & parfaitement adhérent : le feu le plus violent ne peut détruire ni même endommager l'adhérence de l'argent sur le cuivre, comme il a été prouvé par expérience des Commissaires nommés par l'Académie. Ces vaisseaux ont été aussi trouvés propres aux opérations pharmaceutiques.

L'utilité & même la nécessité de cette Manufacture démontrée si évidemment, il sera facile de prouver qu'il en coûtera moins à se servir de ces ustensiles doublés d'argent que de ceux étamés. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre, pour terme de comparaison, deux Casseroles de ces deux espèces, l'une & l'autre de huit pouces de diamètre; celle de cuivre coûtera six livres, & l'autre soixante-quatre livres; mais la première aura besoin d'être étamée, pour une cuisine un peu exercée, au moins tous les mois; ainsi elle reviendra au bout de dix ans à soixante-six livres, & après ce tems elle n'aura plus qu'une valeur d'environ vingt sols, tandis que la Casserole doublée d'argent, qui aura coûté deux livres de moins, aura encore pour valeur intrinséque au moins vingt livres pour la quantité d'argent qui y sera resté.

Voici les conditions auxquelles le sieur Degournay, Entrepreneur de cette Manufacture, s'engage. 1°. L'Entrepreneur est tenu à faire la doublure de ses ustensiles avec l'argent le plus

fin, & le poids soujours relatif à l'un des trois titres suivans : savoir, le sixième, le cinquième & quatrième du poids total qui lui sont enjoints, ce qui doit être marqué de l'un de ses poinçons, lesquels, pour la sûreté du Public, sont insculpés au Greffe de la Cour de Monnoies; & afin qu'on ne puisse être trompé, leur caractère est un *I* placé au-dessus des trois chiffres 6, 5, 4, latéralement sont les lettres *A G*, le tout surmonté d'une couronne; mais le sixième du poids d'argent étant le titre qui paroît mieux convenir à l'économie & à la nature d'une bonne Casserole, dont les qualités requièrent du poids, sera préférable, pour éviter que l'on ne brûle les mets qu'on y préparera; ce qui arriveroit infailliblement dans une Casserole mince: ce titre convient d'autant mieux encore, que dans trois marcs, il s'y rencontre quatre onces d'argent, & qu'ensemble les trois marcs, argent, cuivre & façon, ne reviennent qu'à quarante-huit liv. le marc au titre du sixiéme du poids étant fixé à seize livres, celui du cinquième à dix-neuf livres, & celui du quart à vingt-une livres, pour stout ce qui est de la batterie de cuisine & de vaisselle plate.

2°. Si dans le cas de récurage avec une matière non graveleuse ou une composition qu'on fournit à la Manufacture, qui enlève dans l'instant & avec la plus légère impression du doigt, le noir & le gratin que la préparation de certains mets occasionne à la superficie de l'argent, les pièces de cusine venoient à s'user, de manière que dans le cours de trois ou quatre années, l'argent se trouve percé, l'Entrepreneur s'engage à les reprendre à moitié prix de leur acquisition.

3°. L'Entrepreneur s'engage de plus à reprendre ses vieux ustensiles après l'usage de neuf à dix années, au prix de six livres le marc.

On fabrique dans cette Manufacture tous les vaisseaux & ustensiles qui composent la Batterie de cuisine, ainsi que ceux de table, comme Assiettes contournées, Plats, Terrines, Soupières, Pots à oille, Pots à bouillon, Pots à l'eau, Nécessaires, Cafetières, Chocolatières, &c. simples & ornées, & le cuivre recouvert d'un vernis imitant l'émail. Le tout à juste prix.

Le Public est averti qu'il se peut faire de mauvaises contrefactions qui seroient très-dangereuses pour la soudure qu'elles contiennent, & qu'il n'y a aucun danger avec les ustensiles du sieur Degournay, qui ont été seuls approuvés par l'Académie des Sciences & la Faculté de Médecine.

I I.

Le sieur de Compigné à eu l'honneur de présenter au Roi, le 14 Décembre, à Versailles, deux tableaux d'écaille blonde, ayant un pied de long sur dix pouces de haut, (grandeur extraordinaire pour de l'écaille;) ces tableaux sont exécutés sur le tour & représentent, l'un une vue du château de S. Hubert du côté de l'entrée, & l'autre celle du même château vu du côte de l'étang. Sa Majesté a bien voulu y faire un accueil favorable, & lui a fait l'honneur de les accepter. Le magasin du sieur Compigné se trouve fourni de quantité de tabatières nouvelles en tous genres, d'étuit, de bonbonnières, de boîtes à rouge, à mouches & autres, de même

il continue toujours de fabriquer ses nouvelles tabatières de cuir qu'il orne de jour en jour de dessins nouveaux.

Il a mis au jour quatre grands tableaux blonds exécutés sur le tour, représentant les quatre saisons ; ces tableaux ne lui feront pas moins d'honneur que les autres.

Sa demeure est rue Greneta, au Roi David.

I I I.

Petites Mêches de lampes.

Le sieur Perin, demeurant rue Christine, même maison du Sr. Lacombe, Libraire, délivre des boîtes de petites meches pour les lampes de nuit ; ces meches sont arrangées sur un rond de carte, & il y en a dans chaque boîte pour toute l'année moyennant 30 sols. Il suffit de mettre cette meche ainsi préparée, sur de l'huile, dans une soucoupe ; la lumière dure 9 à 10 heures & plus, sans consommer beaucoup d'huile.

Le sieur Perin prévient les personnes qui ne sont pas à portée d'envoyer par elles-mêmes les prendre directement de lui, qu'il y en a de contrefaites ; pourquoi il faut être bien sûr.

Les personnes de Province qui en desireront sont prévenues que son adresse est sur chaque boîte, & qu'en lui écrivant directement il faut affranchir les lettres.

I V.

Cosmétique, Pâte de propreté.

Le moindre des secrets propres à conserver la beauté ou à lui donner un nouvel éclat, nous paroît digne d'être distingué parmi les recettes présentées aux Dames, celui que nous leur offrons est dans les harems des Orientaux & des Levantins, très-recherché des femmes, sinon plus belles que les nôtres, au moins également jalouses de l'éclat de leurs attraits. La composition que nous leur avons annoncée déjà les années précédentes, s'appel Guzellck ou Ekmecq, nom Arabe, qui lui vient de l'usage que la propreté en fait au Serrail & dans toute l'Asie. Elle est fort au-dessus de la pâte d'amende, destinée seulement à se laver les mains; le reste du corps méritoit bien l'attention du beau sexe, & par conséquent des artisans du luxe. Ce n'est point assez de se nettoyer, blanchir, adoucir, raffermir les chairs & parfumer la peau, ce sont des soins importans qu'il seroit souvent dangereux de négliger, s'il est vrai qu'en quelque sorte ils puissent relever des charmes séduisans que la nature donne avant l'art à cette moitié chérie de l'espèce humaine. L'Ekmecq a toutes les propriétés les plus desirées : il suffit, pour s'en frotter, de l'avoir fait tremper un instant dans l'eau, laquelle sert ensuite à se laver. Lorsqu'elle est tiéde, l'effet en devient plus prompt.

C'est le sieur Fagonde, marchand de parfums, qui la débite seul. Il demeure *rue St Denis, près de la rue des Lombards, à la Toilette.* Tout ce

qui s'achette ailleurs est absolument contrefait. Les pains valent 24 sols pièce. Ils ont une odeur très-agréable, & qui s'évapore peu ; mais, pour la conserver toujours, il faut les serrer dans un petit coffre doublé d'étain, & qui se trouve aussi chez le même marchand.

Un pain dure trois mois, si l'on n'en fait usage que pour les mains ; & le pain & le coffre ne coûtent ensemble que 48 sols.

Nota. Des personnes dignes de foi, qui avoient le tein échauffé & plein de boutons, après s'être servis de diverses pommades indiquées & sans succès, ont fait usage de cette pâte en en faisant fondre dans de l'eau de rivière jusqu'à ce que l'eau fût un peu épaisse, & s'en sont humecté le visage tous les soirs; cela a procuré le meilleur effet, & a supprimé entièrement les boutons.

V.

Le sieur Harger, Expert-Ecrivain-Verificateur, ancien professeur de vérifications & ancien professeur de grammaire françoise en l'Académie royale d'Ecriture, donne avis qu'indépendamment des leçons particulières qu'il donne tous les jours chez lui, excepté le jeudi, depuis deux heures & demie de relevée jusqu'à huit, il fera, d'après les meilleurs auteurs modernes, plusieurs cours de grammaire françoise par an. Il commencera le premier cours le jeudi 14 Janvier 1773, & continuera le même jour de chaque semaine depuis deux heures & demie précises jusqu'à quatre. Le prix pour chaque cours, dont la durée sera d'environ quatre mois, est de douze livres. Pour les

ſuivre on le fera inſcrire chez *le ſieur Harger, rue des Roſiers au Marais, vis-à vis la rue des Ecouffes.*

V I.

Le Dlle Granier, connue pour poſſéder le véritable ſecret de peindre les diamans, tant en fin qu'en faux, fait auſſi la feuille d'argent, & la colore ſuivant la teinte du diamant, ſous lequel elle doit être placée. Elle fabrique la poudre d'or tant jaune que rouge & verd, & peint des feuilles pour les boutons d'habits, ainſi que pour ces riches broderies, qui peuvent le diſputer au brillant émail du Burgau.

La Dlle Granier fait des envois en province, de feuilles blanches & feuilles de couleur. Sa demeure eſt *Cour neuve du Palais, dans l'eſcalier à gauche, en entrant par la Place Dauphine.* On la trouve chez elle tous les jours, excepté les dimanches & fêtes.

V I I.

Porcabeuf, Traiteur, *rue des Poulies, à l'hôtel de Gâtinois, proche celle de Bailleul*, tient, pendant tout l'hiver, des dindes cuites farcies de truffes venant du Poitou, avec un pot de gêlée très-bonne; le prix eſt de 7 liv. 4 ſols.

Il a auſſi des dindes du Périgord farcies de truffes, prix 15 liv. & des dindes à la gâtinoiſe.

NOUVELLES POLITIQUES.

Extrait d'une lettre de Surinam, du 5 Septembre 1772.

« LA révolte des Esclaves a jeté dans la consternation cette Colonie. Ils se sont assemblés, » au nombre de mille hommes bien armés, ont » attaqué & battu nos troupes, & leur ont pris » quelques pièces de campagne avec lesquelles ils » se sont fortifiés. Ils ne sortent de leurs retraites » que pour dévaster nos possessions; nous avons » donné la liberté à quatre cens de nos Négres » les plus robustes pour les engager à se joindre à » nous & à nous défendre. »

De Constantinople, le 3 Novembre 1772.

Les lettres reçues de Syrie, en date du 20 Septembre, portent que le Cheïk Daher & Ali-Bey étoient toujours occupés au siége de Jaffa, dont les habitans continuoient à se défendre; qu'on préparoit à Damas une armée pour délivrer cette ville, & pour assiéger en même tems Seïde, qui est encore au pouvoir du Cheïk Daher.

On prétend que les Tartares de la Crimée ont demandé au Grand Seigneur des secours contre les Russes, & qu'ils ont annoncé qu'ils évacueroient le pays & se retireroient chez les Nogaïs, s'ils n'étoient bientôt délivrés de leurs ennemis.

De Tunis, le 21 Octobre 1772.

L'armement du Bey, destiné pour le Levant, est toujours retenu à Porto-Farine, aux frais de

ce Prince, qui laisse ignorer à ses Reis le tems fixé pour le départ & les motifs qui le font retarder. On travaille, par ses ordres & avec la plus grande activité, aux fortifications maritimes des forts de la Goulette & des principales villes du royaume. Celle de Suse, détruite par le dernier bombardement des François, est rétablie dans son premier état, & l'on y transporte, par mer, les canons qui doivent garnir le nouveau château & servir à la défense de la ville dans la partie où elle a été battue par l'escadre françoise.

De Warsovie, le 6 Novembre 1772.

Les Cours qui ont pris possession des différens Districts de la Pologne, paroissent ne pas se borner aux provinces dont elles se sont emparées. Les Prussiens sur-tout s'étendent de plus en plus le long de la Wartha : la plus grande partie de la Cujavie & du Palatinat de Posnanie est entourée des Aigles Prussiennes, & l'on vient d'apprendre que le général Malachowski s'est mis en marche avec un corps de troupes pour pénétrer, par Georgenbourg, dans la Samogitie. Il n'y a plus que cette province & le duché de Courlande, ancienne dépendance de la Livonie, qui séparent les frontières prussiennes de celles de la Russie, & ces deux provinces sont le seul point par lequel la Pologne communique encore avec la Mer Baltique.

L'association des trois Palatinats de Gnesne, de Kalisch & de Posnanie, formée par le Prince Sulkowski, est détruite. Les vingt-deux conseillers nommés pour les districts de ces Palatinats, ont donné leur démission.

Des lettres écrites de l'Ukraine font mention

d'une émeute arrivée en Crimée. On dit que les Tartares ont massacré une partie des Russes qui étoient cantonnés dans cette principauté, & que le reste a été obligé de se retirer à Caffa.

On assure que la Russie s'est désistée de la demande de l'indépendance de la Crimée, ce qui fait présumer que le congrès de Bucharest aura plus de succès que celui de Fockhiani.

De Stockolm, , le 24 Novembre 1772.

Les dernières nouvelles que l'on a reçues du Roi sont de la ville de Carlstad en Wermeland. Par-tout où Sa Majesté se présente, le Peuple s'empresse de lui marquer son respect & son amour. On apprend que le Roi a congédié les troupes qui avoient reçu ordre de se rassembler dans ces quartiers, & que Sa Majesté, après avoir visité Gothembourg, reviendra dans sa capitale vers le 12 du mois prochain.

De Coppenhague, le 1r Décembre 1772.

Le Gouvernement vient de défendre, par une ordonnance du 20 Novembre dernier, la sortie par mer des chevaux danois, sous peine de confiscation de leur prix, dont moitié au profit du Roi, & l'autre pour les dénonciateurs.

Jeudi dernier, trois ou quatre cens matelots, en sortant du Holm, se dispersèrent, en plein jour, dans les rues, & y causèrent du désordre. Six à sept maisons bourgeoises ont souffert de leurs violences. On a déjà arrêté quatre de ces mutins, & l'on se dispose à les punir suivant la rigueur des loix.

De Londres, le 20 Novembre 1772.

La préférence que le sieur Townshend a obtenue sur le sieur Wilkes, pour la place de Lord-Maire, a rallumé un feu mal eteint entre ces deux rivaux de la faveur populaire & leurs adhérens. Il paroît cependant que, malgré cette animosité personnelle, les deux partis se sont rapprochés, lorsqu'il a été question de désapprouver la conduite du précédent Lord-Maire & de disposer de la place de greffier de la Cité en faveur du sieur Glynn qui s'est toujours montré un des plus zélés partisans du sieur Wilkes.

On écrit de Charles-Town qu'on a eu avis du pays de Creks, que les Sauvages de cette Nation se portent à de grands excès; qu'ils ont massacré un commerçant Anglois; qu'ils en ont maltraité plusieurs autres dans leurs villages, & qu'ils menacent de commettre d'autres violences.

De la Haye, le 3 Novembre 1772.

Il paroît que les Portugais ont envie d'établir une branche de commerce avec l'Empire de Maroc. Il est arrivé à Mogador plusieurs de leurs navires. Un négociant de leur Nation s'est rendu à Maroc avec des présens que l'Empereur a reçus avec bonté.

On mande de l'Islande qu'il y a, à Holum-Stift, une imprimerie d'où vient de sortir un recueil de poësies composées, en langue du pays, par le Pasteur Swert Johnson : c'est un des meilleurs poëtes qui aient paru dans les glaces du Nord.

Des lettres du Surinam portent que dans une expédition contre les Négres révoltés, on avoit eu le bonheur de les mettre en déroute; qu'on

avoit brûlé leurs habitations ; qu'on avoit tué plusieurs de ces rebelles, & qu'on en avoit fait cinquante prisonniers. On va punir ces derniers d'une manière exemplaire.

On voit ici des copies d'une lettre écrite en latin, le 27 Octobre dernier, par le Roi de Pologne, aux Etats Généraux. Ce Prince y déplore les malheurs qui ont accablé le royaume depuis son avénement au trône ; il rappelle les traités dont les Hollandois ont été les médiateurs ; il représente à Leurs Hautes Puissances les avantages qu'elles ont tirés de la Pologne pour la prospérité de leur commerce, & finit par leur demander l'exécution des traités de garantie contre la violation des traités de propriété.

L'Envoyé de Russie a reçu la nouvelle que le sieur Obreskow & les Plénipotentiaires Turcs ont repris, à Buchareft, le 9 Novembre dernier, les conférences rélatives à la paix. Ils sont convenus d'une suspension d'armes prolongée jusqu'à l'équinoxe du printems, époque regardée par les Turcs comme très-propre aux événemens. L'armistice durera un mois de plus pour la Georgie & la Mingrelie, à cause de leur éloignement.

De Rome, le 4 Novembre 1772.

Dans une excavation que l'on a faite aux environs d'Albano, l'on a découvert deux grosses colonnes de différens marbres avec leurs bases & leurs chapiteaux, ainsi que plusieurs parties d'un édifice que l'on croit avoir été un amphithéâtre. On espère, en continuant de fouiller, y trouver quelques statues.

De Paris, le 11 Décembre 1772.

Des paysans, travaillant dans une sablonniere de la forêt de Villers-Cotterets, près du chemin de Soissons, trouvèrent, le 15 de ce mois, cinquante-une pièces d'or de la largeur de nos doubles louis. On voit, sur la plûpart, un Roi habillé à la romaine & couronné, tenant, de la main droite, une épée, de la gauche, une main de justice & ayant sur la poitrine cinq fleurs de lys. La légende porte : *Karolus Dei gratiâ Francorum Rex.* Sur le revers, on remarque une croix terminée par trois trefles, & ayant deux fleurs de lys entre chaque branche & deux couronnes. On juge par les chiffres de l'exergue que ces pièces ont été frappées sous le règne de Charles VI.

Des lettres de Perpignan, datées du 12 Décembre, portent que le Roussillon vient d'éprouver de nouvelles inondations plus terribles encore que les précédentes. Après une pluie continuelle qui a duré six jours, cette ville a essuyé, le 7 de ce mois, depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir, un orage accompagné de grêle & de tonnerre. La rivière de la Rets a inondé les campagnes; celle de la Basse, qui n'est ordinairement qu'un ruisseau, s'est enflée si prodigieusement que l'eau est montée jusqu'au premier étage des maisons du fauxbourg appellé *la Blanquerie;* elle a renversé presque tous les murs des jardins. Par surcroît de malheur, un canal, dérivé de cette rivière, s'étant engorgé, & tous les égouts qui y ont leur issue, ayant reflué dans la ville, les rues, depuis la porte de Saint-Martin jusqu'à celle de Notre-Dame & au-delà, ont été submergées, & les habitans n'ont presque rien sauvé de ce qui se

trouvoit dans leurs caves & même au rez-de-chaussée. La pluie a cessé, le 8, & les eaux ont commencé à s'écouler. Le même fléau a régné dans les parties de l'Espagne & du Languedoc qui avoisinent le Roussillon. Les trois rivières qui traversent la plaine de cette province n'ont jamais été si grosses. Les vents du sud, d'est & de nord se croisoient avec tant de violence que les tourbillons ont enlevé des plantations entières d'oliviers & de chênes, & même le clocher d'un hermitage situé sur la côte, dont on n'a pu découvrir encore ni les débris ni même les cloches.

NOMINATIONS.

Sa Majesté a accordé les entrées de sa chambre au Duc d'Havré, Grand d'Espagne de la première Classe, & Elle a nommé la Comtesse de Saint-Simon Dame pour accompagner Madame la Comtesse de Provence.

Le Roi vient de nommer le Marquis de Verac, mestre de camp du régiment Royal, dragons, & lieutenant-général de la province de Poitou, son Ministre Plénipotentiaire auprès du Landgrave de Hesse-Cassel. Il a eu l'honneur d'être présenté, en cette qualité, le 13 Décembre, à Sa Majesté, par le Duc d'Aiguillon, ministre & secrétaire d'état, ayant le département des affaires étrangères.

PRÉSENTATIONS.

Le Comte de Gain de Montaignac a eu l'honneur d'être présenté au Roi & à la Famille Royale, & de monter dans les carrosses de Sa Majesté.

Ali-Perez, Capitaine commandant d'une frégate de l'Empereur de Maroc, arrivée à Brest le

13 Octobre dernier, & chargé par ce Prince de remettre de sa part des lettres au Roi, s'est rendu à Versailles, le 13 Décembre, & a eu l'honneur d'être présenté, le même jour, à Sa Majesté, par le sieur de Boynes, secrétaire d'état, ayant le département de la Marine.

Le même jour, le Marquis de Clermont d'Amboise, Ambassadeur de Sa Majesté à la Cour de Portugal, a eu l'honneur de prendre congé du Roi & de la Famille Royale pour se rendre à sa destination. La Marquise de Clermont d'Amboise a eu également l'honneur de prendre congé du Roi & de la Famille Royale.

Le Chevalier d'Onislant, Enseigne des vaisseaux du Roi, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale.

La Comtesse de Choiseul-Meuse & la Comtesse de Groim ont eu l'honneur d'être présentées à Sa Majesté, la première par la Comtesse de Choiseul-Beaupré, la seconde par la Comtesse de Narbonne.

NAISSANCES.

Le 18 Novembre, la Princesse épouse du Prince Ferdinand de Prusse, est heureusement accouchée d'un Prince au château de Frédéricsfeld.

La Duchesse Régnante de Saxe-Gotha est accouchée, le 23 Novembre, d'un Prince.

La femme du nommé Louis le Hodey, journalier, de la paroisse de St Denis-le-Galt, près de Caën, accoucha, le 15 Juillet dernier, de deux garçons & d'une fille qui vivent encore. La mère nourrit elle-même ces trois enfans.

La femme du nommé Dominique, portier de l'hôtel d'Estrées à Versailles, est accouchée, le 11 Décembre, d'un garçon & de deux filles. Une des filles est morte après avoir été ondoyée; les deux autres enfans se portent bien.

MORTS.

Harmen Diedericks est mort à Doesbourg, dans le comté de Zutphen, âgé d'environ cent trois ans. Il avoit travaillé jusqu'à l'âge de cent ans accomplis.

Jean Chauvet, habitant de la ville de Morat, en Auvergne, est mort à l'âge de cent deux ans. Il n'avoit jamais été malade, & il a travaillé jusqu'à sa mort. Il avoit servi sous Louis XIV.

Marcelin Baron de la Baume d'Angely est mort, le 10 Novembre, dans sa Terre de Ladier, en Languedoc, dans la soixante-treizième année de son âge.

Marguerite-Charles de la Rintrie, veuve du sieur de Francini, ancien capitaine des vaisseaux du Roi, fille de Samuel de la Rintrie, brigadier des armées du Roi, est morte, le 24 Novembre, à Passy, près de Paris, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge.

Claude-Thomas Regnard de Freschemberg, Marquis d'Amblimont, chef d'escadre des armées navales de Sa Majesté, Commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis, est mort à Rochefort, le 30 Octobre, dans la quatre-vingt-troi-

ſième année de ſon âge. Il avoit été Page de Louis XIV.

Léon - François Legendre, Comte d'Ons-en-Bray, lieutenant-général des armées du Roi, eſt mort, le 26 Novembre, dans ſes Terres, en Picardie.

Antoine - Eléonor, Comte de Buſſeul, ancien lieutenant-colonel du régiment Royal, cavalerie, eſt mort à Poreſt le Moinale, dans le Charolois, dans la ſoixante-quatorzième année de ſon âge.

Une Veuve, nommée Carin Birsgersdotter, eſt morte, au mois de Novembre, auprès de Soderkioping, en Suède, dans la cent ſixième année de ſon âge, & Magdeleine Heinonen eſt morte à Uhleoberg, âgée de cent cinq ans.

Antoine-Henri-Melchior d'Aprimont, Chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, eſt mort dans ſon château de Peyréhorade, le 23 Novembre, dans la quarante-neuvième année de ſon âge.

Marie Anne-Joſeph de Chavagnac, épouſe du Marquis d'Eſpinchal, lieutenant - général des armées du Roi, eſt morte en ſon château de Verney, en Forêt, le 6 Décembre, âgée de ſoixante-neuf ans.

Claude-Henriette de Pouilly-Beſſey, épouſe de Pierre-Antoine Hinſelin, Chevalier, Marquis de Morache, eſt morte à Paris, le 14 Décembre.

Marie - Suzanne Baron de Pinguet, veuve en premières nôces de Jean-Baptiſte Comte de Bour-

niers, & en secondes nôces de Louis-Esprit-Juvenal Marquis de Rochechouart, colonel d'infanterie, est morte à Nancy, le 5 Décembre, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Louis de Thomas de la Valette, Supérieur-Général de la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire, est mort en leur maison de la rue Saint-Honoré, le 22 Décembre, dans la quatre-vingt-quinzième année de son âge. Il étoit Supérieur-Général depuis le 13 du mois de Juin 1733.

LOTERIES.

Le cent quarantième-troisième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 25 Novembre, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N°. 16144. Celui de vingt mille livres au N°. 11244, & les deux de dix mille aux numéros 11602 & 14096.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait, le 5 Décembre. Les numéros, sortis de la roue de fortune, sont, 59, 30, 50, 52, 60. Le prochain tirage se fera le 5 Janvier 1773.

TABLE.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le premier volume du Mercure du mois de Janvier 1773, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 31 Décembre 1772.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

JANVIER, 1773.

SECOND VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les piéces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & méchaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv, que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, *libraire, à Paris, rue Christine.*

On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux suivans.

JOURNAL DES SÇAVANS; *in*-4° ou *in*-12, 14 vol. par an à Paris. 16 liv.

Franc de port en Province, 20 l. 4 s.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine, & qui donne la notice des nouveautés des Sciences, des Arts, &c. L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE par M. l'Abbé Dinouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.

En Province, port franc par la poste, 14 liv.

GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE; il en paroît deux feuilles par semaine, port franc par la poste; aux DEUX-PONTS; ou à PARIS, chez Lacombe, libraire, 18 liv.

L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES, 24 vol. par an, à Paris, 30 liv.

En Province, franc de port par la poste, 36 liv.

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, 24 vol. 33 liv. 12 s.

JOURNAL politique de Bouillon & supplément, 18 liv.

EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN, 12 vol. par an, port franc, à Paris, 18 liv.

En Province, 24 liv.

LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cahiers par an, à Paris, 9 liv.

En Province, 12 liv.

LA NATURE CONSIDÉRÉE, Lettres périodiques sur les trois Régnes, animal, végétal & minéral, &c. vingt-cinq cahiers par an, 14 liv.

En Province, 18 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

Eloge de Racine avec des notes, par M. de la Harpe, *in*-8°. br. 1 l. 10 ſ.

Réponſe d'Horace en vers, 12 ſ.

Fables orientales, comédies, poëſies & œuvres diverſes, par M. Bret, 3 vol. *in*-8°. brochés, 3 liv.

La Henriade de M. de Voltaire, en vers latins & françois, 1772, *in*-8°. br. 2 l. 10 ſ.

Traité du Rakitis, ou l'*art de redreſſer les enfans contrefaits*, *in* 8°. br. avec fig. 4 l.

Lettres d'Elle & de Lui, *in* 8°. b. 1 l. 4 ſ.

Le Phaſma ou l'Apparition, hiſtoire grecque, *in*-8°. br. 1 l. 10 ſ.

Les Muſes Grecques, *in*-8°. br. 1 l. 16 ſ.

Les Nuits Pariſiennes, 2 parties *in*-8°. nouv. édition, broch. 3 liv.

Les Odes pythiques de Pindare, traduites par M. Chabanon, avec le texte grec, *in*-8°. *broché*, 5 liv.

Le Philoſophe ſérieux, hiſt. comique, br. 1 l. 4 ſ.

Du Luxe, broché, 12 ſ.

Traité ſur l'Equitation, *in*-8°. br. 1 l. 10 ſ.

Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. *in-fol.* avec planches, rel. en carton, 24 l.

Mémoires ſur les objets les plus importans de l'Architecture, *in*-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.

Les Caractères modernes, 2 vol. br. 3 l.

Maximes de guerre du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 ſ.

Airs choiſis de Maîtres Italiens avec des paroles françoiſes, 36 ſ.



MERCURE DE FRANCE.

JANVIER, 1773.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

LE CHRISTIANISME. Poëme.

J'OSE attaquer l'impie en sa sombre retraite ;
J'ose plus : j'ose encore espérer sa défaite.
Je porte devant moi l'étendard glorieux,
La Croix d'un Dieu vivant, destructeur des faux-
dieux.
A ce signe éclatant de tes hautes merveilles,
Qu'il prépare, ô mon Dieu, son cœur & ses oreil-
les ;

Et que, glacé de honte & saisi de terreur,
Il abjure à tes pieds son doute & son erreur.

Idole du Chrétien, vertu, qui le conserve,
Du feu qui te nourrit viens animer ma verve :
Prête-moi tes accens, Vertu que je chéris,
Et, comme dans mon cœur, règne dans mes écrits.

Et toi, source sacrée, éternelle sagesse,
Esprit Saint, daigne ici soulager ma foiblesse ;
Viens, pénètre mon ame, & parle dans mes vers :
Ou, toi-même plutôt, parle au cœur du pervers :
Que le flambeau du vrai que ta main nous présente
Puisse répandre en lui sa clarté bienfaisante !

Depuis l'instant où l'homme, entraîné par l'orgueil,
Eut limité ses jours & creusé son cercueil ;
Elancé des enfers, le mal, au teint livide,
Vint fixer dans nos cœurs son empire homicide.
L'art, pour le déguiser, prodigua ses apprêts ;
Le plaisir séduisant lui prêta ses attraits,
Et déjà retranché sous des voiles funèbres,
L'homme, pour la lumière, adopta les ténèbres.
Toujours plus corrompu dans ses tristes penchans,
Le mensonge passa des pères aux enfans ;
Les erreurs sans relâche aux erreurs succédèrent.
L'un par l'autre produit les forfaits s'enfantèrent.

. . . .

L'homme de plus en plus devenant criminel,
A la vengeance enfin contraignit l'Eternel.

Jour fatal où sa voix fit entendre à la terre
Ce foudroyant arrêt, dicté dans sa colère :
« L'homme n'est plus que chair, & mon esprit sur
» lui
» Cessera désormais d'étendre son appui.
» L'ouvrage de mes mains par moi va disparaître.
» Je vais anéantir tout ce que j'ai fait naître,
» Et l'homme, & l'animal, & l'insecte & l'oiseau,
» Ce qui vit sous le ciel, sur la terre & dans l'eau ;
» Car mon cœur, pénétré d'une douleur profonde,
» Ne voit qu'avec horreur les désordres du monde.
A ces terribles mots la nature pâlit,
Le Ciel se replia, le Soleil s'obscurcit.
A la voix du Très-Haut la mer rompit sa chaîne.
L'Univers ébranlé crut sa chûte certaine,
Et le pâle habitant tremblant, défiguré,
Fuyant en vain la mort, mourut désespéré.
Mais tu vis, ô mon Dieu, qu'il existoit un
Sage ;
De la vertu, dans lui, tu respectas l'image.
Sa famille, échappée à la fureur des eaux,
Rendit à l'Univers des citoyens nouveaux.

. . . .

Mais l'homme, né pécheur, ne cessa point de
l'être.

. . . . . .

Du paganiſme obſcur le règne impérieux,
Ainſi que les abus, multiplia les dieux.
Sur d'infâmes autels d'infâmes ſacrifices,
En les déifiant, firent germer les vices.

. . . .

Le Chriſt enfin parut pour guider les mortels.
L'Univers auſſi-tôt lui dreſſa des autels.
En vain des Pharaons, ſous la pourpre romaine,
Pour leurs dieux, contre lui, font éclater leur haine;
Rome voit avec eux leurs temples renverſés,
Et du Chriſt, ſur ſes murs, les étendards dreſſés:
L'empire des Céſars tombe dans la pouſſière,
Et le ſiége des Rois eſt celui de Saint Pierre.

. . . .

Ciel, que dans tes décrets éclatte de ſplendeur!
Peux-tu parler à l'homme avec plus de grandeur?
Et peut-il, enivré d'un orgueil mépriſable,
Elever ſur ton culte un doute abominable;
De cent ſyſtêmes faux, architecte inſenſé,
Chercher une autre route, en un chemin tracé,
Eſprit auſſi borné que le cours de ſa vie,
Courir inceſſamment de folie en folie,
Détruire & relever ſes projets & ſes plans,
Et toujours abattu, reprendre ſes élans?

. . . .

J'entends ce philoſophe, ivre d'illuſions,
Me vanter hautement ſes riches viſions:
La raiſon, me dit-il, doit être notre guide;

Elle ſeule, avec choix, voit, diſcerne, décide.
Et quelle eſt ſa raiſon? un jargon de l'eſprit
Qui jamais n'eſt d'accord & toujours contredit.
Il penſe s'élever en rampant dans la boue:
Image d'Ixion, attaché ſur la roue,
Il tourne ſur lui-même, il ſe pourſuit en vain,
Il monte avec effort, & retombe ſoudain:
Plus ſon vol eſt hardi, plus ſa chûte eſt rapide:
Sa Minerve éblouie abandonne l'Egide:
Matelot ſans prudence & pilote ſans art,
Il vogue au gré des flots, des vents & du haſard.
Voilà donc la raiſon dont ſa vertu ſe pare,
Le guide dont il ſuit le caprice biſarre!
De ſes vains argumens ſtupide admirateur,
La raiſon déſormais ſera ſon orateur,
Et de ſes fauſſetés formant des axiomes
Il niera que le Ciel ait pû parler aux hommes.

. . . .

Mais je veux bien encore, oubliant ſes écarts,
Pour ta foible raiſon conſerver des égards.
Voyons ſi dans la loi que le Ciel me propoſe,
A tes droits ſi chéris quelque digue s'oppoſe.

Adam naît innocent, il péche, il eſt proſcrit.

. . . .

Il faut que du terrein il arrache l'épine,
La ſueur de ſon front coule ſur ſa poitrine;
Mais quoi! c'eſt un rempart contre l'oiſiveté.
A l'homme qu'il punit Dieu n'a point tout ôté.

. . . .

Pour prix de leurs travaux, la terre libérale
Prodigue aux moissonneurs les trésors qu'elle étale.

. . . .

Mais il ne suffit point à ce Dieu bienfaisant
Aux besoins des mortels d'être toujours présent ;
Sa bonté tend encore à réparer l'outrage
Qui du Ciel à jamais nous fermoit l'héritage.
Pour lui nous étions morts ; il vient mourir pour nous :
Il vient combler l'abyme où nous périssions tous.
Sa mort, dit la raison, n'étoit point nécessaire ;
Il peut tout ; de sa bouche un mot pouvoit tout faire.
Scrutateur insensé de ce qu'il a voulu,
Veux-tu déterminer son pouvoir absolu ?
Est-ce à toi, vil mortel, à juger de ton Maître ?
Il ne fait rien en vain : tout ce qu'il fait, doit être.

. . . .

Pourquoi dans la physique, obscure en tant de choses,
Connois-tu tant d'effets sans connoître les causes ?
Pourquoi ne sais-tu point par quelle activité
Agit le feu subtil de l'électricité ?
Tu ne peux qu'admirer : ton esprit, en silence,
Convient de bonne foi de son insuffisance.
Si tu ne conçois point l'effet prodigieux
Qui se fait sur ton corps, & se passe à tes yeux,

Enfin si ta raison n'en est point révoltée,
Pourquoi d'un autre soin seroit-elle agitée?
Et pourquoi voudroit-elle, injuste en ses souhaits,
D'un Etre impénétrable approfondir les faits?

. . . .

Quand d'un législateur la politique habile,
Aux règles qu'il prescrit, range un peuple indocile,
Celui-ci peut-il voir par quels secrets ressorts
L'autre amène au succès ses utiles efforts?
Sait-il comment la loi dont il veut se soustraire,
A des malheurs cachés est un frein nécessaire,
Et comment, ce qui nuit au simple citoyen,
Du bonheur général est le ferme soutien?

. . . .

Qui pourra m'expliquer cette force inconnue
Qui tient, au sein des airs, la terre suspendue?
Qui me découvrira l'accord surnaturel
De ces astres errans ou fixes dans le Ciel?
Cassini de leur marche observe l'harmonie;
Mais l'esprit qui les meut surpasse son génie.
Il ne m'apprendra point par quels nœuds étonnans
Dieu soumet à son gré, contient les élémens.

L'athmosphère, grossi des plus épais nuages,
Tonne, éclatte en carreaux & se fond en orages:
On diroit que les Cieux, confondus dans les mers,
Vont du globe habité former d'affreux déserts.

Des vents séditieux la fougue impétueuse
Disperse dans les airs l'onde tumultueuse.
L'arbre déraciné tombe en retentissant.
Le Caucase frappé s'écroule en mugissant.

. . . .

En vain, en méditant ces fameux phénomènes,
Nollet, de l'ignorance a cru briser les chaînes ;
Géomètre profond, physicien instruit,
En me disant beaucoup, il ne m'a point tout dit.
Il ne m'apprendra point par quelle loi commune
Le flux de l'Océan est réglé par la lune ;
Comment la pression de ce pâle flambeau,
Pousse, attire, repousse & fait refluer l'eau ;
Comment ces corps brillans qui roulent sur nos têtes,
Corps immenses, placés au-dessus des tempêtes,
Dans le vide attachés se meuvent avec lui.

. . . .

*Par M. B**.*

Le Chat & le Rat. Fable.

Un disciple de Pythagore,
Indien d'origine, & Chat de son état,
Prétendoit avoir été Rat :
De mon premier métier je me souviens encore ;
Ne crains de moi griffe, ni dent,

Disoit un jour maître Hipocrite
A certain Rat, qui fuyoit au plus vîte :
Voudrois-je m'exposer à manger mon parent ?
Crois-moi, ta nation me sera toujours chère ;
Mon esprit a changé de corps ;
Mais je suis Rat dans l'ame : embrasse-moi mon frère.
Le Rat reprit : Mitis, tu fais de vains efforts :
Malgré ta face minaudière
Dans tes yeux, à certain éclat,
Je lis trop bien, mon vieux confrère,
Que les Rats, en changeant d'état,
Changent aussi de caractère.

Par M. Boisart.

Le Corbeau & le Moineau.
Fable.

Un vieux Corbeau mélancolique
Croassoit jour & nuit au haut d'un chêne antique.
A ses voisins, aux voyageurs,
Il ne chantoit que des malheurs ;
Dans le ciel le plus pur il voyoit un nuage ;
Le calme le plus frais annonçoit un orage.
Malheur ! s'écrioit-il dans tous les environs,
Malheur à la vendange & malheur aux moissons !
En vain de ses sueurs l'homme arrosoit la terre ;

Elle vouloit du sang ; l'habitant semeroit ;
Mais l'étranger recolteroit ;
C'étoit tout-à-la-fois la famine & la guerre.
Enfin, depuis cent ans qu'il prédisoit sa mort,
Il ne connoissoit plus la joie,
Et même, en dévorant sa proie,
Il trembloit comme un esprit-fort.
Mais, ce qui surprendra peut-être davantage,
C'est que dans sa forêt il passoit pour un sage :
Maître Corbeau voit noir ; c'est qu'il y voit de loin ;
De ses yeux, disoit-on, la patrie a besoin.
L'avantage des gens consommés en prudence,
C'est de voir un danger où nous ne voyons rien ;
En trois siècles d'expérience
Il a tant vu de mal qu'il ne croit plus au bien.
Si c'est là tout son avantage,
Reprit un Moineau jeune & d'agréable humeur,
Je ne demande aux dieux qu'une seule faveur,
C'est de mourir un jour avant que d'être sage.

Par le même.

LE ROSSIGNOL & LE SERIN.

Fable.

Du Rossignol humble rival,
Ne pouvant se flatter d'être un jour son égal,
Le Serin, confiné dans une solitude,
N'osoit plus élever la voix,
Du jour, que son vainqueur fut de retour aux bois;
Il aborde un beau jour, avec inquiétude,
La jeune Philomèle: ô d'un illustre époux
Digne épouse, dit-il! quand devenez-vous mère?
Quand verrai-je naître de vous
Des fils dignes en tout de vous & de leur père?
Daignent les dieux hâter des momens aussi doux,
Et nous montrer des fruits d'une union si belle!..
Croyez que je voudrois voir ces momens venus...
Je le crois, reprit Philomèle;
Mon époux ne chanteroit plus.

Par le même.

LA TAUPE & LE RAT. Fable.

Un Rat, de cervelle profonde,
Arrangeoit dans son trou le systême du monde:
Voyez-vous ce globe brillant,

Qui dans la nuit nous illumine,
Disoit un soir notre savant
A Dame Taupe, sa voisine?
C'est un monde où les animaux
Doivent jouir d'une autre vie;
C'est là que de nos fiers rivaux
Nous punirons la tyrannie;
A leur tour, on verra les Rats
Dans ce pays prendre les chats.
Pour excuser la Providence,
Qui nous soumet à cette engeance,
Je ne sais, moi, que ce moyen:
Qu'en dites-vous, voisine? —Rien:
Très-volontiers je vous écoute;
Mais je me tais, je n'y vois goutte.
Ah! que je vous plains, dit le Chat!
Tant de merveilles naturelles,
Ces feux, ces lampes éternelles,
N'ont donc pour vous aucun éclat!..
Le pis de votre destinée
C'est que vous êtes par état
A l'ignorance condamnée.
Ma science est assez bornée,
Reprit la Taupe; heureusement
De chaque obstacle qui m'arrête
Je me dépêtre en tâtonnant;
Ce qui se passe sur ma tête
Ne m'intéresse nullement:
Comme il échappe à ma visière,

Je ſais m'en taire ; eſt-ce un malheur ? . .
Avec vos yeux, à la légère,
(Comme maint autre raiſonneur)
Vous pourriez bien juger, compère :
Voyant peu, je ne juge guère,
J'en ſuis moins ſujette à l'erreur.

Par le même.

AL-ZAHEL, traduit d'un manuſcrit arabe.

J'AVOIS à peine ſix ans, lorſqu'un parti de voleurs Arabes pénétra juſqu'à une maiſon de campagne des environs de Bagdad ; ces ſcélérats, après avoir fait paſſer au fil de l'épée tout ce qui voulut s'oppoſer à leurs violences, ſe chargèrent de tout le butin qu'ils purent emporter, & emmenèrent avec eux les femmes & les enfans que leur foibleſſe & leurs larmes les avoient décidés d'épargner. Je fus du nombre de ces malheureux captifs ; le ſort me fit tomber entre les mains d'Aça-Hyde, un des principaux d'entre ces brigands ; je fus conduit dans une petite ville de ſa nation, où il me confia aux ſoins de ſon père Abariel.

Je ne puis parler que confusément de ces premiers événemens de ma vie; j'étois dans un âge si tendre, que je ne pus en graver dans ma mémoire toutes les particularités, & depuis, l'on a toujours évité de m'en donner des connoissances plus précises.

Mon esprit & mon cœur se formèrent sous la sage direction d'Abariel. Ce vénérable vieillard m'eut bientôt fait oublier des maux dont je ne connoissois pas encore toute l'étendue; il me tint lieu d'un père que je n'ai jamais connu: sa tendresse & ses soins me le rendirent aussi cher qu'auroit pu l'être le véritable auteur de mes jours.

Abariel, de son côté, m'aimoit singulièrement; mes malheurs l'intéressoient; les graces naïves de mon esprit le charmoient; les expressions touchantes de ma reconnoissance l'attendrissoient, j'étois la douceur & la consolation de sa vieillesse. Cet homme respectable étoit une de ces belles ames, si rares, sur-tout parmi ces nations brigandes & meurtrières qui sont l'opprobre & le fléau de l'humanité. Abariel, au milieu de ces hommes de sang, avoit conservé une ame honnête & sensible, & toute la candeur & la simplicité

du premier âge. Les abominations de ses compatriotes lui étoient en horreur; il n'avoit pu s'accoutumer à leur vie errante & vagabonde; il avoit même toujours refusé de prendre part au butin qu'ils s'étoient acquis par la violence & le brigandage.

Une vie aussi douce, aussi tranquille, sembloit devoir lui attirer la haine & la persécution de ses criminels concitoyens; ses mœurs pures & simples devoient les couvrir de honte, ajouter aux reproches de leur conscience & devenir leur tourment. Mais que ne peut l'empire de la vertu! envain entreprend-on de secouer son joug; l'on est forcé de reconnoître dans ces hommes vertueux, l'image de cette souveraine des cœurs. Abariel jouissoit de l'estime, du respect & de la vénération que méritoient sa sagesse & ses vertus; ses compatriotes se confioient en lui pour partager le fruit de leurs rapines; souvent ils l'appeloient pour juger leurs différends, & fidèle observateur de ses décisions, le vaincu subissoit son arrêt sans murmure: certain qu'il étoit de s'attirer par sa révolte le courroux de sa nation; la crainte servoit de frein à la cupidité.

Abariel cependant payoit à l'humanité le tribut que lui doivent tous les hommes. De légers défauts obſcurciſſoient un peu des qualités ſi eſtimables : une timidité exceſſive, une facilité qui dégénéroit en foibleſſe, étoient les fruits de la trop grande bonté de ſon cœur. Il aimoit avec paſſion les charmes de la vie paiſible ; il fuyoit avec ſoin tout ce qui pouvoit altérer le repos qu'il avoit ſçu ſe procurer dans ſa retraite. Le crédit & l'autorité que lui donnoient ſes vertus, le mettoient à portée de punir les excès les plus effrénés & d'adoucir quelque peu les mœurs féroces de ſa nation ; mais le foible Abariel n'avoit oſé entreprendre un ouvrage auſſi intéreſſant, & ſon cœur puſillanime, qui auroit ſi vivement applaudi au ſuccès d'une auſſi belle tentative, n'avoit jamais eu la force de la concevoir. Que dis-je ? auſſi foible père que citoyen timide, il n'avoit pas même le courage d'arrêter les déſordres de ſa propre famille, & ſon indigne fils, le farouche Aça-Hyde, excitoit au meurtre & au brigandage, ce même peuple à qui ſon père donnoit l'exemple de toutes les vertus.

Je paſſai ma première jeuneſſe dans la maiſon d'Abariel ; ce digne vieillard, qui

m'aimoit tous les jours de plus en plus, ſe propoſa de m'attacher entièrement à lui. J'étois eſclave d'Açá-Hyde, & comme mon extrême jeuneſſe m'avoit empêché juſqu'alors de le ſuivre dans ſes courſes, il m'avoit confié aux ſoins de ſon père ; mais il projetoit de me reprendre lorſque je pourrois lui être de quelque utilité. Cet âge approchoit, & l'amitié d'Abariel voulut prévenir le malheur qui me menaçoit. Il m'obtint d'Açá-Hyde pour une ſomme aſſez conſidérable ; car cet homme dur & avare mettant à profit l'affection qu'il découvrit que ſon père avoit pour moi, n'eut pas de honte de me vendre beaucoup au deſſus du prix ordinaire des eſclaves.

Je ne fus pas plutôt en la puiſſance d'Abariel, qu'il s'empreſſa de m'en apprendre la nouvelle. J'ai enfin trouvé un fils digne de moi, me dit-il en m'embraſſant affectueuſement ; les cœurs comme le tien n'ont pas beſoin d'être excités à la reconnoiſſance. Viens, mon fils, viens prendre auprès de moi une place que mon cœur te deſtine depuis long-tems. Il m'arrache en même-tems ma robe d'eſclave, me fait revêtir d'un vêtement arabe & me place à ſes côtés. Tu es libre, mon cher

Al-Zahel, ajoute-t il; les chaînes que je veux te faire porter désormais sont douces & ne pourront te déplaire. Il me confie alors le projet qu'il avoit formé de m'unir avec Zulima. Cette belle fille, dont je n'ai pas encore parlé, & avec laquelle j'avois été élevé dans la maison d'Abariel, avoit déjà fait de profondes impressions sur mon cœur. Muet de reconnoissance & de joie, je tombe aux pieds de mon bienfaiteur; Abariel ému, attendri, me relève, m'embrasse sans pouvoir proférer une seule parole, & se retire enivré de cette joie pure qui ne peut être goûtée que par les ames vertueuses.

Zulima étoit jeune & belle, &, comme je viens de le remarquer, ses appas n'avoient point manqué leur effet sur un cœur tendre & sensible comme le mien. J'en étois depuis long-tems éperdument épris; mais je cachois soigneusement une passion qui ne pouvoit que m'être funeste. Zulima étoit fille du cruel Aça-Hyde; cette triste réflexion excitoit en moi un frémissement universel. Je connoissois le caractère fier & violent de l'Arabe, & je n'aurois pas manqué d'étouffer les feux de cet amour dans leur naissance; mais le discours d'Abariel leur donna sur le champ

une nouvelle vie. Mes premiers ſentimens reprirent toute leur force, ou plutôt j'en éprouvai que je n'avois point encore ſentis. Mon cœur ſe munit d'une audace que j'avois méconnue juſqu'alors ; je bravois les impuiſſantes fureurs d'Aça-Hyde; j'étois capable de tout tenter pour la poſſeſſion de Zulima.

J'eus bientôt mis dans mes intérêts l'objet de mon amour. La tendre Zulima, appuyée de l'aveu du reſpectable Abariel, ſe livra toute entière à ſon penchant. Retenue juſqu'alors par l'obſtacle preſqu'inſurmontable qui nous ſéparoit, elle avoit oppoſé à mon empreſſement & à mes ſoins, une froideur déſeſpérante. J'attribuois au mépris cette indifférence affectée qui lui faiſoit répandre des larmes dans le ſecret. Hélas ! que j'étois injuſte, ou plutôt que je connoiſſois peu l'amour ! que j'apprécioіs mal cette tendre & delicate inquiétude d'un cœur amoureux qui ſacrifie juſqu'à ſon amour pour le repos de l'objet aimé !

Abariel ne nous laiſſa pas pouſſer longtems des ſoupirs inutiles ; il connoiſſoit trop l'ame altière de ſon fils, pour ne pas s'attendre aux violences qu'il employeroit pour rompre cette union, & il étoit trop

foible pour lui faire tête & les mépriser. Il prit donc le parti de laisser ignorer le tout à son fils, & de m'unir à Zulima par un mariage secret. Il y étoit d'ailleurs autorisé par les loix du pays, suivant lesquelles la puissance paternelle ne finit qu'avec la vie, & s'étend sur tous les descendans sans pouvoir être détruite ni altérée par l'âge ou par le changement d'état. Ce fut entre les mains d'Abariel que je jurai à Zulima un fidélité inviolable; ce fut en sa présence que je cueillis sur les lèvres de cette aimable fille, ce premier baiser de l'amour qui fait les délices d'un cœur vraiment sensible, sans effrayer la pudeur ni blesser la délicatesse.

Le féroce Aça-Hyde ne tarda pas à être instruit de ce mariage. La violence de ses transports manqua de lui coûter la vie. Il jura de m'arracher la mienne par les tourmens les plus affreux; son père même étoit enveloppé dans ses projets de vengeance. Bientôt j'entendis gronder l'orage qui me menaçoit; mais que j'aurois été peu effrayé du bruit de cette tempête, si le sort de Zulima n'y eût été intéressé! Je tremblai pour une tête si chère. Le foible Abariel ne pouvoit prendre aucune résolution; envain excitois-je son courage,

sa

ſa vertu pour ſoutenir ſon ouvrage. La douleur & la crainte avoient énervé ſon ame; il nous abandonnoit à la rage du furieux Arabe qu'il auroit pu lui ſeul vaincre & appaiſer.

Tremblant, déſeſpéré, je ſollicitai des ſecours; je cherchai des amis; je rencontrai le traître Nirzah. La candeur & l'affabilité étoient peintes ſur le viſage de ce méchant homme. Ami ſecret d'Aça-Hyde, il lui avoit promis de me livrer à ſa fureur. Il m'aborde avec un front ouvert & épanoui; les ſignes de la joie animent ſon teint; le miel coule de ſes lèvres. Il ſait mes malheurs, il connoît mes inquiétudes. Depuis long-tems il m'aime: la douceur de mon caractère, l'innocence & la ſimplicité de mes mœurs ſympathiſent avec ſes inclinations; une cruelle néceſſité l'empêche de ſuivre un ſi bel exemple. Il s'intéreſſe à mon ſort & à celui de l'aimable Zulima: il m'offre un aſyle; il veut nous mettre à l'abri des inſultes du cruel Aça-Hyde. Dût-il être la victime du courroux de notre ennemi, il ſaura nous ſauver de ſes coups & nous ſouſtraire à ſa vengeance. Pouvois-je ne pas me laiſſer tromper par une franchiſe en apparence auſſi ſincère & auſſi déſintéreſſée?

Pouvois-je n'être pas dupe des fausses promesses de ce séducteur, moi qui ne connoissois point les hommes, qui jugeois de tous les cœurs par le mien ? J'embrassai cet imposteur ; je l'accablai de caresses; je choisis sa maison pour servir de retraite à ma chère Zulima ; je convins avec ce fourbe de l'instant où je la conduirois chez lui.

A peine eus-je quitté Nirzah, que je cours chez Abariel. Dieux ! que devins-je ? Comment ai-je pu survivre au nouveau malheur qui m'attendoit ? Le vieux Abariel étendu sans connoissance, sa maison forcée, & par-tout les marques de la violence & l'image de la désolation: voilà l'effrayant spectacle qui vint s'offrir à mes yeux. Je vis sur le champ toute l'étendue de mes maux. Zulima, m'écriai-je d'une voix terrible, ma chère Zulima, qu'êtes-vous devenue ? Abariel entr'ouvrant alors les yeux: ah ! mon fils, me dit-il, d'une voix tremblante & entrecoupée, fuis la colère du redoutable Aça-Hyde ; il emmène l'infortunée Zulima... Je ne voulus pas en entendre davantage ; je lançai sur le trop foible Abariel un regard de colère & d'indignation, & je sortis en lui marquant tout le mépris que m'inspiroit la lâcheté

de sa conduite. L'excès du délire me rendit cruel & ingrat; au lieu de plaindre ce malheureux vieillard, je ne fis qu'augmenter ses tourmens. Il ne me répondit que par ces mots : & vous aussi, mon fils! & levant les mains au Ciel, il répandit un torrent de larmes.

J'étois dans un état trop violent pour penser à celui où je laissois Abariel ; je ne m'occupois que de Zulima. Le perfide Nirzah se présente à mon esprit comme le seul ami à qui je puisse recourir : je vole chez lui. Il savoit mes nouveaux malheurs. Déjà il avoit vu Zulima ; il avoit eu l'adresse de l'entretenir en secret ; il avoit été témoin de ses larmes & de son désespoir. Son amitié n'étoit pas demeurée oisive ; il avoit imaginé de me procurer une entrevue avec ma femme dans la nuit suivante ; ils en avoient concerté ensemble les moyens, & voici le stratagême qu'ils avoient imaginé. Zulima étoit renfermée dans une des tours du château d'Aça-Hyde ; cette tour étoit défendue par un bras de mer qui remplissoit des fossés très-profonds. Je devois me rendre dans une barque au pied de la tour, & à l'aide d'une échelle de corde, je devois m'introduire dans la prison de Zu-

lima. Je fus d'autant plus charmé de cette ruse, qu'elle me fit concevoir le dessein de délivrer Zulima; il me sembloit qu'il seroit facile de la descendre dans ma barque avec le secours de l'échelle de corde, & de nous éloigner ensuite d'un pays où tout nous étoit funeste. Je m'épuisai de nouveau en remercîmens & en caresses; je prodiguai à Nirzah les noms les plus affectueux; ce scélerat soutint son personnage avec effronterie; il reçut mes remercîmens & mes éloges avec une modestie feinte, & parut fort content de ma reconnoissance.

Mon ame reprit alors sa tranquillité; je sentis renaître dans mon cœur l'espérance & la joie; je ne voulus cependant point retourner chez Abariel. Je me promenai en attendant la chûte du jour; je roulois dans ma tête différens projets pour assurer notre fuite & fixer notre marche; j'étois tellement absorbé dans mes idées, que je ne voyois personne. Un inconnu me tire tout-à coup de cette rêverie profonde, & après m'avoir remis un billet, il se retira sans mot dire & disparut aussitôt à mes yeux. J'ouvris ce billet fatal. Je frémis encore quand je me rappelle ce qu'il contenoit.

Méfiez vous du traître Nirzah, mon cher Al-Zahel, me disoit on par cet écrit; *il est de concert avec Açi-Hyde pour vous perdre : au lieu de la tendre Zulima, vous ne devez rencontrer que vos ennemis au rendez-vous ; ils ont projeté de rompre l'échelle de corde lorsque vous serez parvenu à la moitié de sa hauteur, & de vous précipiter dans le sein des ondes. Précautionnez-vous contre le piége que l'on vous tend : il vous est facile de tromper la fureur de vos adversaires ; mais ne manquez pas de vous trouver au rendez-vous ; il y va de la vie de votre Zulima, que l'on pourroit seule accuser de vous avoir instruit. ZULIMA.*

Je ne peindrai point la consternation où me jeta cet avertissement que je reconnus être de la main de ma femme. Je songeai cependant à remplir ses vues ; je m'assurai d'une barque de pêcheur ; j'y transportai mes effets les plus précieux, & lorsque la nuit fut close, je me rendis au pied de la tour. J'apperçus de la lumière à une fenêtre très élevée, & lorsqu'on eut entendu aborder la barque, la fenêtre s'ouvrit, & j'apperçus que l'on descendoit lentement & avec précaution une échelle de corde. Lorsqu'elle fut à ma portée, j'y attachai un paquet de vieil-

les hardes que j'avois chargées de quelques pierres pour les rendre plus pesantes; je la vis s'élever à une certaine hauteur & tomber ensuite avec bruit dans l'eau : je fus alors assailli par une grêle de pierres que l'on lançoit du haut de la tour, ce qui m'obligea de m'éloigner en ramant doucement; mais je ne pus m'empêcher d'entendre les cris de joie de mes ennemis, qui me croyant enseveli sous les eaux, s'applaudissoient de leur vengeance & insultoient à mon malheur.

Je continuai de ramer tant que mes forces me le permirent. J'étois en haute mer, lorsque le jour commença à paroître. Je m'étois muni de quelques provisions, & ma barque, qui n'auroit pu échapper à la tempête la plus légère, n'éprouva heureusement aucun accident. Je découvris terre le lendemain, & de nouvelles idées commencèrent à me tourmenter.

Je m'éloignois de Zulima. Chaque pas que je faisois, sembloit mettre entre elle & moi un intervalle immense. Mon cœur étoit mort : aucun lien ne m'attachoit à la vie; tous mes mouvemens sembloient involontaires; j'aurois desiré un entier anéantissement de moi-même. Je marchois toujours cependant; j'avois laissé

ma barque loin de moi, & après avoir erré pendant plusieurs jours, je m'arrêtai à Bagdad.

Le sage Calife Haroun y avoit établi le siége de son empire. Les peuples étoient heureux sous le règne de ce vertueux Prince : une opulence sans faste se faisoit admirer jusques dans les états les plus abjets. Je m'étois un peu étourdi sur le souvenir de mes malheurs passés, & me trouvant sans ressources, je ne balançai pas à me fixer dans une ville qui m'offroit des secours assurés. A quelque genre de travail que je voulusse me livrer, j'étois sûr de me procurer facilement ma subsistance. Je n'avois appris aucun métier chez les Arabes ; ce peuple guerrier n'en connoissoit point d'autre que celui des armes. Je fus contraint d'offrir mes services aux voyageurs dans un caravenserail, où l'on voulut bien me recevoir. Je changeai de nom d'Al-Zahel en celui de Nourzadab. Outre que je craignois d'être reconnu, & qu'il me sembloit que tout le monde devoit être au fait de mes malheureuses aventures, je ne voulois plus porter un nom qui me rappeloit mes malheurs, & que je ne pouvois entendre prononcer sans douleur.

Il y avoit quelques lunes que j'exerçois mon nouvel emploi ; j'étois morne & rêveur; j'employois mes momens de loisir à penser à ma chère Zulima & à me consumer en nouveaux regrets & en plaintes inutiles. Deux voyageurs entrent au caravenserail ; ils me fixent avec attention, & s'enveloppant le visage de leurs robes, ils se retirèrent précipitamment. Cette singularité me fit une impression légère; j'étois trop occupé d'ailleurs pour la remarquer.

Le lendemain un esclave vint me prendre par la main à la porte de mon caravenserail. Noutjadab, me dit-il, suivez-moi ; votre fortune est faite. Je marche sans crainte sur les pas de l'esclave. Nous nous arrêtons à une maison de peu d'apparence dans un des quartiers les moins fréquentés de la ville. Je marchois, comme je l'ai dit, sans aucune appréhension. Mon emploi me mettant à portée de servir tout le monde, je ne voyois dans cette aventure rien qui pût me paroître suspect & dangereux. Je continue de suivre l'esclave ; il me conduit dans une chambre où je trouve deux hommes assis, la tête penchée sur le sein. Alors l'esclave fermant la porte sur lui, me laisse avec

ces deux inconnus. Qu'as-tu fait de ma fille, me dit aussi-tôt l'un d'eux que je reconnus pour le terrible Aça-Hyde, en se précipitant sur moi, & me renversant sous ses pieds? J'étois plus mort que vif; cette brusque apostrophe m'avoit glacé d'effroi. Réponds, traître, continue Aça-Hyde, en me regardant avec des yeux étincelans. Si ce malheureux s'obstine à se taire, dit alors tranquillement le traître Nirzah, qui, pendant cette scène, étoit nonchalamment assis sur un sopha, faites-lui souffrir les tourmens que méritent son audace & son opiniâtreté. Non, non, interrompit le violent Aça-Hyde; sa mort va me venger de ses attentats, & tirant son cimetère, il lève le bras pour m'abattre la tête. Je fis un cri, l'amour de la vie me fit jeter sur mon adversaire un regard expressif : je pris une posture si touchante & si humiliée que le fer tomba des mains du cruel Arabe; honteux de n'avoir pu consommer son crime, il se retourne vers Nirzah. Je ne veux point souiller mes mains du sang de ce malheureux, lui dit il; ses jours me répondront de ceux de ma fille. Il faut qu'il nous déclare à l'instant la retraite de Zulima, dit alors Nirzah en appuyant sur mon este-

mar la pointe d'un javelot qu'il tira de dessous sa robe. Envain protestai-je de mon innocence, en vain employai je les cris, les prières & les larmes pour fléchir ces barbares; le cruel Nirzah me déchiquetoit inhumainement la peau avec la pointe de son dard. Désespéré, couvert de sang, animé par mes blessures, je fis un mouvement brusque: d'une main je saisis l'arme de cet infâme bourreau, de l'autre je le repoussai violemment; ce lâche, étonné de ma résistance, pâlit, trembla & implora le secours d'Aça-Hyde. A l'instant la porte de la chambre est enfoncée, le Calife lui même, à la tête d'un troupe de gens armés, se présente; il étoit conduit par l'esclave qui m'avoit abordé le matin à la porte de mon caravenserail; cet homme étoit un de ces délateurs dont l'exactitude & la sévérité de la police met à profit la bassesse & intéresse la vénalité. Un effroi mortel saisit mes adversaires. Dieux! quelle fut ma surprise & ma joie! Qui pourroit exprimer les transports qui m'animèrent en reconnoissant ma chère Zulima parmi les soldats qui accompagnoient le Calife! En vain son travestissement l'auroit-il rendue méconnoissable à tous les yeux;

les miens ne purent s'y méprendre; d'ailleurs, le trouble de mon cœur confirmoit assez leur témoignage. Je vole, je me précipite à ses pieds; elle se jette au-devant de mes pas & me serre étroitement entre ses bras. Nos cœurs ne pouvoient supporter long-tems des mouvemens si violens; nous perdîmes l'un & l'autre connoissance.

Le Calife, surpris & attendri, voulut apprendre la cause de ces transports tumultueux. Nous fumes transportés, Zulima & moi, dans son palais, & il se fit assurer de mes deux ennemis. Cet excellent Prince ne put s'empêcher de verser des larmes au récit de mes infortunes; il déplora le triste sort du foible Abariel que l'excès de sa douleur avoit conduit au tombeau; il admira le courage & l'intrépidité de l'aimable Zulima, qui, après s'être sauvée de la prison de son père, avoit osé, pendant sa vie errante, mettre en sûreté, sous un habit d'homme, son honneur & ses jours; toute sa colère se tourna contre nos persécuteurs; les pleurs & l'intercession de Zulima purent à peine sauver les jours de son père; quant au persi le Nirzah, le Calife se montra absolument inflexible: il fut livré au glaive

de la justice, qui trancha cette vie infâme avec toute l'ignominie que méritoient les forfaits dont elle étoit souillée.

Aça-Hyde toujours furieux, toujours intraitable, s'éloigna de Bagdad, la rage dans le cœur. Enfin le désespoir de n'avoir pu assouvir sa vengeance, & peut-être le remords le portèrent à se délivrer d'une vie qui lui étoit importune : on trouva ce malheureux à quelque distance de la ville, étendu noyé dans son sang, le cœur percé de sa propre épée.

Je vis heureux & tranquille avec une femme que j'aime, & dont je suis adoré ; honoré des bonnes graces du meilleur des Princes, je me vois à l'abri des horreurs de la misère, & je n'abuse point de sa protection pour étendre ma puissance & augmenter mes richesses : je me suis réconcilié avec l'humanité contre laquelle mes malheurs m'avoient aigri ; je sais qu'il est des scélerats qui outragent la nature & déshonorent le nom d'hommes ; mais en même-tems je me suis apperçu que la vertu avoit encore ses autels & ses adorateurs. Je plains ceux que la fougue de leurs passions précipite dans les abîmes du vice, & je pleure sur leur sort malheureux. Je pardonne au cruel Aça-Hyde ; mais mon cœur aura

toujours en horreur la mémoire du perfide Nirzah. *Les vices qui répugnent le plus à une ame honnête & sensible, ceux que l'honnête homme n'excuse & ne pardonne jamais, sont la perfidie & la scélératesse méditée.*

Par Mlle Raigner de Malsontaine.

LES TROIS NAUFRAGES.
Conte.

TEL franchit les rochers qui bronche en beau chemin.
Cet avis est pour tous; mais, sur-tout, pour les filles.
La confiance perd souvent les plus gentilles,
Puis un malheur en tient un autre par la main.
Isidore le prouve.... Un canton de l'Asie
Possédoit ce trésor. Là le sexe, dit on,
N'est pas, comme chez nous, beau seulement de nom.
Isidore à la fois étoit belle & jolie;
Même, elle avoit un cœur, ce que je prise plus.
Les vieillards la prêchoient: c'étoit sermons perdus.
Les jeunes gens l'aimoient: ils plaisoient davantage;
Mais, près de cette fleur, ils bourdonnoient envain.

Elle n'en aimoit qu'un : c'étoit être bien sage ;
Encor l'ignoroit-il. Ce sexe est si malin !
Isidore étoit fille, & partant curieuse.
Elle consulte un jour une vieille fameuse
Qui portoit l'avenir sur ses rides tracé :
« Isidore, tremblez, quel funeste présage !
Dit la vieille, lançant un regard courroucé ;
» Ne vous embarquez pas, ou vous ferez nau-
» frage.
» Ouvrez-moi votre main : dieux, quels signes je
» vois !
» Vous n'en ferez pas un, ou vous en ferez trois. »
—Trois naufrages !.. Sur mer !.. « Je n'ai plus
» rien à dire.
» Le sort se taît. —Jamais je ne m'embarquerai.
» Vous vous embarquerez... Isidore de rire.
—Je la ferai mentir, point ne naviguerai.
Elle sort Son amant l'attendoit à la porte.
Par le plus long chemin, celui des amoureux,
Azor la reconduit, riant de bonne sorte,
Sur la vieille & le sort menant propos joyeux.
Bientôt laissant la vieille, on parle d'autre chose.
On se lasse en marchant, eh bien ! on se repose.
Un petit bois invite : on se promène au bord,
Puis, on pénètre un peu. Le soleil est si fort !
Le plus épais ombrage est celui qu'on préfère.
Les femmes ont un teint, cent choses à garder.
Azor prend part à tout : il faut bien lui céder.
Mais, les soins d'un amant exigent leur salaire.

On accorde un baiser ; il en dérobe deux.
On se fâche, l'amour croît par la résistance.
Isidore se plaint ; mais, à tort, en ces lieux,
Elle s'est embarquée : & l'ombre & le silence,
Son cœur, tout la trahit. Azor lit dans ses yeux,
Il n'écoute plus rien. Quel destin est le vôtre !
Beau sexe, en vérité, j'aurois fait comme Azor.
Accordez, refusez, vous aurez toujours tort.
Le naufrage suivit. Et d'un... passons à l'autre.
Isidore comprit la vieille & son détour.
« Si j'ai perdu l'honneur à mon premier naufrage,
» Disoit-elle, au second je perdrai donc le jour ;
» Et pourrai-je jamais survivre à cet outrage ? »
Azor la consoloit. Pour réparer le mal,
Il étoit un moyen ; mais, par un sort fatal,
Azor étoit sans biens. Les parens d'Isidore,
Au plaisir de bien faire, aux vœux de leur enfant,
Préféroient ce métal que par-tout on adore.
Ils furent séparés. Azor, en s'embarquant,
Promit de revenir plus fortuné près d'elle.
Qu'il fut versé de pleurs & poussé de soupirs !
Qui sent toute leur peine a connu leurs plaisirs.
Trop éprise d'Azor pour le croire infidelle,
Isidore pourtant ne perdit pas l'espoir.
« Si je peux, disoit-elle, à moi seule devoir
» Le bonheur qui nous fuit, que je serai con-
» tente ! »
Elle travaille donc. Le commerce prend bien ;
Mais trop de confiance accable l'imprudente.

Un créancier lui manque ; il ne lui reste rien.
La vieille triompha. Vint le second naufrage.
Celui-là n'est pas rare. On voit d'honnêtes gens
En faire deux ou trois ; toujours plus opulens.
Pour comble de malheur, un funeste message
Lui fait savoir qu'Azor, réduit en esclavage,
Ne peut que d'elle seule attendre sa rançon.
Isidore, à ce coup, sent fléchir sa raison
Mais son cœur la soutient. L'amour y vit encore.
« J'irai le délivrer ; j'irai, dit Isidore :
» Vieille, qui me poursuis, je te satisferai.
» Je n'ai plus rien à perdre au troisième naufrage,
» La fortune & l'honneur ne sont plus mon par-
» tage.
» Puisque tu l'as prédit, oui, je m'embarquerai.
» Ah ! pour moi, loin d'Azor est-ce un bien que la
» vie ?
» La plus douce moitié dans lui me fut ravie. »
Elle part, de ses biens emportant les débris,
La rançon d'un amant, trésors vraiment chéris.
Le vent fut bon, l'amour conduisoit une amante.
Dans le port de Tunis elle entre triomphante.
Pour cette fois, la vieille en a le démenti.
Elle réclame Azor... Azor !.. Il est parti.
Il a brisé ses fers. Sa retraite inconnue
Frappe de désespoir son amante éperdue.
S'il faut ne plus revoir le malheureux Azor,
Elle voudroit dans l'onde avoir trouvé la mort.
Mais l'amour, qui de rien fait naître l'espérance,

Lui dit de retourner aux lieux de sa naissance.
Azor, pour l'y surprendre, est sans doute en chemin.
Elle s'embarque donc, maudissant le destin,
Et rêvant nuit & jour l'implacable sorcière.
Elle songe une nuit que l'affreuse mégère
Appelle la tempête & déchaîne les vents.
Les vagues jusqu'au ciel par leur choc élancées,
Retombent sur la barque en masses renversées.
Où fuir ! où se sauver ! de rochers menaçants
Une isle offre à ses yeux ses plages hérissées.
Aux éclats de la foudre elle reprend ses sens.
Non, ce n'est point un songe. Elle touche à sa perte.
La vieille épouvantable, aux lueurs des éclairs,
Lui montre son tombeau dans le gouffre des mers.
L'équipage succombe ; & la barque entrouverte
Eclate en se brisant sur les rochers aigus.
Seule, sur les débris, Isidore emportée
S'écrie : Azor, Azor, je ne te verrai plus !
Et dans l'onde à l'instant roule précipitée,
Lorsqu'un bras la saisit, luttant contre le sort,
L'entraîne, gagne terre & l'arrache à la mort.
Azor, des bords de l'isle, avoit vu le naufrage !
De l'humanité seule il tenoit son courage ;
Et l'amour seul devoit en couronner l'effort.
Dans quels lieux les destins lui rendoient Isidore !
Elle rouvre les yeux & reconnoît Azor.
En goûtant leur bonheur ils en doutoient encor.

J'aime mieux partager que peindre leur transports!
Ses compagnons, comme elle, avoient nagé dans l'isle;
Bientôt, quoique déserte, elle devint fertile.
Notre couple, dit-on, prit soin de la peupler.
Robinson, dans la sienne, avoit à qui parler.
C'étoit peu, si l'Anglois n'avoit eu que leur âge.
Le vieille véridique & le triple naufrage
Toujours à leur esprit vint se renouveler.
De ne plus s'embarquer tous les deux se promirent;
Ils tinrent leur parole avec fidélité.
Des mêmes sentimens leurs enfans se nourrirent,
Je ne sais cependant s'ils en ont profité.

Par M. Girard Raigné.

EPITRE aux Gens comme il faut.

GENS comme il faut, c'est à vous que j'écris;
Coulez mes vers, soiez galans, polis,
Flatteurs sur-tout. Dans le siècle où nous sommes,
Vous trouverez plus de femmes que d'hommes.
Habillez-vous, sachez vous présenter,
Vous saurez tout. N'allez pas hésiter:
Vous ennuirez, si vous êtes timides;
Vous parviendrez, si par de jolis mots

Vous aiguisez vos rimes intrépides.
Point de bons sens ; il est fait pour les sots.
Beaucoup d'esprit ; il en faut pour médire.
Soumettez tout aux traits de la satyre ;
Que l'amitié réclame en vain ses droits :
A ses dépens brillez : voilà vos loix.

Bons laboureurs, hommes vraiment utiles,
Vous vous plaisez à nourrir des ingrats.
Sans y songer, du travail de vos bras
Nous jouissons dans nos heureuses villes.
Vos fronts hâlés vous rendent déplaisans,
Portez vous bien, bon soir les bonnes gens.

Fiers matelots, au milieu des tempêtes,
Allez pêcher les poissons délicats
Qui vont orner nos paisibles repas.
L'onde mugit, la foudre est sur vos têtes ;
Je vous admire, & ne vous connois pas.
Allez chercher les trésors de l'Asie,
Pour des pompons méprisez votre vie,
C'est fort bien fait. Vous fumez ? .. je vous fuis.

Ce n'est pas vous non plus à qui j'écris,
Femme livrée aux devoirs du ménage ;
Vous lisez peu, vous n'en vallez pas moins ;
Mais, on ne voit chez vous qu'un mari sage,
Et des enfans objets de tous vos soins.
Dans vos habits, simplement élégante,
Vous êtes belle, & n'êtes point frappante.

Je n'écris pas aux simples artisans,
Gens du commun, aux petites grisettes;
Je ne leur vois ni rubans, ni manchettes.
Je ne connois que les honnêtes gens,
Ceux qu'on peut voir, & qui savent se mettre.
Je ne veux pas ailleurs me compromettre.
Non, je n'écris qu'à Monsieur le Baron,
Monsieur Pantin & Monsieur Rigaudon,
Sans oublier Monsieur de ***,
Gens du bon ton, voguant à pleines voiles
Dans le beau monde, & vivant comme il faut.

Vous, qui formez la bonne compagnie,
Apprenez-moi l'art de mettre en défaut,
De créanciers une foule qui crie;
De ne risquer au jeu que mon honneur;
Dans le négoce, où l'on plaint mon malheur,
De m'enrichir au troisième naufrage.
J'ai peine encore à prendre votre usage.
Je me ferai. Vous pourrez me former,
Ma vanité secondera la vôtre.
J'ai quelque bien; j'aime à le consumer.
C'est le plus fort. Je suis né... comme un autre.
Si du prochain je suis peu détaché,
Pour mes parens, si j'ai quelque tendresse,
Si j'aime encor mes amis, ma maîtresse,
Même mon chien, qui m'est fort attaché,
(Car il faut bien que j'aime quelque chose,)
Du changement sur vous je me repose.

De mes parens en public je rirai,
Vivant par goût, bien moins que par méthode,
D'un cœur trop bon je me corrigerai;
On me craindra; je m'en applaudirai,
Et, comme vous, pour me mettre à la mode,
De mes amis froidement j'uſerai,
De ma maîtreſſe enfin je me jouerai.

Minois charmant que le printems couronne
Où la gaîté forme deux petits creux,
Où s'eſt niché le rire gracieux,
Minois qui rends le baiſer qu'on te donne,
Que tes regards promettent de bonheur!
L*** dis, par quel art enchanteur,
Toujours la même, es-tu toujours nouvelle?
Mais, point de dot!.. ah! vous n'êtes pas belle!
N'eſpérez pas un mari comme il faut.
Bonne d'ailleurs, & preſque ſans défaut,
Je vous connois un fond de modeſtie;
Vous ignorez la morgue des états;
Quand vous aimez, c'eſt, dit-on, pour la vie;
Et vous aimez gens comme il ne faut pas.

Beau monde, eh bien! ai-je votre langage?
J'ai cru long-tems, ſelon l'antique uſage,
L'extérieur fait pour marquer les rangs,
Pour diſtinguer les petits & les grands;
Qu'un homme honnête avec peu de fortune,
Etoit compris dans les honnêtes gens.
Je me trompois: ame ſimple & commune,

Ainſi que vous, je ſens qu'il eſt bien mieux
De prendre un ton & de parler aux yeux.
Puiſque j'ai vu Mondor qui ſort de terre,
Grace au galon, ſans talens, ſans ayeux,
Marcher l'égal d'un Pair de l'Angleterre,

Honnêtes gens, donnez-moi vos avis ;
Je me mettrai, vous pourrez me connoître,
Sous vos drapeaux je brûle de paroître.
J'attends réponſe... & vous êtes polis.

Par le même.

ELEGIE VIe. du livre 1. de Tibule.

Tibule célèbre le jour de la naiſſance de Meſſala.

*Traduction par M. P**.*

Hunc cecinere diem Parcæ fatalia nentes ſtamina, &c.

Les Parques, en filant la trame des deſtinées qu'aucun dieu ne peut rompre, ont annoncé ce beau jour : elles ont prédit qu'il naîtroit un héros qui dompteroit les peuples de l'Aquitaine, & qui ſe rendroit redoutable à l'Adour, ſoumis à ſes armes victorieuſes : ces faits ſont arrivés : la

Jeuneffe Romaine a vu de nouveaux triomphes & des chefs les bras chargés de chaînes. Pour vous, Meffala, le front couronné d'un laurier vainqueur, vous avanciez fur un char d'ivoire, attelé de chevaux blancs. J'ai eu quelque part à votre gloire; la ville de Tarbes & les Monts Pyrénées en furent témoins, ainfi que les rivages de la mer de Saintonge, comme auffi la Saone, le Rhône rapide, la Garonne & la Loire, qui de fes eaux claires, arrofe le pays des Carnutes. (1) Vous chanterai-je auffi, fleuve de Cydnac, vous, qui d'un cours paifible, épanchez, dans d'agréables vallons, vos limpides ondes? Dirai-je dans quel efpace le froid Taurus, qui porte fon fommet dans les nues, s'étend fur la Cilicée? Que raconterai-je des colombes facrées de la Paleftine, qui révérée du Syrien, vole, de ville en ville, fans danger d'aucune atteinte? Dirai-je comme Tyr, qui, la première, ofa confier un navire au fouffle des vents, domine de fes hautes tours la vafte Méditerranée? Parlerai-je de la fertilité du Nil, qui de fes tiédes ondes, abreuve les campagnes, lorfque les ar-

(1) Aujourd'hui le Pays Chartrain.

deurs de la canicule font entr'ouvrir la terre aride ? Puissant fleuve, pourrai-je dire quelle est la cause qui te produit, & dans quelle contrée est placée ta source? Grace à tes eaux fécondes, le pays qu'elles arrosent ne demande jamais de pluies, & l'herbe desséchée ne sollicite pas les secours du pluvieux Jupiter; la jeunesse Egyptienne, instruite dans les mystères religieux du bœuf de Memphis, célèbre tes bienfaits, & tu fais, ainsi qu'Osiris, le sujet de ses hymnes & l'objet de sa reconnoissance. Osiris fut le premier qui d'une main industrieuse, façonna une charrue, & qui, avec le coutre, essaya de se rendre la terre favorable. Il fut le premier qui lui confia les semences des plantes, & qui cueillit des fruits sur des arbres inconnus (1) avant lui. Il apprit comme on peut soutenir la vigne, encore jeune, par des échalats, & il enseigna l'usage de la faulx pour couper l'herbe des prés. Ce fut la première fois que la grappe, venue à sa maturité & foulée par des hommes rustiques, exprima pour Osiris son jus agréable. Dans la joie qu'inspira

(1) *Inconnus*, parce que la culture donne des espèces nouvelles.

cette

cette liqueur, on apprit, par le chant, à donner à la voix différentes inflexions, & à plier les membres du corps, tout inhabiles qu'ils étoient, à des mouvemens réglés & cadencés; ainſi le laboureur, fatigué d'un long travail, trouva dans les dons de Bacchus un remède à ſes peines. Le vin procure du ſoulagement à un infortuné, quoiqu'une cruelle chaîne resonne au tour de ſes jambes.

Oſiris, on ne vous voit point entouré des noirs chagrins ni des triſtes ſoucis; mais, avec un viſage riant, vous menez à votre ſuite le chant, la danſe, l'amour galant & volage: des fleurs diverſes couronnent avec le lierre votre front toujours ſerein; on vous voit avec une robe couleur de ſafran, qui ſe répand avec grace ſur vos pieds délicats; vos habits ſont peints de la pourpre de Tyr; vous aimez à entendre le doux ſon de la flûte, & dans la célébration de vos myſtères, on n'oublie point les petites corbeilles: Venez, aimable Oſiris, & les tempes arroſés de vin, faites, en l'honneur de Genius, naître, par votre préſence, des danſes & des jeux. Que ſes cheveux ſoient parfumés d'eſſences précieuſes; que ſa tête & ſon col ſoient ornés de guirlandes; offrez-vous aujour-

d'hui ſous cette parure, je ferai brûler en votre honneur de l'encens, & je vous offrirai des gâteaux faits de miel de Mopſe. Pour vous, Meſſala, mes vœux ſont que votre poſtérité, devenue nombreuſe, ajoute encore, par ſes actions, à la gloire de ſon auteur. Puiſſiez-vous, arrivé à une heureuſe vieilleſſe, vous voir environné d'aimables enfans qui s'empreſſent de vous marquer leurs reſpects! Les chemins qui conduiſent de Tuſculanum à cet endroit, qui eſt l'ancien domaine de la ville d'Albe, ſeront long-tems des témoignages ſenſibles de votre magnificence; car c'eſt par vos ſoins & par vos largeſſes qu'ont été raſſemblés tous les matériaux qui en aſſurent, avec beaucoup d'art, la durée & la ſolidité. Le laboureur chantera vos louanges, lorſque ſur le ſoir, revenant de la ville, il fera ſa route commodément & ſans fatigue. O fortuné jour, qu'on doit encore long-tems célébrer, revenez toujours plus brillant!

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du premier volume du mois de Janvier 1773, eſt *Moulin* (à vent); celui de la ſeconde eſt la *Chandelle*; celui de

la troisième est la *Plume*. Le mot du premier logogryphe est *Héliotrope*, où se trouvent *pie*, *pôle*, *Loth*, *Elie*, *Loire*, *porto*, *Ortie*, *poire*, *poële*, *trio*, *or*, *poëte*, *port*, *pole*, *Eole*; celui du second est *Réflexion*, où l'on trouve *Ré*, *Elie*, *Felix*, *florin*, *Flore*, *Eole*, *Roi*, *Reine*, *Noël*, *Eloi*, *Noé*, *Lin*, *if*, *noix*, *or*, *fer*, *œil*, *lion*, *exil*, *enfer*, *io*, *oie*, *fil*, *filer*, *loi* & *foi*; celui du troisième est *Porte*, où se trouve *port*.

ÉNIGME.

ECOUTEZ-MOI, beau sexe d'alentour;
Plaire à vos yeux est le but où j'aspire:
Ma vie est courte, & dans le même jour
Je nais, je croîs, je vieillis & j'expire.

Pour être bien, il faut que je sois frais;
Qu'on me choisisse une couleur brillante;
Mais quelquefois, quoique fort laid, je plais;
Et c'est selon la main qui me présente.

C'est dans les prés que le berger me prend;
Mais que je suis différent à la ville!
Là je deviens, chez l'amant opulent,
Lettre-de-change; & j'en suis plus utile.

Le bel esprit met la plume à la main,
Rime des mots pour me faire paroître;
Mais je retourne à mon premier destin;
Le même jour me voit mourir & naître.

Par M. Rangier.

AUTRE.

On trouve en moi, lecteur, un être singulier.
Quelque fois je suis mâle & quelquefois femelle:
On craint, on hait Monsieur comme Mademoiselle;
Tous deux plaisent pourtant, mais en particulier.
Je t'inquiéte, ami; mais creuse ta cervelle,
Et suis de point en point ma peinture fidelle.
Monsieur est enjoué, malin, vif, étourdi;
Mais tout cela n'est rien, ou pure bagatelle.
Tu le connoîtras mieux au seul trait de hardi,
Au moins si l'on en croit un fort juste proverbe,
Qui dit... mais taisons-nous: c'est un serpent sous l'herbe,
Et j'allois le montrer... Sous l'aspect féminin
Je ne le cède pas au genre masculin.
Sitôt que je suis née, on me cherche, on se hâte;
Et, sans examiner ma taille ou ma blancheur,

Chacun, des yeux, des mains, & me voit & me tâte;
Ma jeunesse me vaut un si frivole honneur.
Mais, par ma sœur, bientot je me vois éclipsée:
Cependant (quoiqu'alors je sois presqu'oubliée)
Sommes-nous dos à dos cette suivante & moi?
Nous devenons un tout inséparable en soi.
Enfin, par-tout le monde exilée & perdue,
Je vais chercher fortune au milieu de la rue.

AUTRE.

Je suis rond & de forme ovale:
Ma blancheur égale le lis;
Souvent d'un morceau l'on m'avale,
Et, d'autres fois, on en fait plus de dix.
Ma mère est grasse, & je suis maigre:
Elle ne me fait qu'en chantant;
Mais alors sa voix assez aigre,
Annonce son enfantement.
Suis-je fait? elle m'abandonne.
Sa tendresse est bientôt à bout.
Pris dans l'instant, sans que rien m'assaisonne,
Je ne flatte pas trop le goût.
En vieillissant, j'acquiers une couronne
Qui me fait mépriser par-tout.
Deux couleurs font ma consistance.

Quand on détruit mon existence,
L'on feroit de mon cuir un millier de morceaux.
Ce cuir entier, quoique très-mince,
Pourvu qu'en son sens on le pince,
Porteroit les plus lourds fardeaux.
Je respire sans ouverture;
Mon habit est fait sans coûture,
Et ma chemise est d'un lin transparent;
Fait sans coûture également.
Je suis formé de ma nature
Sans os, sans nerfs, sans chevelure;
Mais un moteur, qu'en moi l'on rencontre à-propos,
Produit des nerfs, du sang, des muscles & des os.
Actu, comme du tems d'Ovide,
Mon ventre est toujours liquide;
Mais, dès que mon corps ressent
L'effet de certain élément,
Tout aussi-tôt il se condense,
Et prend certaine consistance.
Par mon nom les êtres divers
Sont existans dans l'Univers;
Et sans mon nom, dans la machine ronde,
On ne peupleroit pas le monde.
Occupe donc, lecteur, à l'explication
Ta vaste imagination;
Mais, en fouillant dans ce sombre grimoire,
Si tu me prends, souviens-toi qu'il faut boire.

Par M. S. S., avocat de Lyon.

LOGOGRYPHE.

PLUS d'une fois je fus funeste
Au guerrier le plus valeureux :
Coupe ma queue, & du reste
Amuse-toi si tu veux.

*Par M. le Marquis de ***, à Nantes.*

AUTRE.

QUE je sois ovale ou bien rond,
Grand, petit, large, étroit ou long ;
D'argent, de bois, de cuivre, ou d'argille ou de verre,
Que t'importent, lecteur, ma forme & ma matière,
Pourvu qu'à ton utilité
Serve bien ma capacité ?
Des genres mon nom vague appartient à la classe.
Fais faire, par plaisir, à mon corps, volte face
Des pieds en remontant au chef,

Quelle métamorphose étrange !
Je deviens des gourmands le patron & le chef,
Qui, pour un dîner mince & bref,
Fit un extravagant échange.
Quel aîné possesseur de fief
De nos jours le brocante à ce prix & le mange ?

Par un Anonyme Limousin.

AUTRE.

On me fait assez triste mine,
Quoique les dons que je destine
Prennent leur source dans mon cœur.
Et de mon sort on peut conclure
Que, qui fait rendre avec usure,
Ne fut jamais en bonne odeur.
J'en ai déjà trop dit sans doute,
Lecteur, & tu me reconnois !
N'importe, un rien peut te mettre en déroute :
Vois-moi donc sous de nouveaux traits.
Tantôt je suis reptile méprisable,
Tantôt esprit sublime & créateur ;
Ici j'égaie & ranime le cœur,

Là, je le flétris & l'accable;
Ici ma noirceur eſt notable,
Là, j'éblouis par ma blancheur;
Tantôt mon ſein porte l'orage,
Tantôt j'annonce la gaîté;
Ici j'ai, pour mon appanage,
Une ſuprême autorité;
Là, certaine fatalité
Réduit mon ſort à l'eſclavage;
Ici, je ſuis gage de ſûreté,
Là, je ne cherche qu'à ſurprendre;
Ici, ſans voix je ſais me faire entendre,
Là, dans ma voix gît mon habileté:
Voilà, lecteur, bien du myſtère;
Mais, pour débrouiller ce cahos,
Ne vas pas me rompre en viſière
Et te roidir mal-à-propos:
Je ne montre mon ſavoir faire
Qu'à ceux qui me tournent le dos.

*Par M. R**, de l'Aquitaine, doyen des T** de F**, de Limoges.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

* Traité de Plutarque, *ſur la manière de diſcerner un flatteur d'avec un ami*, & *le Banquet des ſept Sages*; dialogue du même auteur, revu & corrigé ſur des manuſcrits de la bibliothèque du Roi, avec une verſion françaiſe & des notes. A Paris, de l'imprimerie royale; 1772; & ſe trouve chez Panckoucke, libraire, rue des Poitevins.

En faiſant réimprimer à part ces deux ouvrages de Plutarque, M. du Theil, déjà connu par une traduction des Coëphores, tragédie d'Eſchyle, dont nous avons rendu compte lorſqu'elle parut, s'eſt uniquement propoſé de répondre au vœu de pluſieurs ſavans, qui ont paru deſirer qu'on donnât ſéparément quelques traités de ce judicieux écrivain.

Ce vœu eſt d'autant plus juſte, que la traduction d'Amyot, trop ſouvent infidèle, &, d'autres fois, aſſez ſcrupuleuſement exacte pour laiſſer ſubſiſter la longueur des phraſes de Plutarque, ſurchar-

* *Cet Article & le ſuivant ſont de M. de la Harpe.*

gées d'idées accessoires, & de raisonnemens dont la chaîne semble être interrompue, fait perdre aux amateurs de la vraie philosophie une partie du plaisir qu'ils devraient trouver dans la lecture des *œuvres morales*.

Le nouveau traducteur a essayé de lever ces obstacles, & de mettre Plutarque à la portée des lecteurs les moins attentifs. Le choix qu'il a fait du traité *sur la manière de discerner un flatteur d'avec un ami*, est justifié par l'estime particulière que les gens de lettres ont toujours faite de cet ouvrage. Non-seulement la morale la plus pure y est établie sur les raisonnemens les plus solides ; mais les moindres nuances des passions qui agitent le cœur humain, y sont saisies avec une extrême finesse, & présentées avec une vérité frappante. Il n'est guères possible de donner un extrait de ce traité : les ouvrages de raisonnement perdent trop par le retranchement d'une seule phrase ; & dans celui-ci sur-tout, les parties sont tellement liées ensemble, & si dépendantes l'une de l'autre, qu'il est même difficile d'en détacher quelques morceaux pour faire connaître la manière du traducteur. Nous essayerons néanmoins de transcrire quelques-uns des articles qui

nous ont paru pouvoir être plus aisément séparés du tout.

Après avoir insisté sur le danger des louanges qui donnent au vice le nom de la vertu, Plutarque expose les différentes adresses du flatteur à déguiser ses éloges.

« Il faut donc principalement se garder » des éloges du flatteur : & lui même le » sait bien ; car, toujours habile à prévenir » le soupçon, s'il ose se donner carrière, » c'est vis à vis d'un sot ou d'un riche » imbécille. . . . Mais à quelqu'un plus » avisé, qu'il voit en garde sur cet article, il ne présente point directement la » louange ; il l'amène par de longs détours, & s'approche insensiblement de » l'animal rétif qu'il veut caresser pour » essayer de l'apprivoiser. Tantôt, comme » un orateur, employant la prosopopée, » il met vos louanges dans la bouche » d'autrui, & vous dit qu'avec plaisir il » a rencontré des étrangers, des gens de » mérite qui parloient de vous avec autant de respect que d'admiration. Tantôt feignant de vous rapporter une légère calomnie, qu'il aura lui même inventée tout exprès, il vient avec empressement vous demander s'il est vrai » que vous ayez fait telle chose, ou l'ayez

» dite ; & lorſque vous vous en défendez,
» comme il eſt naturel, il part delà pour
» ſe répandre en éloges : *En effet, j'étois*
» *étonné que vous euſſiez dit du mal d'un*
» *ami, vous qui n'en dites point d'un en-*
» *nemi ; que vous euſſiez fait tort à quel-*
» *qu'un, vous qui donnez du vôtre ſi faci-*
» *lement.* Un autre, à l'exemple des pein-
» tres qui renforcent un effet de lumière
» par des ombres rapprochées, nourrira
» les vices, ſans qu'on le ſache, en af-
» fectant de blâmer, de mépriſer, de
» calomnier, de ridiculiſer les vertus
» contraires. Devant l'homme débauché,
» méchant, avide, qui ſacrifie tout à ſa
» fortune, il traitera la ſageſſe de ſottiſe,
» la modération & la juſtice de foibleſſe
» & d'incapacité. Vis-à-vis de l'indolent,
» du pareſſeux qui fuit les affaires, il ne
» rougira point d'appeler les ſoins du
» gouvernement, une intrigue fatiguante,
» & l'amour de la gloire, une ſtérile va-
» nité : pour plaire au Rhéteur, il rabaiſ-
» ſera le philoſophe & réuſſira près des
» femmes galantes, en accuſant l'épouſe
» ſage & fidèle d'être inſenſible & ſau-
» vage. »

Ailleurs un des moyens qu'il indique pour démaſquer le flatteur quand il veut

paraître user de franchise, & nous reprendre, comme ferait un ami véritable, c'est d'examiner si cette franchise ne porte point à faux, c'est-à-dire sur un défaut contraire à celui que nous avons. « Ce qui » devient dangereux pour ceux qui ne » sont point sur leurs gardes, c'est lors- » qu'on ose les accuser des passions & des » vices contraires à ceux qu'ils ont, com- » me cet Himérien qui reprochoit au ri- » che d'Athènes le moins généreux & le » plus intéressé, sa négligence & sa prodiga- » lité capable de le ruiner avec ses enfans; » lorsqu'on reprend avec une espèce d'ai- » greur les prodigues & les dissipateurs » de leur patrimoine, comme Titus Pe- » tronius reprenoit Néron; lorsqu'à des » Princes féroces & cruels envers leurs » sujets, on conseille de moins écouter » une douceur excessive, une clémence » aussi déplacée que mal entendue. Il en » est de même, si devant un homme sim- » ple & sans finesse, on affecte de crain- » dre sa malice & de s'en défier, si lors- » qu'un envieux, toujours prêt d'ailleurs » à médire & à blamer, se trouve forcé » dans un moment de louer quelqu'un de » célèbre, on le contredit, on l'entreprend » sur le défaut qu'il a de tout louer : *Vous*

» *voilà, louant à tout propos des gens sans*
» *valeur ; car enfin qu'est-ce donc que cet*
» *homme? qu'a-t il fait, qu'a-t il dit de si*
» *beau?* C'est sur-tout dans les affaires de
» cœur qu'on attaque & qu'on enflamme
» ceux que l'on cherche à flatter. Les voit-
» on se brouiller avec un frère, mépriser
» une famille, outrager une épouse, loin
» de les ramener & de les rappeler à eux-
» mêmes, on les anime davantage. *C'est*
» *ne pas se sentir ; c'est votre faute, par*
» *vos complaisances éternelles & votre sou-*
» *mission.* Ont-ils un mouvement de co-
» lère & de jalousie contre une courtisan-
» ne, une maîtresse aimée? aussi tôt, avec
» un noble courage, pour attiser un feu
» trop ardent, on la justifie; on accuse l'a-
» mant d'aimer faiblement, d'en agir
» d'une manière indigne & trop dure:
» *L'ingrat, après tant de baisers!* Ainsi
» lorsqu'Antoine amoureux brûlait pour
» Cléopâtre, on l'assuroit de l'amour de
» cette Egyptienne, qu'il ne payait, di-
» sait-on, que de mépris & d'insensibilité.
» *Elle abandonne un vaste royaume, re-*
» *nonce aux plaisirs de sa cour, &, pour*
» *vous suivre dans un camp, laisse flétrir*
» *ses appas & sa réputation : mais vous*
» *avez un cœur que rien ne peut charmer;*

» *& vous méprisez sa douleur.* Voilà com-
» me le Triumvir flatté secrètement d'être
» accusé d'injustice, plus content d'être
» blâmé, qu'il ne l'eût été d'être approu-
» vé, était, sans le savoir, perverti par
» celui même qui paraissait l'avertir de
» ses torts. Une telle franchise ressemble
» aux morsures passionnées des femmes,
» dont l'impression qui paraît doulou-
» reuse, ne fait qu'enflammer l'ardeur
» qui nous porte au plaisir; & bien qu'elle
» dût être le contre-poison de la flatterie,
» elle donne aux méchans le moyen de
» flatter davantage. Ainsi le vin, quoiqu'il
» soit par lui-même un antidote contre
» la ciguë, ne sert néanmoins, lorsqu'on
» le mêle avec ce poison, qu'à le rendre
» plus efficace & plus sûr, en lui commu-
» niquant un feu qui le porte rapidement
» jusqu'au cœur. »

A la suite de ce traité aussi intéressant qu'utile, se trouvent des *recherches sur les Parasites & les flatteurs proprement dits chez les Grecs.* L'auteur, en publiant ces recherches qu'il annonce comme un léger échantillon du tableau général de la vie privée des Athéniens, qu'il se propose de donner un jour au Public, semble n'avoir eu d'autre but que d'éclaircir un passage

dans lequel Plutarque confond le parasite avec le flatteur. Mais il a fait en même-tems la peinture des mœurs & du caractère de ceux que les Grecs désignaient par l'un ou par l'autre de ces noms. Après avoir donné l'étymologie du mot *Parasite* & montré que ce nom prodigué dans la suite aux plus vils des hommes, fut long-tems respectable & sacré, il explique comment les Grecs le confondirent insensiblement avec celui de *flatteur*. Il rapporte ensuite un grand nombre de traits ou plaisans ou bouffons, qui peignent ces hommes méprisables, dont l'unique emploi était de chercher à vivre aux dépens d'autrui, & de mériter, à force de bassesses, d'être admis à la table des riches.

Ce traité est terminé par un hymne qui fut chanté en l'honneur de Démetrius Poliorcete, lorsqu'il entra dans Athènes. On ne lira point sans indignation ce monument de la flatterie des Athéniens; & les admirateurs de ce peuple célèbre verront avec douleur combien la postérité des vainqueurs de Marathon & de Salamine avoit dégénéré. Cette pièce est traduite en vers français, ainsi que les fragmens des différens poëtes qui se trouvent cités soit dans le texte, soit dans les remarques.

Non que le traducteur, comme il le dit lui-même dans son avertissement, prétende au talent de la poësie; mais il a voulu donner à sa traduction ce rapport de plus avec le texte; & certainement on doit lui savoir gré de la fidélité avec laquelle il a toujours exprimé le sens & la pensée, quelquefois même le mot de l'auteur Grec.

Le Banquet des sept Sages est le dernier morceau du recueil, & celui qui annonce le plus de travail de la part de l'éditeur. Le grand nombre de fautes & de lacunes qui se rencontrent dans les textes imprimés, en avaient jusqu'ici rendu la lecture extrêmement fatiguante; trois manuscrits de la bibliothèque du Roi ont fourni de quoi réparer, en plusieurs endroits, l'injure des tems. Mais pour sentir le prix des variantes que l'éditeur a tirées de ces manuscrits, il faut absolument comparer le texte qu'il publie, avec les éditions précédentes. Les notes qu'il a jointes à la traduction, & qui sont en assez grand nombre, ne doivent point paraître superflues, à cause du soin qu'il a pris d'y rappeler les particularités les moins connues, concernant les personnages célèbres que Plutarque suppose rassemblés chez Pélian-

dre. Ce dialogue à pris ſon nom du feſtin que leur donna le tyran de Corynthe, & contient le récit de différens propos qui furent tenus pendant le repas. Nous nous bornerons à citer quelques unes des réponſes qui nous ont paru les plus dignes des ſages, dans la bouche de qui Plutarque les a miſes.

« Amaſis (c'eſt Niloxene qui parle à » Thalès), Amaſis rend juſtice à vos » lumières ...... mais on vous a fait » paſſer auprès de lui pour l'ennemi des » Rois, en lui rapportant pluſieurs mots » injurieux que vous avez dits ſur les » tyrans, * comme par exemple lorſque » l'Ionien Molpagore vous demanda ce » qui vous paroîtroit le plus étonnant » dans la vie, & que vous répondites » *de voir vieillir un tyran :* oubien encore » lorſqu'en un feſtin où l'on parloit du » naturel des animaux, vous dites *que*

NB. Il faut obſerver ici, comme le traducteur en avertit dans une note, que par le mot Τύραννος, que ne peut être rendu en français que par celui de *Tyran*, les Grecs entendaient, non pas ſeulement un Prince injuſte & cruel, mais en général tout homme qui s'était emparé de l'autorité monarchique dans un état libre, ſans qu'elle lui fût légitimement acquiſe, par le droit de ſucceſſion ou d'élection, qui ſeul caractériſait la royauté.

» *le plus méchant des animaux sauvages,*
» *étoit le tyran, & des animaux domesti-*
» *ques, le flatteur.* Les Rois, je le sais,
» affectent d'être absolument distingués
» des tyrans; toutefois ils n'entendent
» qu'avec peine de semblables réponses:
» quant à ce dernier mot, (répliqua
» Thalès), il est de Pittacus, qui le
» dit un jour en plaisantant à Myssile.
» Pour l'autre, j'avois parlé d'un pilote,
» & non pas d'un tyran. Cependant puis-
» qu'on a changé ma réponse, je dirai
» comme ce jeune homme, qui n'en
» voulant qu'à son chien, avoit par hazard
» frappé sa belle-mère, *le coup n'est pas*
« *perdu.* . . . . . .

Quelques pages plus bas, la question quelle est la plus grande gloire d'un Roi, ayant été proposée, « je pense, dit Bias,
» que c'est d'*obéir le premier aux loix de*
» *sa patrie.* Anacharsis, *d'être plus sage*
» *que les autres.* Pittacus, *de mériter que*
» *ses sujets ne craignent rien de lui, crai-*
» *gnent tout pour lui.*

Ailleurs on demande quelle est la meilleure Démocratie. » *Celle*, dit Solon,
» *où tous les citoyens poursuivent & punis-*
» *sent les injustices, quoiqu'elles ne leur*
» *soient point personnelles, avec la même*

» *ardeur que ceux qui les éprouvent.* Thalès,
» *celle où on ne voit point de citoyens trop*
» *riches, ou trop pauvres.* Anacharsis,
» *celle où tout le reste étant égal, le vice*
» *& la vertu peuvent seuls décider des rangs.*
» Cléobule, *celle où on craint le blâme,*
» *encore plus que la loi.* Chilon, *celle où*
» *on écoute beaucoup les loix & fort peu*
» *les orateurs.*

Quoique cet extrait soit peut être déjà trop long, nous rapporterons encore un article remarquable par la précision & la justesse. Amasis avoit proposé au Roi d'Ethiopie ces questions : qu'y a-t-il de plus vieux ; de plus beau ; de plus grand ; de plus sage ; de plus commun ; de plus utile ; de plus nuisible ; de plus fort ; de plus facile ? Voici les réponses que Thalès substitua à celles du Roi d'Ethiopie, dont Amasis n'avoit pas été satisfait. « Qu'y a t il de plus vieux ? Dieu ;
» car il est increé. De plus grand ? L'es-
» pace ; car il contient tout le reste. De
» plus beau ? Le monde ; car tout ce qui
» est bien ordonné en fait partie. De
» plus sage ? Le tems ; car il a découvert
» ou découvrira tout. De plus commun ?
» L'espérance ; car elle reste à ceux même
» qui n'ont rien. De plus utile ? La vertu ;

» car elle fait mettre tout à profit. De » plus nuisible ? Le vice ; car il corrompt » tout ce qu'il touche. De plus fort ? La » nécessité ; car elle seule est invincible. » De plus facile ? De suivre la natu-» re ; car le plaisir même lasse quelque-» fois.

Nous ne disons rien de la beauté de l'exécution Typographique de cet ouvrage ; il suffit d'avertir que ce livre sort de l'imprimerie Royale. Il doit faire beaucoup d'honneur au travail & aux connoissances de M. du Theil, à son érudition éclairée par le goût, & à son talent pour écrire.

L'Anglomane, ou l'Orpheline léguée, comédie en un acte & en vers libres, par M. Saurin de l'Académie Françoise : représentée devant Sa Majesté, à Fontainebleau, le jeudi 5 Novembre 1772, par ses Comédiens François ordinaires ; & à Paris, le lundi 23 du même mois ; suivie d'une épître à un jeune poëte qui veut renoncer aux Muses ; chez la V. Duchesne, libraire, rue St Jacques, au-dessous de la Fontaine St Benoît, au Temple du Goût.

L'esprit de contradiction de Dufresny fut

d'abord en cinq actes, puis en trois, & fut réduit enfin en un ſeul. Tel qu'il eſt aujourd'hui, on le met au nombre de nos plus jolies pièces. Telle ſera probablement la deſtinée de l'*Anglomane*, composé d'abord en trois actes, aujourd'hui reſerré en un ſeul, & qui a autant de ſuccès à la lecture qu'à la repréſentation.

Sophie, fille de Pirante, a perdu ſon père qu'un procès venoit de ruiner. Ce Pirante a légué ſa fille à ſon ami Eraſte, & l'a chargé, au nom de l'amitié, du ſoin d'élever & de pourvoir Sophie. Eraſte a fait honneur au legs. Sophie, au ſortir du couvent, a été reçue dans la maiſon de ſon tuteur. Ce tuteur eſt un homme bon & ſingulier : il a des vertus dans l'ame & des travers dans l'eſprit. Son travers le plus marqué eſt l'Anglomanie. Il s'habille à l'anglaiſe, il mange à l'anglaiſe, il a des chevaux anglais, un jardin anglais, & ne ſait pas un mot d'anglais.

Eraſte a pour ami un Monſieur Liſimon, homme ſage & reſpectable, & qui n'a point abuſé de la philoſophie. Damis, neveu de ce Liſimon, a vu Sophie au couvent chez une parente, & en eſt devenu amoureux. Il n'a point trouvé de meilleur moyen pour s'introduire chez Eraſte, que

de ſe donner pour un maître d'anglois, quoiqu'il ne le ſache pas plus qu'Eraſte lui-même. Il retrouve chez Eraſte une Finette qu'il a connue chez la Marquiſe d'Enneterre, & lui demande pourquoi elle a quitté la Marquiſe. Finette lui répond :

Prodigue par caprice, avare par nature,
Elle eſt impérieuſe & dure,
Ne hait que ſon époux, & n'aime que ſes chiens.
Que ſans ceſſe pour eux il fût maltraité, paſſe.
C'eſt un mari ; mais moi j'en devins bientôt laſſe.
Un beau jour je quittai Madame, & ſes gredins.

Damis ne manque pas d'intéreſſer Finette à ſes vues. Arrive Eraſte.

Pardonnez-moi, ſi, dans ce lieu,
Je me ſuis un peu fait attendre.
Avec mes ouvriers j'étais dans mon jardin,
Où, par un changement qui doit peu vous ſurprendre,
Suivant l'uſage anglais, j'ai voulu ce matin
Qu'on fît d'un grand parterre un petit boulingrin ;
J'y veux avoir de tout, des vallons, des collines,
Des prés, une plaine, des bois,
Une moſquée, un pont chinois,
Une rivière, des ruines.

DAMIS.

DAMIS.

Vous avez donc, Monſieur, un immenſe terrein?

ERASTE.

Moi! point; trois arpens dont le Nôtre
A jadis tracé le deſſein.
On vante ſa façon, je préfère la vôtre.

Eraſte ſe répand en éloges ſur les Anglais, & paraît fort content de la phyſionomie du jeune maître qui ſe préſente ſous le nom de Blakmore. Il lui trouve l'air *d'un penſeur*, & ſur-tout il veut parier que le beau ſexe n'a aucun pouvoir ſur lui.

Hem! ſuis-je pénétrant? & n'admirez-vous pas...?

DAMIS.

Jamais je n'admire,

ERASTE.

En tout cas,
Si votre eſprit jamais n'admire,
Il trouvera chez nous ample matière à rire.

DAMIS.

Jamais je ne ris.

ERASTE, *à part.*

Oh! cet homme est bien Anglais,
Bien bon.

DAMIS.

On rit de tout chez les Français;
Sachez, Monsieur, qu'en Angleterre,
On se pend quelquefois; mais qu'on n'y rit jamais.

ERASTE.

Ah! si dans ce pays j'avais un coin de terre!

Sophie, prévenue par Finette, entre avec embarras & en rougissant. Damis trouve le moment de lui dire à l'oreille qu'elle le perd, si elle le découvre. On apporte le thé pour déjeûner à l'anglaise. Un moment après on rend à Eraste une lettre de Londres, écrite en anglais. Elle est d'un de ses amis nommé Milord Kobbam. Il la met entre les mains du jeune maître, & le prie d'en faire la lecture en français. Le faux Blakmore n'est pas peu embrassé de la situation; il veut s'excuser sur ce que la lettre contient peut être des secrets: Eraste l'assure qu'il ne peut être question que du mariage d'un des enfans de Mylord. Blakmore lit en anonnant quelques mots François sur le ma-

riage d'une fille. Eraste se récrie que son ami n'a point de Fille. Blakmore se reprend & finit promptement la lettre, en assurant que Mylord Kobbam sera bientôt à Paris.

ERASTE.

Ce n'est pas un esprit frivole
Que celui-là: sur ma parole,
Peu de gens seront de son goût.
Avons-nous des hommes en France?
Des colifichets, & c'est tout.
Les précepteurs du monde à Londre ont pris naissance:
C'est d'eux qu'il faut prendre leçon.
Aussi je meurs d'impatience
D'y voyager. De par Newton
Je le verrai, ce pays où l'on pense.

Belise, sœur d'Eraste, lui répond fort sensément.

Mon frère, on pense en tout pays.
Celui-là, selon vous, l'emporte sur le nôtre.
Mais voyez-le; & je vous prédis
Que vous en reviendrez meilleur juge du vôtre.

On annonce à Eraste un cheval Anglois qu'il a fait venir, & qui a gagné plus d'un pari à Neumarket. Belise veut

parier qu'il cassera le col à la Philosophie, & prétend qu'il faut à son frère un cheval tel que celui que le père Canaye demande au Maréchal d'Hoquincourt. Eraste va pourtant essayer son coureur, & revient en boîtant. Bélise après s'être un peu mocquée de lui, lui parle d'établir Sophie; elle a lu dans le cœur du prétendu philosophe, elle s'est apperçue qu'il avoit du goût pour sa pupille, & comme elle même a le projet de donner un successeur à trois maris qu'elle a déjà eus, elle voudroit que la foiblesse de son frère devançât & justifiât en quelque sorte la sienne. Eraste dissimule son penchant dont il rougit en secret comme d'une foiblesse indigne de sa philosophie. Cependant Belise l'exhorte à poursuivre ses projets sur Sophie, la jeune pupile entre, & le philosophe ne sait trop comment lui tourner un aveu; bientôt il la quitte pour se tirer d'embarras. Damis saisit cet instant pour voir sa maîtresse & lui expliquer les projets de son amour, il se jette à ses pieds: Eraste qui revient l'y surprend, Sophie tremble, mais Damis sans se déconcerter, dit au tuteur qu'il déclamoit un morceau d'Otwai. Eraste veut l'entendre, & le jeune maî-

tre débite ces vers qui ne ſont pas d'Otwai, mais qui ſont charmans.

Abjurez une triſte erreur.
Le Ciel à l'humaine nature
Donna la beauté pour parure,
Et l'amour pour conſolateur.
Dans le calice de la vie,
C'eſt une goutte d'ambroiſie
Qu'y verſa la bonté des Cieux.
On vous a peint l'amour de crayons odieux;
Voyez-le tel qu'il eſt... Il s'eſt peint dans mes
yeux.
Ils vous diſent: je vous adore;
Mon cœur vous le dit encor mieux.

Eraſte s'extaſie ſur le mérite des auteurs Anglais.

Avons-nous un poëte à Pope comparable?
Depuis qu'il a prouvé qu'ici bas tout eſt bien,
Je verrais tout aller au diable,
Que je croirois qu'il n'en eſt rien.

Sophie veut faire un tour de jardin; Eraſte y envoye Damis avec elle, pour continuer la leçon: ſi cependant cela contrarioit trop Damis, il offre de l'entretenir; le faux Anglois répond fort plaiſamment:

Le devoir avant tout, & le plaiſir après.

Ou entend une voiture ; c'eſt Liſimon qui arrive : Eraſte le reçoit comme ſon maître & ſon guide ; il lui confie le projet qu'il a de quitter ſa charge de magiſtrature, Liſimon s'y oppoſe avec force.

Quitter un poſte utile à la ſociété,
C'eſt être déſerteur & non pas philoſophe.

. . . .

A la philoſophie on impute vos torts.

ERASTE.

Eſt-ce ma faute, à moi, s'il n'eſt point de butors
Dont la plume aujourd'hui contre elle ne s'exerce ?

LISIMOND.

Oui, c'eſt par vos pareils, par vous (je le maintiens)
Que la philoſophie eſt en butte aux outrages.
Semblables aux Européens
Qui fourniſſent, contre eux, de la poudre aux Sauvages,
Vous donnez des armes aux ſots;
De vos travers ils ſe prévalent,
Avec emphaſe ils les étalent,
Et penſent tout au moins devenir les égaux
Des hommes éminens que ſans ceſſe ils ravalent.

ERASTE.

Ne fut-il pas toujours des ſots & des méchans,

Ennemis nés de la philoſophie ?
Et leurs traits n'ont-ils pas pourſuivi de tout tems
Le talent qu'on admire & qui les humilie ?

Liſimon rappelle Eraſte aux devoirs de la véritable philoſophie.

Combattez, détruiſez l'hydre de la chicane ;
Veillez pour l'orphelin, ſecourez l'innocent ;
Rendez ſur-tout au faible une prompte juſtice ;
Qu'aux yeux de la beauté, qu'à la voix du puiſſant
La balance jamais dans vos mains ne fléchiſſe.
Aux devoirs d'un ſi noble emploi
Immolez vos plaiſirs, immolez-vous vous-même.
Sachez qu'on ne s'élève à la gloire ſuprême
Qu'autant qu'on ne vit pas pour ſoi.
Vous paſſerez encor pour ſingulier, peut-être ;
Mais, mon cher ami, croyez-moi,
C'eſt ainſi qu'il eſt beau de l'être.

Eraſte ſe rend ; il parle à ſon ami du penchant qu'il a pour Sophie, & lui en parle en tremblant, Liſimon l'approuve & ajoute que d'après cet arrangement, il renonce au projet qu'il avoit de propoſer ſon neveu pour Sophie. Eraſte craint qu'on ne parle beaucoup de ce mariage,

& parmi ceux de ses amis qui en seront étonnés, il nomme Mylord Kobbam, dont il vient de recevoir des nouvelles, son fils, dit-il, vient d'épouser une riche héritiere. Lisimon se récrite & soutient que ce fils est mort, qu'il en a reçu la nouvelle par une lettre datée du vingt, c'est la date de la lettre adressée à Eraste, il veut voir celle qu'on écrit à Lisimon, il reconnoît l'écriture de Mylord, & Lisimon en traduisant la lettre, achève de le désabuser, il fait sur le champ venir Blakmore, & Lisimon reconnoît son neveu. Tout se découvre. Damis avoue son amour, & Lisimon lui apprend qu'il avoit un rival; Eraste se fait connoître pour ce rival, & veut s'en rapporter au choix de sophie; il lui ordonne d'oublier ce qu'elle lui doit, de ne consulter que son cœur & de prononcer: Sophie est résolue à se sacrifier plutôt que d'être ingrate, elle donne sa main à Eraste qui la rend à Damis. Ce dénouement heureux achève le plaisir que donne aux Spectateurs cette jolie Comédie, bien intriguée & bien écrite, d'un effet agréable, d'un dialogue facile, & en général pleine d'esprit & de traits saillans.

L'ouvrage est précédé d'une dédicace

en vers, que l'Auteur adresse à sa femme; cette pièce, dont le ton est simple & touchant, finit ainsi :

Mon cœur te doit son nouvel être;
D'une nuit de douleur long-tems enveloppé,
J'ai vu mes beaux ans disparaître;
Et dans cet âge où l'homme, hélas ! trop détrompé,
Regrette, avec l'espoir, le bonheur échappé,
C'est toi qui me l'as fait connaître.
Des fleurs de ton printems, tu sémes mon déclin,
Et tu rends le soir de ma vie
Mille fois plus digne d'envie
Que ne fut jamais son matin.

La Comédie de l'Anglomane est suivie d'une Epître à un jeune Poëte qui veut renoncer aux Muses; ces vers remplis d'une philosophie interressante, d'idées justes & nobles, & d'images poëtiques, ont eu tant de succès à lecture publique de l'Académie, que nous croyons rendre un service aux amateurs, de mettre cette pièce sous leurs yeux.

Favori d'Apollon, ô toi ! dont Polymnie
Eclaira le berceau des rayons du génie,
Qui dans un vers facile, harmonieux, flatteur,
Sais, en charmant l'oreille, intéresser le cœur,

Eſt-il vrai, que cédant au dépit qui t'anime,
Abjurant les neuf ſœurs, & maudiſſant la rime,
Tu laiſſes le champ libre à tes heureux rivaux?
Je ſais que juſqu'ici, pour prix de tes travaux,
Couronné par la gloire, attaqué par l'envie,
Ce monſtre a, de ſon ſouffle, empoiſonné ta vie.
Je ne veux point, Ariſte, excuſer ſes fureurs,
De ton âge imprudent t'oppoſer les erreurs,
Et faire le procès à ta muſe indiſcrète;
Quel homme impunément fut & jeune & poëte?
Non: mais je te dirai: garde-toi du dépit;
C'eſt un guide trompeur: le repentir le ſuit.
Si, doué par le Ciel d'un talent ordinaire,
Ta vanité n'eût pris qu'un eſſor téméraire,
Je dirais: tu fais bien; quitte un travail ingrat;
Il en eſt tems encor, choiſis un autre état;
Fais ce qu'à tant de ſourds en vain Boileau conſeille;
Mais le frélon doit-il décourager l'abeille?
Avare de ſon tems, cette fille du Ciel,
Pompe le ſuc des fleurs, compoſe en paix ſon miel.
La haine a, contre toi, déchaîné la critique;
Es-tu donc le premier, qui par ce monſtre étique,
Dans Athènes, dans Rome, & même dans Paris,
Ait vu calomnier ſes mœurs & ſes écrits?
Des âges renommés interroge l'hiſtoire,
Et vois, par-tout, l'envie à côté de la gloire;
D'un mérite éminent le fatigant éclat

Des mortels, nés jaloux, bleſſe l'œil délicat;
Dans la tombe on l'honore, & vivant on l'opprime.
L'orgueil du cœur humain nous vend cher ſon eſtime.
Il eſt beau, cependant, de s'en voir honoré:
Tu préfères la paix; mais loin du mont ſacré,
Connais-tu quelque port à l'abri des orages,
Où l'homme ait un bien pur & des jours ſans nuages?
Homère, qui, fertile en belles fictions,
Prête un ſi riche voile à ſes inſtructions,
Près du trône où s'aſſied le maître du tonnerre,
A placé deux tonneaux, dont ce dieu, ſur la terre,
Verſe à tous les humains le bien avec le mal:
Les lots ſont différéns, le partage eſt égal:
Sur les trônes, l'ennui prend noblement ſa place;
Le riche a des ſens morts avec un cœur de glace:
Sous l'humble toît du pauvre habite la ſanté,
Compagne du travail, mère de la gaîté.
Plaiſirs ſimples & vrais, cœur honnête, eſprit ſage,
La médiocrité vous reçut en partage.
La ſtupide inſolence & l'ivreſſe de l'or
Se liſent ſur le front du parvenu Mondor.
Pour tréſors, le poëte eut les dons du génie:
Trop rarement, peut-être, il eut la modeſtie.

Troublé par les revers, enflé par le succès,
Son cœur, prompt & mobile, est sensible à l'excès.
Rien n'est pur ici-bas : quand l'art & la culture,
A leur livrer ses biens, ont forcé la nature,
Combien (sans l'homme hélas!) d'animaux ravisseurs
Disputent au travail le prix de ses sueurs!
Mille insectes, armés d'une trompe ennemie,
Souillent les seps du dieu qui console la vie,
Et dévorent l'espoir du triste vigneron.
Faut-il donc s'étonner que l'arbre d'Apollon
Ait son insecte aussi qui cherche à le détruire?
L'impuissance, la faim & la rage de nuire,
De reptiles sans nombre infectent l'Hélicon.
Garde-toi de salir tes écrits de leur nom.
Méprise-les, Ariste, & mets dans la balance
D'un amant des neuf sœurs la noble indépendance;
Ce tranquile réduit, où, loin d'un monde oisif,
L'étude sait fixer ce vieillard fugitif,
Qui, pour tant de mortels, si pesamment se traîne
Où les grands écrivains & de Rome & d'Athène;
Philosophes profonds, poëtes, orateurs,
Sont pour lui des amis & des consolateurs;
Offrent à son esprit l'esprit de tous les âges,
Et, l'échauffant du feu de leurs divins ouvrages,
Y portent ce desir de l'immortalité,
Qui par des esprits froids, de chimère traité,

Mobile du héros, ressort de grandes ames,
Elève l'homme au Ciel sur des aîles de flammes,
Et, de cette hauteur, lui montre le néant
De ces biens si vantés qu'on poursuit en rempant.
Nul bien ne vaut, crois-moi, les charmes de l'étude.
Crains de livrer ton cœur à cette inquiétude,
Qui, sans cesse, ici-bas, nous portant à changer,
S'exagère le bien qui nous est étranger,
Insensible à celui qui fut notre partage.
Vole & suis la carrière où la gloire t'engage.
Aux fureurs de l'envie, à ses tristes clameurs
Oppose tes écrits, le silence & des mœurs.
Veux-tu la braver mieux? Plus habile à nous plaire
Ose, en te surpassant, irriter sa colère:
Que sa rage impuissante éveille les échos;
Malheur à l'écrivain qu'elle laisse en repos!
Dans tes nobles écrits que la vertu respire:
Sois avare d'encens, défends-toi la satyre:
Vis avec tes égaux: admis auprès des grands,
Respecte l'homme en toi, respecte en eux les rangs;
Ne rends point à leurs yeux, par fierté, par bassesse,
Ridicules ou vils les titres de Permesse.
Tout mortel est jaloux, mais tout auteur est vain;

Etouffe dans ton cœur ce dangereux levain,
Fuis la préſomption : c'eſt alors qu'il s'oublie,
Qu'on veut bien quelque fois faire grace au gé-
nie ;
Mais, s'il ſe rend lui-même un hommage écla-
tant,
On refuſe à l'orgueil ce qu'on doit au talent.

Eloge de Racine avec des notes par M. de la Harpe. *Omne tulit punctum.* A Amſterdam ; & ſe trouve à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Chriſtine ; *in-*8°. de 98 pages br. ; prix, 30 ſ.

L'éloge de Racine manquait à la Nation. Depuis long-tems ſans doute les ſuffrages de tout le Public éclairé ont juſtifié ceux de l'immortel Deſpréaux. Le nom de Virgile, qui depuis tant de ſiècles, ſemble être celui de la poëſie elle-même, n'eſt pas plus célèbre que le nom de Racine. Mais la voix d'aucun panégyriſte ne s'était rendue l'organe de l'admiration publique. On n'avait point encore payé à ſa mémoire le juſte tribut qui lui était dû. M. de la Harpe vient de remplir le vœu de la Nation, & le Public & le tems, deux juges que nous n'oſons prévenir, règleront la place de cet ouvrage

qui néceſſairement doit être aujourd'hui conteſtée. Nous nous contenterons de remarquer que l'éloge de Racine ſemblait appartenir, comme de droit, à l'orateur dont la plume éloquente nous a peint avec tant de ſuccès l'ame tendre & le génie flexible de Fénelon; de cet homme, qui né avec autant de goût que Racine, & formé comme lui par l'étude de l'antiquité & de la nature, a donné à la proſe françaiſe ces graces touchantes, ce charme de l'harmonie que Racine répandit le premier dans notre poëſie.

On pourrait encore préſumer que celui qui, dans le premier acte de Warwic, a ſi bien mis en uſage l'art de fonder le développement d'une ſituation ſur le développement d'un caractère, art qui n'a été connu que des grands maîtres; que celui qui dans Mélanie ſemble avoir deviné le ſecret du ſtyle de Racine, était bien capable de détailler avec autant d'intérêt que de vérité, les beautés d'Andromaque, de Britannicus, d'Iphigénie, &c. Mais l'auteur de cet article * s'abſtiendra envers l'amitié des louanges les plus méritées. Il oſera ſeulement reconnaître dans

* M. de St Ange.

M. de la Harpe un autre titre pour prononcer l'éloge du grand homme qui n'est plus, titre non moins précieux que le véritable talent, & qui peut-être en est inséparable; c'est l'hommage constant & désintéressé qu'il n'a cessé de rendre au grand homme vivant, comme s'il avait cessé de vivre.

Pour bien apprécier le mérite de Racine, il fallait voir le point d'où il était parti. Il fallait voir ce que la tragédie était avant lui, & ce qu'il y a ajouté, soutenu de son seul génie. Telle est la méthode qu'a suivie M. de la Harpe, & la marche naturelle de ses idées. Après un parallèle de la scène grecque avec la scène françoise, l'orateur trace à grands traits le génie de Corneille.

« Corneille s'élevant tout-à-coup au-» dessus des déclamateurs barbares qui » n'avoient encore pris aux Grecs que la » règle des trois unités, jeta le premier » de longs sillons de lumière dans la nuit » qui couvroit la France. Le premier il mit » de la noblesse dans notre versification; » il éleva notre langue à la hauteur de » ses idées; il l'enrichit des tournures » mâles & vigoureuses qui n'étaient que » l'expression de sa propre force. Le pre-

» mier il connut le langage de la vraie
» grandeur, l'art de lier les scènes, l'art
» de l'exposition & du dialogue. Il purgea
» le théâtre des jeux de mots & des poin-
» tes ridicules, qui sont l'éloquence des
» temps de barbarie. C'est à lui que l'on
» dut la première tragédie intéressante
» qui commença la gloire du théâtre Fran-
» çais, & prépara sa supériorité. Il eut
» dans Cinna le mérite, unique jusqu'alors,
» de remplir l'étendue du drame avec une
» action majestueuse & simple. Il puisa
» dans son génie les beautés tragiques des
» Horaces, les détails imposans de Pom-
» pée & de Sertorius, le cinquième acte
» de Rodogune, l'un des plus grands
» tableaux qu'on ait jamais montrés sur la
» scène. Il traça des caractères énergiques,
» tels que Dom Diégue & le vieil Ho-
» race, Emilie & Cornélie; des caractè-
» res nobles & vertueux, tels que les deux
» Frères dans Rodogune, Sévère & Pau-
» line dans Polyeucte. Tous ces différens
» mérites étaient inconnus avant lui, &
» il y a joint des traits d'une éloquence
» frappante, & ces mots sublimes, qui
» s'échappant d'une ame fortement émue,
» ébranlent fortement la nôtre, lui don-
» nent une plus grande idée d'elle-même,

» & y laissent un profond souvenir de
» l'homme rare à qui elle a dû cette puis-
» sante émotion ».

Voilà le langage de l'admiration la plus sentie & la mieux énoncée. Voilà un éloge bien complet de tous les genres de mérite de ce grand tragique. On n'en criera pas moins au détracteur de Corneille; & personne peut-être ne se récriera davantage que ceux qui en secret seront le plus de l'avis de l'Auteur. Mais on espère que le morceau que l'on vient de citer sera une réponse de fait pour le lecteur impartial & éclairé, dont on ambitionne les suffrages.

La peinture du développement que la nature opéra dans l'esprit du jeune Racine & de la révolution qui dut arriver dans ses idées, est d'une vérité frappante.

« Racine s'interrogea dans le silence de
» la réflexion. Il vit que des conversa-
» tions politiques n'étoient pas la tragé-
» die. Averti par son propre cœur, il vit
» qu'il falloit la puiser dans le cœur hu-
» main, & dès ce moment il sentit que
» la tragédie lui appartenait. Il conçut
» que le plus grand besoin qu'apportent
» les spectateurs au théâtre, le plus grand

» plaisir qu'ils puissent y goûter, est de se
» retrouver dans ce qu'ils voient; que si
» l'homme aime à être élevé, il aime en-
» core mieux être attendri, peut-être
» parce qu'il est plus sûr de sa faiblesse
» que de sa vertu; que le sentiment de
» l'admiration s'émousse & s'affaiblit ai-
» sément; que les larmes douces qu'elle
» fait répandre quelque fois sont en un
» moment séchées, au lieu que la pitié
» pénètre plus avant dans le cœur, y porte
» une émotion qui croît sans cesse & que
» l'on aime à nourrir, fait couler des lar-
» mes délicieuses que l'on ne se lasse
» point de répandre, & dont l'Auteur
» tragique peut sans cesse rouvrir la source
» quand une fois il l'a trouvée. Ces idées
» furent des traits de lumière pour cette
» ame si sensible & si féconde, qui, en
» descendant en elle-même, y trouvait
» les mouvemens de toutes nos passions,
» les secrets de tous nos penchans. Com-
» bien un seul principe lumineux em-
» brassé par le génie avance en peu de
» temps sa marche vers la perfection! »

L'Auteur entre sur Andromaque dans les détails les plus intéressans & les mieux motivés. Cette pièce est à ses yeux d'un genre de tragique aussi nouveau que su-

blime. Le rôle d'Hermione lui paraît avec raison la plus étonnante création du génie de Racine. Voici comme il parle.

« Où avait on vû avant Racine ce dé-» veloppement vaste & profond des re-» plis du cœur humain, ce flux & reflux » si continuel & si orageux de toutes les » passions qui peuvent bouleverser une » ame, ces mouvemens rapides qui se » croisent comme des éclairs; ce passage » subit des imprécations de la haine à » toutes les tendresses de l'amour, des » effusions de la joie aux transports de la » fureur, de l'indifférence & du mépris » affectés au désespoir qui se répand en » plaintes & en reproches; cette rage » tantôt sourde & concentrée, & médi-» tant tout bas toutes les horreurs des ven-» geances, tantôt forcenée & jetant des » éclats terribles ? »

La Didon de Virgile, qu'on pourroit citer, n'est qu'une amante abandonnée; ce n'est point Hermione. Hermione est placée sans cesse entre l'affront de se voir préférer une rivale, & l'espérance d'en triompher: elle passe continuellement de la joie à la douleur: elle est fière & vindicative. Elle ordonne le meurtre de son amant & finit par charger d'imprécations

le meurtrier. Ce n'eſt pas là Didon. Ce n'eſt pas l'ouvrage de Virgile; c'eſt celui de Racine.

Ce qu'il ne put ſurtout apprendre de Corneille; ce qu'il porta à un bien plus haut degré d'excellence que les anciens, & ce que l'orateur a remarqué avec ſoin, c'eſt l'art ſouvent d'autant moins ſenti qu'il eſt plus naturel, de nuancer les diverſes paſſions ſelon la diverſité des ſexes, des caractères & des ſituations.

« Il n'ôte jamais aux femmes cette déceuſe, cette modeſtie, cette délicateſſe, ces formes plus douces & plus touchantes qui diſtinguent & embelliſſent l'expreſſion de tous leurs ſentimens, qui donnent tant d'intérêt à leurs plaintes, tant de grace à leurs douleurs; tant de pouvoir à leurs reproches, & qui ne doivent jamais les abandonner, même dans les momens où elles ſemblent le plus s'oublier. Chez lui, le courage d'une femme n'eſt jamais faſtueux; ſa colère n'eſt jamais indécemment emportée, ſa grandeur n'eſt jamais trop mâle. Voyez Monime, combien elle garde de meſures avec Mithridate, lors même qu'elle refuſe abſolument de s'unir à lui, & qu'elle

» s'expoſe à la vengeance d'un homme
» qui n'a jamais ſû pardonner! Voïez
» Iphigénie éclatant en reproches contre
» une rivale qu'elle croit préférée : comme
» elle eſt loin de profiter de tous les avan-
» tages qu'elle a d'ailleurs ſur Eriphile!
» Comme elle ſe garde même de l'avilir
» en l'accuſant! Et combien cette géné-
» roſité, qui n'échappe pas au ſpectateur,
» la rend plus attendriſſante. »

Nous nous refuſons au plaiſir de citer les réflexions de M. de la Harpe ſur le ſtyle de Racine pour paſſer à un morceau qui interrompt heureuſement le cours de la diſcuſſion en s'adreſſant à l'imagination du Lecteur.

« Que le génie eſt brillant dans ſa naiſ-
» ſance! Quel éclat jettent ſes premiers
» rayons! C'eſt l'aſtre du jour, qui par-
» tant des bornes de l'horiſon, inonde
» d'un jet de lumière toute l'étendue des
» cieux. Quel œil n'en eſt pas ébloui, & ne
» s'abaiſſe pas comme accablé de la clarté
» qui l'aſſaillit? Quel homme, témoin
» de ce grand réveil de la nature, n'eſt
» pas ſaiſi de reſpect & d'enthouſiaſme?
» Tel eſt le premier effet du génie. Mais
» cette impreſſion ſi vive & ſi prompte
» s'affaiblit par degrés. L'homme, revenu

» de ſon premier étonnement, relève la » vue, & oſe fixer d'un regard attentif » ce que d'abord il n'avoit admiré qu'en » ſe proſternant. Bientôt il s'accoutume » & ſe familiariſe avec l'objet de ſon » reſpect. Il en vient juſqu'à y chercher » des défauts, juſqu'à en ſuppoſer même. » Il ſemble qu'il ait à ſe venger d'une » ſurpriſe faite à ſon jugement, ou d'une » injure faite à ſon amour propre ; & le » génie a tout le temps d'expier par de » longs outrages, ce moment de gloire & » de triomphe que ne peut lui refuſer » l'humanité qu'il ſubjugue en ſe mon- » trant. »

C'eſt un ſpectacle magnifique aux yeux de l'eſprit qu'une telle allégorie. C'eſt ici qu'on diſtingue l'homme éloquent & ſenſible, de l'écrivain ordinaire, L'un ne ſait que dire les choſes, l'autre les décrit & les peint.

Nous applaudiſſons encore à ce que dit l'Orateur au ſujet de Bérénice, & ſurtout au reſpect avec lequel il s'exprime ſur la Bérénice de Corneille ; reſpect dû au grand nom de l'Auteur, mais qui ne peut fonder une preſcription contre la vérité.

« Comment parler de Bérénice, ſans » admirer encore cette éloquence ſi tou-

» chante & ſi inépuiſable, cette diction
» ſi flexible & ſi mélodieuſe, qui exerce
» tant d'empire ſur les cœurs & ſur les
» ſens? Combien la Cour de Louis XIV,
» cette Cour polie, brillante & volup-
» tueuſe, devait goûter ce langage en-
» chanteur qu'on n'avait point encore
» entendu! Beautés à jamais célèbres,
» dont les noms ſont placés dans no-
» tre mémoire à côté des Héros de ce
» ſiècle fameux, combien vous deviez
» aimer Racine! combien vous deviez
» chérir l'écrivain qui paraiſſait avoir
» étudié ſon art dans votre cœur, qui
» ſemblait être dans le ſecret de vos
» foibleſſes, qui vous entretenoit de vos
» penchans, de vos douleurs, de vos
» plaiſirs, en vers auſſi doux que la voix
» de la beauté, quand elle prononce
» l'aveu de la tendreſſe! ames ſenſibles
» & preſque toujours malheureuſes, qui
» avez un beſoin continuel d'émotion &
» d'attendriſſement, c'eſt Racine qui eſt
» votre poëte & qui le ſera toujours:
» c'eſt lui qui reproduit en vous toutes
» les impreſſions dont vous aimez à vous
» nourrir: c'eſt lui dont l'imagination
» répond toujours à la vôtre, qui peut
» en ſuivre l'activité & les mouvemens,
» en

» en remplir l'avidité insatiable : c'est
» avec lui que vous aimerez à pleurer,
» c'est à vous qu'il a confié le dépôt de
» sa gloire; & vous la défendrez, sans
» doute, pour prix des larmes qu'il vous
» fait répandre.

» Loin de moi cet odieux dessein d'éta-
» blir le triomphe d'un grand homme, sur
» l'abaissement de son rival, ni de
» faire souvenir qu'il existe une autre
» Bérénice que celle de l'inimitable Ra-
» cine. Que ne puis-je le faire oublier!
» Mettre ici les deux rivaux en concur-
» rence, ce serait faire injure à tous
» les deux. Oublions que Corneille ait
» pu méconnaître à ce point le carac-
» tère de son talent. Pourquoi faut-il
» que le génie transmette ses fautes aux
» générations futures? Que ces fautes
» soient, si l'on veut, pendant qu'il existe
» parmi nous, l'aliment de la jalousie &
» le tribut de l'humanité. Mais que la
» mort, en le frappant, emporte avec
» lui tout ce qui doit mourir; qu'elle ne
» lui laisse que ce qui doit vivre, &
» que, sortant de ses cendres, il paraisse
» devant la postérité, comme Hercule
» s'élevant de son bucher, parut dans

» l'Olympe, ayant dépouillé tout ce qu'il
» avoit de mortel ».

Le trophée honteux que l'ignorance & l'envie remportèrent ſur l'Auteur de Phèdre, & le moment de ſon découragement & de ſa retraite, ſont peints avec des traits qui réuniſſent l'élévation, la ſenſibilité & l'énergie. Nous ne pouvons mieux louer qu'en le tranſcrivant.

« Triomphez, barbares, vous avez
» vaincu. Il eſt vrai que vous n'avez pas
» pu aveugler long-tems les hommes ſur
» leurs plaiſirs; les deux Phèdres n'ont pu
» long tems être en concurrence : toutes
» deux ſont bientôt à leur place. Mais la
» bleſſure que vous avez faite au cœur de
» l'écrivain ſenſible, n'en eſt pas moins
» douloureuſe; la trace en eſt profonde
» & ſanglante. Triomphez, vous dis je,
» hommes lâches & cruels, votre victoire
» eſt plus grande que vous ne l'avez cru;
» vous ne vouliez peut-être qu'humilier
» le talent, & vous l'avez découragé, vous
» l'avez abattu. Il ſort vainqueur de la lice,
» mais il n'y rentrera plus; il vous cède,
» vous n'entendrez plus ſa voix. Sa voix,
» qui enchantoit la France, ne bleſſera
» plus vos oreilles par de nouveaux ac-
» cens; & peut-être allez vous lui par-

» donner sa gloire quand il cessera de
» l'augmenter.

» Sa gloire! est-il bien possible qu'il
» l'oublie? Quoi? ce sentiment si cher
» & si noble peut-il s'éteindre dans son
» ame? Cet esprit agissant & créateur
» peut-il se commander le repos? Hélas!
» il est trop vrai, & cet exemple ne le
» prouve que trop. Oui, sans doute, dût
» cet aveu donner à la médiocrité ja-
» louse des espérances consolantes; oui,
» le génie peut quelquefois s'arrêter au
» milieu de sa course. Il est des momens
» où l'ame la plus courageuse peut être fa-
» tiguée d'un combat qui ne laisse aucun
» espoir de paix que dans la poussière du
» tombeau : quoique sûre de ses forces,
» elle peut être lasse de les exercer : elle
» s'indigne de l'injustice, elle est révoltée
» des injures atroces de la calomnie, des
» menaces de la persécution & de l'inso-
» lence de la haine. Alors, sans doute,
» elle peut se retourner vers le repos qui
» lui tend les bras : elle peut se laisser
» séduire par le bonheur qu'il promet....
» Ne t'y livre pas, ô grand homme! n'en
» crois pas un dépit qui te trompe & ne
» te venge pas. Ne laisse pas le champ
» libre à tes ennemis. Ne vois-tu pas

» qu'ils sont tourmentés du sentiment de
» ta force & de celui de leur faiblesse?
» Qu'ils s'obstinent en vain à nier le ta-
» lent qui les accable & les désespère,
» comme les Stoïciens niaient la douleur
» qui leur donnait des convulsions? Ne
» vois-tu pas que les serpens que l'envie
» jette sur ton passage, expirent à chaque
» pas que tu fais, tandis que ceux qu'elle
» porte dans son sein la ronge éternelle-
» ment? Avance sans rien craindre; &
» si la route est semée d'obstacles, songe
» qu'il n'en est point d'autre pour toi.
» Songe que la prédilection marquée de la
» nature, pour les hommes qu'elle a créés
» supérieurs aux autres, ne va pas jusqu'à
» leur prodiguer ses plus beaux dons,
» sans les leur faire acheter. Accepte ses
» présens & ton fardeau, & garde que
» la postérité ne te reproche d'être resté
» au-dessous de tes destinées ».

Touchés par les mouvemens pathé-tiques dont cette prosopopée est ani-mée, nous plaignons le malheur du gé-nie, nous détestons les envieux de Ra-cine, nous accusons le siècle où il ne fut pas assez admiré. Son successeur a-t-il été moins envié, moins persécuté? Ade-laïde a-t-elle été plus heureuse que

Phèdre ? C'eſt nous qui ſommes plus heureux que les contemporains de Racine. Graces à l'impulſion irréſiſtible du génie de M. de Voltaire, dont la force triomphe de la vieilleſſe comme de l'envie, la cabale & la perſécution, en le forçant à la retraite, ne l'ont pu forcer au ſilence.

Perdu pour ſes amis, il vit pour l'Univers ;
Nous pleurons ſon abſence, en répétant ſes vers.

Dans la peroraiſon, l'Orateur s'élève contre ces réformateurs téméraires, qui ſous prétexte de tracer des routes nouvelles, s'écartent de celles que nous ont frayées les Anciens, & après eux les Racine & les Deſpreaux. Tout ce morceau reſpire cet amour décidé du vrai & du beau, & ce goût vif & ſenti pour les lettres qui caractériſe l'homme né pour les cultiver.

« O mes concitoyens! ne vous oppoſez point à votre gloire en vous oppoſant à celle de Racine. L'éloge de ce grand homme doit vous être cher, & peut être n'eſt-il pas inutile. Les barbares approchent; l'invaſion vous menace : ſongez que les déclamateurs en vers & en proſe ont ſuccédé jadis chez

» les Latins aux Poëtes & aux Orateurs.
» Retardez du moins parmi vous, s'il est
» possible, cette inévitable révolution.
» Joignez vous aux disciples du bon siècle
» pour arrêter le torrent ; encouragez
» l'étude des Anciens, qui seule peut con-
» server parmi vous le feu sacré, prêt à
» s'éteindre. N'en croyez pas sur-tout ces
» esprits impérieux & exaltés qui trou-
» vent la littérature du dernier siècle ti-
» mide & pusillanime ; qui, sous prétexte
» de nous délivrer de ces utiles entraves,
» qui ne donnent que plus de ressort aux
» talens & plus de mérite aux beaux arts,
» ne songent qu'à se délivrer eux-mêmes
» des règles du bon sens qui les impor-
» tunent. Ne les croyez pas ceux qui
» veulent être poëtes sans faire des vers,
» & grands hommes sans savoir écrire ;
» ne voyez-vous pas que leur esprit n'est
» qu'impuissance, & qu'ils voudraient
» mettre les systêmes à la place des ta-
» lens ? Ne les croyez pas ceux qui
» vantent sans cesse la nature brute ; ils
» portent envie à la nature perfection-
» née : ceux qui regrettent les beautés du
» cahos ; vous avez sous vos yeux les
» beautés de la création : ceux qui pré-
» fèrent un mot sublime de Shakespear

» aux vers de Phèdre & de Mérope ;
» Shakespear est trop souvent le poëte
» du peuple, Phèdre & Mérope sont les
» délices des hommes instruits ; ceux qui
» relèvent avec enthousiasme le mérite
» médiocre de faire verser quelques lar-
» mes dans un Roman ; il est un peu
» plus beau d'en faire couler à la première
» scène d'Iphigénie : ceux qui justifient
» l'invraisemblance, l'outré, le gigan-
» tesque, sous prétexte qu'ils ont produit
» quelquefois un effet passager, & qu'ils
» peuvent étonner un moment ; malheur
» à qui ne cherche qu'à étonner, car on
» n'étonne pas deux fois ! O mes conci-
» toyens ! je vous en conjure encore, mé-
» fiez-vous de ces législateurs enthousias-
» tes ; opposez-leur toujours les Anciens
» & Racine : opposez leur ce grand axio-
» me de son digne ami, ce principe qui pa-
» rait si simple & qui est si fécond, rien
» n'est beau que le vrai. Et si vous vou-
» lez avoir sans cesse sous les yeux des
» exemples de ce *beau* & de ce *vrai*, reli-
» sez sans cesse Racine ».

» Hélas ! la colonne de ce siècle, celle
» sur laquelle il s'appuyoit pour regarder
» avec assurance le siècle précédent, ne
» peut pas toujours résister aux années ;

» celui qui pendant quarante ans rendit
» à Racine une si éclatante justice, parce
» qu'il étoit le seul qui dût n'en être pas
» épouvanté; ce grand tragique qui à ce
» titre sera seul mis dans la balance avec
» Racine, & que tant de titres de gloire
» que lui seul a réunis, mettront d'ail-
» leurs hors de comparaison; cet homme
» à qui l'on refusa si long-tems sa place,
» parce qu'il mettoit les autres à la leur,
» & qui n'a dû qu'à ses longues années
» cet avantage que n'eut pas Racine, de
» se voir enfin à son rang; Voltaire pré-
» side encore au goût & aux beaux arts.
» Qui en sera l'arbitre & la lumière après
» lui? Vous avez élevé un trophée à sa
» gloire: faites plus; élevez à ses côtés ce-
» lui de Racine. Réunissez dans les mêmes
» honneurs ces deux hommes trop grands
» pour que la nature ait pu les réunir
» dans un même siècle; & mettez sur
» leurs statues cette inscription qui les
» caractérise, & qui sera la leçon de tous
» les âges: *le Beau & le Vrai.*

Ce discours est suivi de notes variées & judicieuses où l'auteur a jeté sagement tous les détails de pure discussion, qui demandaient un ton moins oratoire, ou qui auraient fait longueur dans le corps

de l'ouvrage. Nous nous bornerons à une seule citation.

»C'est sur-tout celui qui se proposerait, » comme Visé du temps de Racine, de » rendre compte au Public des ouvrages » d'autrui; c'est cet homme sur-tout qui » devrait bien prendre garde à ne jamais » manquer de respect au talent. Qu'arrive-» t'il en effet? Le talent se venge quel-» quefois, & ses traits sont perçans: » leur force est proportionnée à la hau-» teur dont ils tombent: alors voilà la » guerre ouverte. Celui qui devrait être » juge devient ennemi, & il continue » pourtant à vouloir être juge. Il devrait » être guidé par la vérité, & il ne l'est plus » que par la vengeance. Il devrait écrire » pour l'instruction, & il n'écrit plus que » pour le scandale. Il ne peut plus par-» courir, qu'en tremblant, l'ouvrage sur » lequel il doit prononcer. Il y a toujours » assez de beautés pour le punir, & ja-» mais assez de défauts pour le consoler. » Il craint, en citant, d'être condamné » par ses propres citations, & de mettre » le lecteur contre lui. Il est obligé d'al-» térer, de tronquer, de transposer. Trop » emporté pour être adroit, loin de s'at-» tacher à la partie foible de l'ouvrage, » c'est souvent ce qu'il y a de plus beau,

» qu'il voudrait détruire; le voilà forcé
» d'être absurde, pour avoir le plaisir
» d'injurier. Il en sent quelquefois la hon-
» te, mais comment revenir sur ses pas?
» Comment louer ce qu'on a déclaré in-
» capable de mériter jamais la louange?
» On aime mieux accumuler injustice sur
» injustice, mensonge sur mensonge, &
» l'on acquiert un nouveau degré de dés-
» honneur, chaque fois qu'un ennemi ac-
» quiert un nouveau dégré de gloire ».

Notre dessein n'est pas de justifier ici la préférence que M. de la Harpe semble donner à Racine sur Corneille. C'est l'opinion de beaucoup de Gens de Lettres, & des meilleurs esprits. L'auteur de l'Eloge de Racine à le mérite d'avoir développé cette opinion, & de l'avoir appuyée de raisons qui semblent bien difficiles à détruire. Le Public gagneroit beaucoup sans doute, si l'on faisoit en faveur de l'opinion contraire un aussi bon ouvrage que celui de M. de la Harpe. Mais un bon ouvrage est rare & difficile, & les libelles très aisés & très-communs.

* Les Trois Siècles de notre Littérature, ou Tableau de l'esprit de nos Ecrivains,

---

* *Article de M. de la Harpe.*

depuis François Premier jusqu'en 1772, par ordre alphabétique. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Gueffier, au bas de la rue de la Harpe, & de Hansi le jeune, rue S. Jacques.

His ego gratiora dictu esse scio, sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites, sed multò malo vos salvos esse, qualicumque ergà me animo futuri estis. Telle est l'épigraphe de ce livre, tirée de Tite Live. Elle signifie. *Je sais qu'on peut dire des choses plus agréables, mais la nécessité m'oblige à dire plutôt des vérités, quand même mon caractère ne m'y porterait pas. Je voudrais vous plaire, Messieurs, mais j'aime beaucoup mieux vous sauver, quelle que doive être votre disposition à mon égard.*

Ainsi les Auteurs de ces trois gros volumes, (car on voit par la préface & encore plus par l'ouvrage, que plusieurs mains y ont contribué;) les Auteurs, dis-je, de ces *trois siècles* ont d'abord renoncé à plaire au nôtre; rien n'est plus sage ni plus modeste. Il veulent nous sauver; rien n'est plus noble ni plus édifiant. Mais ils n'ont pas les premiers l'honneur de l'entreprise. M. Clément les avait de-

vancés; il nous avait déjà dit qu'il voulait réformer le goût, & rendre son siècle digne de lui. Gloire soit rendue à qui elle appartient. Il a même mis la main à l'œuvre & donné déjà deux volumes où il veut bien nous apprendre comment Boileau s'y prenoit pour faire bien des vers, comment M. de Voltaire en a tant fait de mauvais, & quelque fois de bons sans savoir comment, & comment M. de Voltaire est le Pérault de nos jours, & comment M. Clément en est le Boileau.

Toutes ces belles leçons ont fait une fortune prodigieuse. Nous sommes déjà fort avancés dans le bon chemin, & Messieurs les Auteurs *des trois siècles* auront peu de chose à faire; ce qu'on en dit n'est pas par envie, mais seulement pour rendre hommage à la vérité.

La préface est aussi modeste que l'épigraphe. Ces Messieurs prétendent *qu'il serait ridicule de leur demander quels sont leurs chefs d'œuvre* : assurément. Mais dès qu'on aura lû quelques lignes de leur Dictionnaire, qui s'avisera de faire une question si *ridicule?* On sait, comme a dit M. de Voltaire, qu'il y a des sottises qu'un homme d'esprit ne peut pas dire. On ne

leur demandera pas même leur nom. Toute queſtion embaraſſante eſt indiſcrette.

« La connoiſſance que nous avons des »qualités indiſpenſables à un bon ouvrage, »nous détermine à cenſurer les vôtres. »

C'eſt ainſi que ces Meſſieurs parlent à tous les Ecrivains. S'il était poſſible qu'un Deſpréaux, un Racine, un Voltaire s'exprimât de cette ſorte, l'on en ſerait peut-être un peu choqué : on trouverait ce ton un peu magiſtral : on leur dirait, ſongez que vous avez fait *des chefs-d'œuvre* : il ne vous ſied pas de parler ainſi.

Il ne ſied pas aux grands Seigneurs ;
De ſe vanter de leur naiſſance.

Mais quand Meſſieurs... je ne ſais qui... qui n'ont point fait de *chefs-d'œuvre*, parlent ainſi à M. de Voltaire, cela eſt excellent. Car cela fait rire ; & l'honnête homme qui lit dans ſon cabinet « la connoiſſance »que nous avons des qualités indiſpen»ſables à un bon ouvrage, nous détermine »à cenſurer les vôtres », eſt un peu fâché à la vérité, de trouver un ſolécíſme dans cette phraſe où l'on annonce tant de *connaiſſances*, parce qu'*une qualité indiſ-*

penſable à un ouvrage, eſt une conſtruction barbare, & qu'il faudrait, *indiſpenſable dans un ouvrage*; mais à cette petite faute près, il eſt très-content, & il eſt même tenté d'aller faire un cours de *connaiſſances*, ſous ces Meſſieurs qui n'ont pas fait de *chefs-d'œuvre.*

Ce qui peut étonner de leur part, c'eſt la perſuaſion où ils ſont, la conviction intime, qu'on les appellera *poliſſons*, *méchans*, pourquoi ? On ne peut pas les appeler par leur nom, puiſqu'on ne le ſait pas.

Ils nous aſſurent d'ailleurs *qu'ils ſont dans le cas de compter ſur la protection du Gouvernement.* Et quel beſoin en ont ils ? Lorſque Cotin écrivait de groſſes injures contre Boileau, Viſé contre Racine & Molière, d'Aubignac contre Corneille, ils ſe paſſaient bien de *protection*; on les laiſſait faire, & leurs écrits, comme l'on ſait, ſont dans les mains de tout le monde, & ont *ſauvé* le ſiècle de Louis Quatorze.

Voyons comment ces Meſſieurs s'y prennent pour ſauver le nôtre. Ils changent un peu les rangs qu'apparemment ils trouvent mal diſtribués par la renommée. Cinquante pages ſont employées à

nous prouver que M. de Voltaire eſt le modèle, l'apôtre & le promoteur du mauvais goût.

On en emploie un peu moins à prouver comme une choſe encore bien plus évidente, que l'Auteur de l'Année Littéraire eſt le défenſeur, l'oracle & le modèle du bon goût, *quand il veut s'en donner la peine.* Voilà le fondement de tout le livre, & la baſe de notre ſalut. On voit qu'il ne nous reſte plus qu'à inviter l'Auteur de l'Année-Littéraire *à ſe donner bien de la peine.*

S'agit-il de connaître le talent & le génie? Ecoutons encore les anonimes. « Nous ne craignons pas de dire que dans » Othon, Sophoniſbe, Œdipe & Suréna, » on trouve des ſcènes qui ſuppoſent plus » *de talent & de génie* qu'Alzire, ou Mé» rope, ou Mahomet. »

Je ne connois qu'un ſeul jugement auſſi profond & auſſi lumineux. Il ſe trouve dans les œuvres de l'Abbé Nadal, & c'eſt la ſeule choſe qui mérite qu'on l'y cherche. « le ſuccès de Zaïre eſt ſi grand, » (dit-il dans une lettre) qu'il ne fau» drait que deux ou trois ſuccès de pièces » ſemblables pour replonger la ſcène » françaiſe dans ſon premier cahos. »

Si nous passons des arts d'imagination au génie des sciences, veut on savoir ce qu'il faut penser de M. d'Alembert? « On » le regarde comme un des plus habiles » géomêtres parmi ceux qui n'ont point » eu le génie de l'invention. »

On a voulu parier que l'auteur de cet article qui juge si bien *le génie d'invention* en géométrie, ne savait pas l'arithmétique. Pourquoi? M. . . . ., qui certainement la sait très-bien, a imprimé que M. d'Alembert *avoit fait en géométrie des fautes qu'un écolier ne commettrait pas.* Voilà les auteurs des Trois Siècles justifiés par M. . . . . comme ils l'étaient tout à l'heure par l'Abbé Nadal. J'espère qu'il n'y a rien à me dire sur le choix de mes autorités.

Veut-on avoir une idée de l'art d'écrire en vers? « La muse de M. Clément est » flexible & variée; elle sait enchaîner » ses périodes d'une manière différente, » *rouler son style* avec autant de noblesse » que de simplicité, & se ménager des » repos qui contribuent à l'harmonie. »

Quant à ce jugement, je ne puis l'appuyer d'aucune autorité, si ce n'est celle de M. Clément lui-même, qui seul peut nous apprendre comment il fait pour *rouler son style.*

Reste à donner au public quelques échantillons du style de ces Messieurs dans les endroits où ils le *roulent* le mieux. On tâchera de ne pas abuser de la patience du lecteur.

Page 237. « L'épopée exige de la *fé-
» condité dans l'invention*, de l'élévation
» dans les sentimens, &c. Chapelain
» *était à cent lieues de tout cela*; un esprit
» froid, *une ame symétrique*, une ima-
» gination séche & stérile, &c. sont des
» titres assurés *pour être l'anathême des
» muses épiques*. Ses vers ont l'air d'avoir
» été arrachés par violence *à la nature.* »

Page 337. « Despréaux est en posses-
» session *de la cime* du parnasse pour y
» donner des loix; & il ne fallait rien
» moins qu'une conjuration pour le chasser
» de son domaine & se mettre à sa place.
» Mais qu'est-ce qu'une *armée de myrmi-
» dons* contre un redoutable *géant?* L'*hom-
» me montagne* n'a besoin que de se seconer
» pour renverser tous *les Lilliputiens*. Ils
» ont beau s'écrier d'*un fausset philoso-
» phique* qu'il n'a fait que copier Horace
» & Juvénal, &c. La voix noble & fer-
» me de *Stentor* suffira pour leur imposer
» silence & faire rentrer *le général & toute
» la cohue sous leurs pavillons respec-
» tifs.* »

C'eſt bien dommage qu'on ignore quel eſt *le Stentor* qui a fait cet article.

Page 6, vol. 2e « On pourroit trouver » dans M. l'Abbé Faïdit quelques idées » juſtes, ſi l'on avait le courage de dé» vorer un tas d'inepties & d'extrava» gances qui les *ſuffoquent*. Le choix de tous » ſes ouvrages était *dirigé par la tournure* » de ſon eſprit.... Il mourut *au milieu* » *de la plaiſanterie & de l'épigramme.* »

Page 55. « Si M. de Francheville eſt » mort *pour ſon compte*, il vivra du moins » à la faveur d'une production étrangère, » &c. »

Mourir pour ſon compte eſt une des plus plaiſantes expreſſions qu'on ait imaginées. Je ne ſais ſi les auteurs des *Trois Siècles* ſont déjà *morts pour leur compte*, mais ils ne vivront pas même *à la faveur des productions* étrangères.

Page 233. « A quoi ſert de s'exalter » péniblement l'imagination pour pro» duire quelques étincelles qui *avor-* » *tent?* »

Page 261. « Le vice n'a point de droit » à la vengeance, quand les reproches » qu'il s'attire ſont légitimes.

Cette phraſe eſt abſolument dans le goût des vers ſur M. de la Paliſſe. En voici

une autre du même genre encore meilleure. « Que doit on penser de la calomnie, quand sans aucun égard, la fureur » la débite par vengeance & par malignité ?

Apparemment l'auteur a voulu nous faire entendre qu'il y avait des occasions où il ne falloit pas mal *penser de la calomnie*; par exemple, quand elle a de bons motifs, quand il s'agit de servir une bonne cause; de confondre des philosophes, &c. Il ne faut pas pousser plus loin les remarques & la plaisanterie sur cet ouvrage, qui par lui même ne méritait pas qu'on en parlât, que quelques curieux ont parcouru pour y chercher des noms célèbres insultés, qui a été prôné par quelques complices, & qui est déjà tombé dans l'éternel oubli où se perdent également, & les petites feuilles & les gros dictionnaires, & les libelles insolens, & les épigrammes plates ou atroces; enfin toutes les productions de l'impuissante & malheureuse médiocrité.

Quel siècle n'a pas vû de ces obscurs pédans,
Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la sottise ?
Quelquefois on les lit ; toujours on les méprise.

On ne s'y attendoit pas,

Ridiculum acri
Fortius ac meliùs magnas plerùmque secat res.

HORAT. l. 1. sat. 10.

Londres, & se trouve à Paris chez Prault au livre d'or, rue de Tournon, 1773, *in*-12. 2 parties, la première de 172 pages, sans la préface de 14, & la seconde de 194, prix 48 s. broch.

L'Auteur annonce dans la préface « que » son ouvrage n'est point une de ces pro» ductions de l'imagination qu'enfante » le loisir ou la nécessité; que c'est une » histoire, ou si l'on veut un traité dans » lequel on trouvera des maximes philo» sophiques, & morales, de la gram» maire, de la logique & de la galante» rie; en un mot, de quoi s'amuser & » s'instruire. »

Il seroit difficile de faire une analyse exacte de cet ouvrage, parce que les matieres y sont traitées accidentellement, à mesure qu'elles sont offertes par les circonstances : il ne seroit pas plus aisé de lui assigner une classe. C'est une critique raisonnée & suivie de l'education su-

perficielle, c'eſt un roman moral, c'eſt l'apologie d'une nation ſage & peu éloignée de la nature, quoique policée & ſçavante; c'eſt tout ce qu'on voudra; mais ce ſera toujours un livre propre à égayer l'eſprit.

Les Caprices de la Fortune, ou Hiſtoire du Prince Mentzikoff, favori du Czar Pierre Premier, avec un précis hiſtorique des révolutions arrivées en Ruſſie, juſqu'à nos jours. Le tout pour ſervir de ſuite aux anecdotes du Nord. On y a joint une tragédie ruſſe, traduite en françois. A Londres; & ſe trouve à Paris, chez la Veuve Ducheſne, rue St Jacques.

Le précis qu'on nous donne ici des révolutions de Ruſſie, eſt particulièrement tiré des mémoires publiés par le général Manſtein. L'hiſtorien s'eſt appliqué, en nous peignant les viciſſitudes de la fortune dans la perſonne du Prince Mentzikoff, à nous convaincre de cette folie de l'ambitieux qui croit trouver le bonheur dans les dignités, la grandeur & l'élévation. Cette hiſtoire eſt inſtructive; elle eſt en même-tems très-propre à nous faire

faire des réflexions utiles sur l'instabilité des choses d'ici-bas. Les principaux faits de cette histoire sont mis en action dans un drame en trois actes. L'auteur, qui prend le titre modeste de traducteur, s'est étudié à rendre ce drame historique & moral.

La Religion vengée de l'Incrédulité elle-même; par M. l'Evêque du Puy. A Paris, chez Humblot, libraire, rue St Jacques.

Nous ne pouvons mieux faire connoître ce bon écrit qu'en transcrivant le jugement qu'en a porté M. Riballier, docteur de la Maison & Société de Sorbonne. Cet ouvrage, dit le Censeur royal, ne fera pas moins d'honneur au zèle & aux talens de l'illustre Prélat que ceux qu'il a déjà publiés pour la défense de la Religion. On y trouvera cette logique pressante, cette solidité de raisonnemens, cette théologie lumineuse qui caractérisent toutes ses productions. Il a l'avantage dans celle-ci de combattre des ennemis qui se détruisent eux-mêmes par les contradictions & les absurdités que renferment leurs systêmes comparés les uns

avec les autres ; il n'a besoin, pour les terrasser, que des propres traits qu'ils se lancent mutuellement, & il en fait résulter le triomphe le plus complet & le plus glorieux pour la cause qu'il defend. Cet ouvrage sera un excellent préservatif contre la séduction de ces écrits qui se sont tant multipliés de nos jours, & où l'on a la témérité de vouloir substituer les délires de la raison humaine aux lumières & aux connoissances que la Sagesse divine a la bonté de nous communiquer.

Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques, Grecs & Latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable & les antiquités. Dédié à Mgr le Duc de Choiseul, par M. Sabbathier, professeur au collége de Châlons-sur-Marne, & secrétaire perpétuel de l'Académie de la même ville. Tome deuxième *in* 8°. A Paris, chez Delalain, libraire, rue de la Comédie-Françoise.

Ce nouveau volume termine la lettre C, dont le dernier mot est *Cyzique*, ville située dans une isle de la Propontide, voisine du continent de la Mysie, auquel cette isle communiquoit par deux ponts.

A meſure que les volumes de ce dictionnaire ou de cette eſpèce de bibliothèque ſe multiplient, ſon utilité ſe fait mieux ſentir. Il y a dans ce tome douzième de très bons articles, un entre autres ſur la courſe, qui peut d'autant plus nous intéreſſer, que l'on a eſſayé dernièrement à nous procurer dans le coliſée le ſpectacle d'une courſe. Cet exercice étoit celui qui, chez les Grecs & chez les Romains, tenoit le premier rang, qui recevoit le plus de variétés, & qui, par conſéquent, amuſoit le plus long-tems & le plus agréablement les ſpectateurs. C'étoit par la courſe que commençoient les jeux olympiques, les plus fameux de la Grèce. Ce ſeul exercice en faiſoit même d'abord toute la ſolemnité, & ce ne fut que dans la ſuite qu'on y admit ſucceſſivement les autres combats gymniques. Les jeux que décrit Homère, ſoit dans l'Iliade, ſoit dans l'Odyſſée, ne débutent point autrement; c'eſt toujours la courſe qui en fait l'ouverture, & qui paroît avoir le plus échauffé le génie du poëte. Les loix impoſées aux Athlètes, le régime rigoureux qu'on leur faiſoit obſerver, les préparations qui précédoient leur entrée dans la carrière, l'équipage dans lequel ils y paroiſſoient,

roissoient, tous ces détails sont ici bien exposés; mais ces détails doivent nous faire désespérer de pouvoir jamais rappeller cet exercice parmi nous.

Tableau historique, généalogique & chronologique des trois Cours souveraines de France; vol. *in*-8°. A la Haye; & se trouve à Paris, chez Merlin, libraire, rue de la Harpe.

Ce tableau rassemble plusieurs titres & plusieurs faits propres a éclaircir différens points d'histoire & de droit public. Le diadême du Roi Clovis est ici pris pour tige commune des trois branches ou généalogies dont l'auteur, à l'exemple de Loiseau, fait dériver les trois Cours souveraines de France sous le symbole ou emblême des trois étoiles ou fleurs de lys qui ornèrent ce diadême. Ces Cours souveraines sont distinguées par l'auteur en cour législative, cour pour la manutention des loix, & cour de haute Pairie. Distinction qui est appuyée sur des textes de loix rangés en colonnes & par ordre chronologique. Ces textes anéantissent le systême, fondé sur l'existence d'une seule & même assemblée générale, d'un seul

placité général, d'une seule cour de la Pairie, dont le Roi n'auroit été que le premier Magistrat. On peut encore conclure de ces textes qu'il ne faut pas confondre les assemblées du champ de Mars ou les placités généraux, avec la cour des Pairs ou avec la cour Palatine, d'où tirent leur origine les parlemens & les autres cours souveraines qui ont été créées depuis la suppression de cette cour Palatine, appellée, sous la troisième race, la grande Sénéchaussée de France.

Les autres textes que l'auteur a rassemblés pourront paroître par leur nombre & par leur arrangement en colonnes, ajouter à la certitude que produisent les précédens. L'auteur a d'ailleurs pensé qu'on lui sauroit quelque gré d'avoir recueilli par ordre chronologique, sous trois points de vue importans, ce qui se trouve dans les meilleurs recueils de nos loix, & des autres monumens de nos antiquités.

Elémens de la Guerre, dédiés à Monseigneur le Comte d'Artois, par M. le Roi de Bosroger; vol. *in*-8°. A Paris, chez J. P. Costard, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Comme l'auteur a eu pour but seule-

ment de rassembler les principes qui regardent la pratique de la guerre, sans entrer dans le détail du maniement des armes, des évolutions & de tout ce qu'on entend par le mot *service*, il a pu renfermer en un volume ces principes qui sont plus simples, plus resserrés, plus enchaînés les uns aux autres qu'on ne pense communément. Les exemples que l'auteur a cités pour faire voir l'accord de ces principes avec la pratique sont tous extraits des opérations du Maréchal de Turenne. Ce grand homme jouira long tems du premier rang parmi ceux que l'on regarde comme maîtres dans l'art de la guerre, art terrible puisqu'il porte avec lui la désolation & la destruction de l'espèce humaine, mais que les passions des hommes rendront toujours nécessaire.

La guerre est ici définie, l'art de soutenir ses prétentions par la force. Le prétexte ordinaire de la guerre est l'intérêt, ou la sûreté, ou l'honneur de la nation qui la fait. Quand même il seroit vrai que toutes les guerres n'ont point pour objet le salut du peuple, le métier, ajoute l'auteur, ne laisse pas d'être toujours respectable, à cause des grandes qualités qu'il exige, dans les officiers généraux

sur tout. « Les plus difficiles de tous les » arts, disoit Fontenelle, sont sans doute » ceux dont les objets sont changeans, » qui ne permettent pas aux esprits bor- » nés l'application commode de certaines » règles fixes, qui demandent à chaque » moment les ressources naturelles & im- » prevues d'un génie heureux. »

L'intérêt de l'avancement, au moins quant aux officiers, a remplacé l'intérêt immédiat qu'avoient autrefois, au fond même de la guerre, ceux qui combattoient. Ainsi, il est encore vrai de dire que chacun la fait pour son compte. Il paroît que Louis XIV avoit fait cette réflexion. L'attention qu'on voit qu'il eut continuellement à animer l'emulation, contribua plus que toute autre chose à la gloire de ses armes. Ce fut aux récompenses qu'il ne manquoit pas d'accorder promptement aux actions de valeur ou d'intelligence, que la France dût ses succès & cette suite de victoires qui rendirent ce règne si illustre.

Quoique cet art, dirigé par des principes sûrs, puisse être appris méthodiquement comme les autres; il y a cependant certains degrès auxquels ils est impossible de parvenir malgré la nature. Elle seule

forme un général d'armée : mais avec de l'application & du travail, on peut devenir bon officier. Le plus ou le moins de perfection dépendra des dispositions naturelles, comme dans les autres arts. Celui-ci exige sur-tout un grand fond d'honneur ; aussi le plus grand malheur qui puisse arriver à un officier, c'est d'être soupçonné d'en manquer.

La première de toutes les machines de guerre, est ce qu'on appelle des troupes, c'est-à-dire un certain nombre d'hommes rassemblés, armés & exercés. Tous les hommes sont soldats quand ils sont bien menés. Turenne a fait faire des prodiges à des soldats nouveaux, & cela est arrivé de tous tems aux Généraux du premier ordre. Pirrhus disoit à ceux de ses Lieutenans qu'il chargeait de recruter ses troupes : « choisis des hommes de bonne » taille, je me charge de les rendre bra» ves. » Pirrhus avoit droit de parler ainsi, parce que ses vertus guerrières lui avoient mérité, comme Général, la confiance du soldat. Cette confiance forme un lien puissant qui attache le corps à son chef, & suffit souvent pour rendre une armée victorieuse, ou lui faire supporter les fatigues les plus pénibles. Durant l'ex-

pédition rapide de la Franche Comté en 1674, Turenne qui étoit dans l'usage de visiter souvent son camp, s'approcha un jour d'une tente où plusieurs jeunes soldats qui mangeoient ensemble, se plaignoient de la pénible & inutile marche qu'ils venoient de faire. « Vous ne » connoissez pas notre pere, leur dit un » vieux grenadier tout criblé de coups; il » ne nous auroit pas exposés à tant de » fatigues, s'il n'avoit pas de grandes » vues que nous ne saurions pénétrer. » Ce discours fit cesser toutes les plaintes, & on se mit à boire à la santé du Général. Turenne avoua depuis qu'il n'avoit jamais senti de plaisir plus vif.

L'auteur, après avoir parlé des troupes & de ce qui y a rapport, rassemble sous les yeux des lecteurs tout ce qui se passe à la guerre, & expose les principes qui peuvent conduire les opérations à une réussite heureuse. Ces principes sont communs à une armée & à la plus petite de ses parties qui en est détachée, soit que l'une ou l'autre marche, soit qu'elle occupe un poste, soit qu'elle combattre. On se convaincra de plus en lisant ce bon ouvrage, que ce n'est qu'à force de travail & de réflexions solides & judicieuses

qu'un Officier peut acquérir cette expérience du métier, nécessaire pour servir son Prince utilement, & se faire à lui-même une réputation glorieuse.

Histoire de l'Ordre du Saint Esprit, par M. de Saint-Foix; à Paris chez Vente, Libraire, rue & montagne Ste Geneviéve.

Ce troisiéme volume nous a paru encore plus intéressant que les deux premiers. Il n'y a pas un article ou il n'y ait quelques traits singuliers, frappans, & qui étoient peu connus. les mœurs & les caractères de ce tems là, y sont peints avec cette force & ce stile qu'on connoit à l'auteur.

Traité d'Orthographe Françoise.

L'orthographe est une partie de l'éducation très-nécessaire, mais ordinairement assez négligée. On voit des personnes qui se piquent de bien parlermais qui dans les lettres qu'elles écrivent, commettent des incorrections qui en rendent la lecture pénible & désagtéable, & nuisent beaucoup aux graces de la diction. Il est même bien difficile de s'ex-

primer correctement dans la conversation, si l'on ignore les regles de l'Orthographe. C'est à quoi le beau-sexe principalement ne fait pas assez d'attention. Le traité que nous annonçons est très-propre à remédier à cet inconvénient par la méthode simple & facile que l'auteur y proposè. Ce livre étant sur-tout destiné aux commençans; & par demandes & & par réponses; c'est la forme qui convient le plus aux enfans, afin que les principes s'impriment mieux dans leur mémoire. Les réponses sont courtes, claires & accompagnées d'exemples qui rendent la régle sensible, & servent de modèle pour l'exécution.

Romeo & Paquette, parodie en vers burlesques de Romeo & Juliette, tragédie par M. R. avec une gravure; représentée pour la première fois au Carnaval de Venise, par les enfans de la folie; prix 30 s. A Paris chez la Veuve Ravenel, libraire, cloître S. Germain l'Auxerrois, & Mérigot jeune, quai des Augustins.

L'art du parodiste travestit l'heroïsme en une représentation burlesque; il dégrade les maximes de morale & de politique,

il donne aux plus grands ſentimens le ton du ridicule; il fait rire, dit l'auteur, une megère, & métamorphoſe ſes ſerpens en grelots de la folie. C'eſt ce qui a été fait dans cette parodie de Romeo & Juliette.

La Galerie des Combinateurs, ouvrage dédié aux actionnaires de la Loterie de l'Ecole royale militaire, avec quatre planches gravées en taille-douce. prix 6 liv. broché; à Paris chez Couturier fils, & Mérigot jeune, Libraires quai des Auguſtins, & chez l'auteur, M. Griff, rue des Lavandieres Ste Opportune, vis à-vis la rue des mauvaiſes paroles, 1773.

Il y a beaucoup de recherches, de combinaiſons, & de calcul dans ce traité, qui mettront l'actionnaire à portée de raiſonner ſes miſes, & de diminuer les riſques du haſard.

Le pélerinage d'nn nommé Chrétien, écrit ſur l'allégorie d'un ſonge; traduit de l'Anglois; à Paris chez les Freres Eſtienne, libraires, rue S. Jacques, à la Vertu, 1772, petit *in*-12 de 212 pages.

M. Bunian, auteur Anglois, a composé ce petit ouvrage pour l'instruction des jeunes garçons; & il a fait une seconde partie qui est le pélerinage de la femme Chrétienne, que le traducteur promet de donner, si son travail est bien accueilli. Ces deux livres ont eu le plus grand succès en Angleterre; ils peuvent en avoir un pareil en France, si les Ecoles s'en servent pour apprendre aux enfans les premiers principes de la religion & de la morale; c'est le moyen de les instruire en les attachant, par l'allégorie simple, & par la parabole du Chrétien en pélerinage, & qui éprouve dans le cours de son voyage & de sa vie, des obstacles à vaincre pour arriver avec le secours de la foi & des vertus, au terme du bonheur. Cette traduction est d'un stile clair, simple & convenable.

Les Spectacles de Paris, ou Calendrier historique & chronologique des Théâtres, avec des anecdotes, & un catalogue de toutes les pièces restées au Théâtre dans les différens Spectacles; le nom de tous les Auteurs vivans qui ont travaillé pour le genre dramatique & la liste de leurs ouvrages. On y a

joint les demeures des principaux Acteurs, Danseurs, Musiciens, & autres personnes employées aux Spectacles; 22e partie, pour l'année 1773; A Paris chez la Veuve Duchesne, libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

Voici la 23e année que cet almanach se réimprime, avec des changemens, des corrections, des additions, & des retranchemens qui en font toujours un ouvrage nouveau. On lit de remarquable dans celui que nous annonçons, l'Éloge de Madame Favart; éloge d'autant plus estimable que l'amitié semble l'avoir inspiré, & que la simple vérité l'a dicté. Après un compte détaillé de chaque Spectacle, & des personnes qui y sont employées, on trouve des anecdotes singulières. Le poëte R. passoit pour avoir reçu plus d'une fois des coups de bâton pour ses vers satyriques. On lui demandoit à l'Opéra s'il ne donneroit pas bientôt quelque ouvrage nouveau à ce Spectacle. Vraiment oui, dit-il, je travaille à un ballet; une voix lui cria: *un ballai! Monsieur, prenez garde au manche.*

On accusa un musicien moderne d'avoir pillé la musique de Lully. Un des

jours de la réception de sa pièce il eut avec un acteur un différendqui fut poussé si loin, qu'ils se battirent à coups de poing, il parut ensuite avec son habit tout déchiré ; un de ses amis lui dit comme te voilà fait ; quelqu'un répondit, *comme un homme qui vient du pillage.*

Un jour que Baron représentoit Agamemnon dans la tragédie d'Iphigénie en Aulide, il entra sur la scène en tenant son Confident par la main, & il prononça d'un ton à demi bas, ce vers qui ouvre la pièce :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.

Un homme qui avoit l'ouie un peu dure, lui cria plus haut. « Si je le disois plus » haut, dit Baron, je le dirois mal, » & il continua.

Cet almanach contient aussi un catalogue alphabétique des pièces & des auteurs ; avec un précis des pièces données dans l'année, & des débuts.

Almanach forain, ou les différens Spectacles des Boulevards, & des Foires de Paris ; avec un catalogue des pièces, farces & parades, tant anciennes que nouvelles, qui y ont été jouées, &

quelques anecdotes plaisantes qui ont rapport à cet objet. A Paris chez Valeyre l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie.

Ce petit ouvrage n'a aucun rapport avec l'Almanach des Spectacles de Paris. On ne parle dans celui-ci que des Spectacles subalternes, dont il n'est point fait mention dans l'autre.

Nous n'en citerons que cette anecdote. On fit voir anciennement au Public à la foire S. Laurent, un animal féroce arrivé des pays étrangers, qui répondoit laconiquement à toutes les questions qu'on lui proposoit. Pour la sûreté publique il étoit enfermé dans une double cage, disposée dans un lieu sombre & peu éclairé. Les mugissemens de cet animal, & ses crins hérissés faisoient trembler ceux qui avoient la témérité d'en approcher. Dès que l'heure de fermer la foire arrivoit, ce dangereux animal perdoit toute sa férocité, devenoit doux comme un agneau. On lui ouvroit les portes de la cage; on lui comptoit 40 s. dont on étoit convenu avec lui, & il alloit souper & coucher chez son père, qui étoit un compagnon couvreur de Paris. Ce jeune hom-

me couvert d'une peau de ſanglier avoit le talent de le contrefaire, & d'en impoſer.

Almanach général des Marchands, Négocians & Commerçans de la France & de l'Europe, contenant l'état des principales villes commerçantes, la nature des marchandiſes ou denrées qui s'y trouvent, les différentes manufactures ou fabriques relatives au commerce, avec les noms de leurs principaux Marchands, Négocians, Fabriquans, Banquiers, Artiſtes, &c. Et une table générale, par ordre alphabétique, de tout ce qui a rapport au Commerce, pour l'année 1773, *in*-8° br. 4 liv 10 ſ. chez Valade, Libraire, rue S. Jacques.

Le titre de cet ouvrage ſuffit pour en faire connoître l'uſage & l'utilité.

M. Tullius Cicero de officiis ad Marcum filium. Lutetiæ, Typis Joſ. Barbou, viâ Mathurinenſium, 1773.

Ce livre de très petit format & très bien imprimé, fait ſuite aux deux traités de Ciceron imprimés il y a quelques an-

nées, *Cato major de Senectute*, & *Lælius de amicitiâ*. Le *Cicero de officiis in*-8° relié en maroquin, se vend 6 liv.

Almanach d'agriculture, nécessaire à tout Laboureur, Fermier, Cultivateur; où l'on expose par chapitre tous les élémens de cette science, & tout ce qui peut concerner les bestiaux, la culture des terres, les engrais, les labours, les semailles, les récoltes, la conservation des grains, & généralement tout ce qui a rapport aux différens travaux de la Campagne. A Paris chez le Prieur, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques, 1773.

Le but de cet ouvrage est de mettre à la portée des gens de la campagne, les connoissances les plus utiles à leur état, & on a tâché de les leur communiquer exemptes d'erreur & de faussetés, dans le style le plus clair & le plus précis. On traite depuis la culture dea terres à blé & à vin, jusqu'au potager, & même jusqu'à la culture des fleurs.

Opuscules poétiques, ou le plus charmant des recueils, contenant plusieurs pièces fugitives de M. de Voltaire qui n'ont

pas encore vû le jour, avec des tablettes de papier nouveau, pour écrire tout ce que l'on desirera, avec une pointe quelconque, même avec une épingle; à Paris chez Desnos, libraire-géographe de Sa M. Danoise, rue S. Jacques.

Ce recueil, en forme d'almanach, ne contient que très peu de pièces fugitives de M. de Voltaire.

VERS sur l'envie qu'on porte aux grands Hommes.

Lorsque l'on voit Bacchus & l'invincible Alcide,
Et Castor & Pollux, & le grand Romulus,
Secourir les humains par des soins assidus,
Venger sur les tyrans l'innocence timide,
Réprimer les brigands, pardonner aux vaincus,
Polir les nations dans l'enceinte de villes,
Protéger les beaux arts, donner des loix utiles,
Quel fut le prix des biens par leurs mains répandus?
L'homme ingrat & méchant noircissoit leurs vertus;
Ils furent tous mordus par la dent de l'Envie.
On fit de ces héros cent contes odieux,
On les persécuta tout le tems de leur vie.
Furent-ils enterrés? le monde en fit des dieux.

Etrennes Historiques & Géographiques, ou Almanach de Versailles, pour l'année 1773, contenant une description de cette Ville, le Clergé de la Cour, la Maison du Roi, les Officiers, &c. les Maisons de la Famille Royale, les Bureaux des Ministres & Secrétaires d'Etat, les Bâtimens, la Prevôté de l'Hôtel, le Gouvernement Ecclésiastique & Civil de la Ville, une notice des principaux Marchands & Négocians qui y sont établis, &c. Ouvrage utile aux personnes qui y demeurent & à celles qui y ont des affaires. A Paris chez Valade, Libraire, rue S. Jacques, à Versailles chez Blaizot, Libraire, rue Satory.

On voit par ce plan tout l'avantage qu'on peut tirer de cet Almanach.

Réflexions phylosophiques sur le Systême de la Nature, par M. Holland, 2 vol. in-12. A Paris chez Valade, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue des Mathurins.

M. Holland, défenseur d'une bonne cause, triomphe avec avantage de son

adverſaire; il détruit ſes raiſonnemens captieux; partout il établit la vérité ſur les ruines de l'erreur. Ceux qui ont pû être ſéduits par l'auteur du Syſtême, ſeront aiſément déſabuſés, s'ils veulent conſulter, ſans prévention, les réponſes de M. Holland. Nous ne pouvons qu'annoncer un pareil ouvrage, où tout eſt néceſſairement liées, & dont les parties ſont égelement dépendantes l'une de l'autre.

*Réponſe d'Horace à M. de V**; & Précis hiſtorique ſur M. de Voltaire*, brochure *in* 8°. prix, 12 ſ. On en trouve des exemplaires à Paris, chez Lacombe, libraire, rue Chriſtine. Nous citerons quelques vers de cette épître ſans louange ni critique. Le lecteur en jugera.

Au plus gai des vieillards, au plus grand des poëtes;
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des Champs Elyſiens, ſalut, paix & longs jours.

Tous nos morts beaux eſprits hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton épître charmante,
Du feu de ton printems encore étincelante.
Car nous aimons tes vers, & toujours tes écrits
Ont charmé l'Elyſée auſſi-bien que Paris.

Nous avons admiré ta muse octogénaire,
Son humeur enjouée & sa marche légère.
Il n'est donné qu'à toi de croître à son déclin,
D'être au soir de ses ans ce qu'on est au matin,
D'être un prodige en tout. Lachésis étonnée,
Composant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tissu dont l'or devrait pâlir,
Rajeuni sous ses doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieillesse
Ote à tous nos ressorts leur flexible souplesse,
Où les organes durs & les sens engourdis,
Par un sentiment prompt ne sont plus avertis,
As-tu donc conservé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux?

. . . .

Trop heureux les mortels, quand leur maître est sensible,
Quand son orgueil est noble & n'est pas inflexible,
Qu'il aime les neuf sœurs, leurs jeux & leurs concerts,
Le son de la louange & celui des beaux vers!
Qui veut être loué mérite un jour de l'être.

Qui l'a mieux su que toi? qui l'a mieux fait connoître?
Quel homme vers la gloire & l'immortalité,

D'un plus rapide élan fut jamais emporté ?
Ton génie a voulu, dans ſes vaſtes ouvrages,
Embraſſer tous les arts, dominer tous les âges.
Par-tout il jette au loin des rayons éclatans,
Que n'éteindra jamais le long oubli des tems.
Les morts, tu le ſais bien, parlent ſans flatterie ;
Ils ſont ſans préjugés, comme ſans jalouſie ;
Et Voltaire vivant eſt jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.

. . . .

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au temple de mémoire.
J'aimai les voluptés, les jeux & le loiſir :
J'eus des momens d'étude, & des jours de plaiſir.
Né ſous un Ciel heureux, j'en ſentis l'influence :
J'abandonnai ma vie à la molle indolence ;
Et mon goût pour les arts, mes faciles talens,
Variaient mon bonheur & ſervaient mes penchans.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un maître dur qui ſe fait obéir.
Il vint charmer ma vie, & non pas l'aſſervir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre aſyle,
Ou ſous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour,

Couché ſur des carreaux diſpoſés pour l'amour,
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétrait & mes ſens & mon ame amollie;
Qu'au loin, des inſtrumens l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux;
Alors, dans les tranſports d'un aimable délire,
Inſpiré tout-à-coup, je demandais ma lyre.
Je chantais l'eſpérance & les doux ſouvenirs,
Le doux refus qui trompe & nourrit les deſirs,
La piquante gaîté, la naïve tendreſſe.
Je vis dans l'art des vers que nous apprit la Gréce,
Un langage enchanteur, dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux dieux ou bien à la beauté.

Quelquefois, élevant ma voix & ma penſée,
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accens:
Ou, choqué des travers & des vices du tems,
J'exerçai ſur les ſots ma gaîté ſatyrique:
J'eſquiſſai même un jour un code poëtique.
Mais la gloire & les arts ne bornaient point mes vœux;
Le plaiſir fut toujours le premier de mes dieux.

. . . .

Et qui n'adore point ta muſe enchantereſſe?
Tu crains d'être au-deſſous de Rome & de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la poſtérité;

C'eſt bien là d'un Français l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avouerai, j'eus moins de modeſtie,
Je promis à mes vers une éternelle vie :
Et, ſi j'en crois les tiens, je me ſuis peu mépris.
Mon nom eſt sûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'as cité ſouvent : c'eſt mon plus bel éloge.

Mais toi, qui des confins du pays allobroge,
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Eſt-ce à toi de douter, dans tes ſuccès brillans,
Du pouvoir d'une langue à jamais conſacrée,
Dont tu pourrais, toi ſeul, garantir la durée ?
Ah ! trop heureux Français ! vous faites plus que nous.
Quand la terre aſſervie était à nos genoux,
La langue des vainqueurs devint celle du monde :
En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir ſubjugué, règne ſur l'Univers.
Vos drames éloquens, honneur de Melpomène,
Monumens qui manquaient à la grandeur Romaine,
Charment vingt nations avides d'en jouir ;
Et vos voiſins jaloux vous doivent leur plaiſir.

Le précis hiſtorique ſur M. de Voltaire eſt une eſquiſſe très-bien faite dans laquelle on retrouve tous les traits qui caractériſent le génie de ce grand homme.

Les Annales de la Bienfaisance, ou les Hommes rappelés à la Bienfaisance par les exemples des peuples anciens & modernes qui ont donné, soit en public, soit en particulier, des exemples d'humanité, de vertu, de générosité, &c. 3 in 8°. br. 6 liv. A Paris chez Lacombe, Libraire, rue Christine.

Ce livre mérite d'être connu plus particulièrement par l'avantage de son plan, & par l'utilité dont il peut être pour l'éducation de la jeunesse. Nous en rendrons incessamment un compte détaillé.

Recueil des Lettres de S. M. le Roi de Prusse, pour servir à l'histoire de la guerre dernière. On y a joint une relation de la bataille de Rosbach, & plusieurs autres piéces qui n'ont jamais paru, le tout enrichi de notes par un Officier général au service de la Maison d'Autriche; vol. in-12 br. 36 sols. On en trouve des exemplaires chez Lacombe, Libraire à Paris rue Christine.

Il faut placer ces Lettres à côté des Commentaires de César. De grandes choses dites simplement, des plans de

bataille, & des dispositions d'armées ordonnées avec précision, de grands événemens, & des succès prodigieux racontés modestement; de la confiance, de la prudence, de la force, de l'intrépidité, toutes les vertus d'un héros & toutes les qualités d'un homme de génie; voilà ce qui sera remarqué dans cette correspondance d'un Roi qui écrivoit dans le secret à ses Ministres, à ses Généraux, à son Frere, à ses amis. Ceux qui cherchent des matériaux pour écrire l'histoire de nos jours, & surtout les militaires, ne peuvent en trouver de plus précieux & de plus intéressans.

Lettre d'un Pere à son Fils, faisant l'auteur & le bel esprit à Paris, suivie d'une lettre de M. de Voltaire; in-8°. A Castres 1773, & se trouve à Paris chez Valade, Libraire, rue S. Jacques.

« Trois ou quatre satyriques, c'est-à dire, gens justes & raisonnables, & point impudens, comme ont peu bien l'imaginer, ont formé entr'eux une compagnie. Or cette compagnie s'est érigée un tribunal pour juger les morts, dont il faut toujours dire du bien, & pour outrager plus de

de deux cens auteurs vivants, parmi lesquels on loue quelques écrivains de mérite, & qui sont aussi honteux de trouver leur nom dans cette compilation, appelée jugement, que le seroient des hommes de bien qu'on forceroit d'assister à un spectacle pour voir égorger deux cens de leurs semblables.

Pour porter des arrêts justes & irrévocables, les associés de cette compagnie ont conpulsé tous les greffes de la littérature, c'est-à dire, les gazettes, les journaux, les almanachs, les libelles périodiques, & tous ces petits dictionnaires que les Libraires commandent, & qui ne sont que des compilations aussi fautives qu'indigestes.

De l'extrait de ces piéces ils en ont formé trois volumes * de leurs songes & de quelques vérités inutiles que le public a déjà achetées plusieurs fois & toujours trop cherement; ils n'ont osé les vendre sous leur nom. Déjà odieux, ils craignent de l'être davantage.

Vous avez eu moins de honte que ces satyriques qui paroissent n'avoir eu que celle de se cacher, & moyennant une modique rétribution, vous avez bien voulu

* Les trois siècles de la Littérature, &c.

être le facteur de cette nouvelle compagnie qui s'est, dit-on, arrangée avec vous de manière à recueillir le profit de ses satyres, & à ne vous laisser que l'odieux de l'entreprise.

LETTRE de M. l'Abbé Roubaud à M. de G. de la Société Electorale de . . . . sur les grands Patagons.

MONSIEUR,

J'admire, avec vous, les *Recherches philosophiques sur les Américains*, ouvrage profond, curieux, agréable, & digne d'un siécle éclairé. M. le P., en parcourant le cahos des relations, a essayé de séparer la lumière des ténèbres; il a répandu quelque jour sur l'ancienne Amérique: Mais peut-être l'esprit de systême a-t'il trahi son zèle pour la vérité, par exemple dans le chapitre des *Patagons* que vous citez dans votre lettre.

Vos réflexions sur ce problême historique m'ont engagé à l'examiner avec la plus grande attention. M. de P. refuse à la *nature défaillante* en Amérique, selon son systême, des enfans d'une taille supérieure à la taille de tous les autres peuples du monde. Quand nous rendrions à la nature toute sa force, (& ce seroit avec fondement, comme je le prouverai dans un ouvrage particulier) nous n'oserions lui accorder ces enfans, si nous n'y sommes contraints par l'accumulation des probabilités historiques.

Il y a, Monſieur, une incrédulité auſſi anti-philoſophique que la crédulité. Il ne faut pas ſe hâter de rejeter le merveilleux, uniquement parce qu'il eſt merveilleux, car la nature en eſt remplie. L'ignorance a long tems pris pour des fables, chez les Anciens, beaucoup de vérités conſtatées de nos jours.

Si la taille des grands Patagons avoit pu être réduite à la meſure ordinaire, elle l'auroit été pour M. de P. Il me ſemble qu'il n'a pas réuſſi dans ſon entrepriſe.

Je ne veux pas dire, Monſieur, qu'il faille abſolument croire qu'il exiſte dans les terres Magellaniques, une race d'hommes d'une ſtature démeſurée; je dis ſeulement qu'on ne doit pas le nier.

Depuis 1519, époque de la découverte du Détroit jusqu'en 1766, *vingt* voyageurs ont vu à l'extrémité méridionale de l'Amérique, des hommes giganteſques; ils prétendent du moins en avoir vu. Ces témoins ſont les uns Eſpagnols, les autres Portugais, Italiens, Hollandois, Anglois & François. Il n'y a pas une ſeule de leurs relations qui puiſſe être regardée comme la copie d'une autre. Leurs voyages ont été entrepris en 1519, 1577, 1579, 1592, 1598, 1615, 1618, 1670, 1701, 1712, 1719, 1764, 1766.

Dix ou douze voyageurs ont cotoyé le même pays, à différentes époques, dans le même intervalle de tems, ſans y rencontrer ces grands Patagons.

Le témoignage négatif de dix ou douze perſonnes détruiroit-il le témoignage poſitif de vingt autres, ſur-tout lorſque ces témoignages ne ſe

contredisent pas? Ces témoignages ne se contredisent pas : il est très-possible qu'en différens tems les uns auront vu les peuples que les autres n'auront pas vus ; car ces peuples ne sont pas sédentaires sur le bord de la mer. Un critique souffrira qu'un Européen les y voie quand ils y seront venus ; & qu'un autre ne les y voie pas, quand ils n'y seront pas.

Je conviens que ces vingt témoins attestent un fait fort étranger ; mais il ne résulte pas de l'invraisemblance du fait que le rapport de ceux qui n'ont pas vu annulle le rapport de ceux qui ont vu.

Des voyageurs ont trouvé, dans les mêmes lieux, des Indiens d'une taille ordinaire ; d'autres, des peuples d'une taille extraordinaire ; les derniers enfin des hommes de l'une & de l'autre tailles tout ensemble. Il y auroit donc des races différentes à côté les unes des autres, & les témoignages seront conciliés.

M. de P. se souleve contre ce mélange, fondé sur ce qu'il n'y en a point d'exemple dans la nature, qu'il n'y a pas naturellement des hommes grands comme les Suédois parmi les Lapons, &c. La Laponie & la Suéde se touchent ; il ne seroit pas contre nature que des Suédois & des Lapons parcourussent une même contrée, & si l'on transportoit aujourd'hui en Laponie une colonie suédoise, un voyageur rencontreroit demain des hommes très petits & des hommes fort grands.

Nous avons compté les témoignages, il faut les peser. Pris *in globo*, M. de P. ne les trouve d'aucun poids, parce qu'il s'agit de décider un point *d'histoire naturelle*, & que tous les relateurs n'étoient *ni philosophes*, *ni naturalistes*, *ni médecins*. La différence entre les Négres & les Blancs est également un point d'*histoire naturelle*, faut

droit-il donc être médecin, ou naturaliste, ou philosophe pour ne pas se tromper du Blanc au Noir? Un enfant qui ne seroit point aveugle ne jugeroit-il pas bien si un homme de six pieds de haut est plus grand qu'un homme de quatre?

Dans quelles relations l'existence des grands Patagons est-elle attestée? Dans celles des voyages d'*obscurs* navigateurs tels que Magellan, Drake, Sebaldt de Svert, Olivier de Noort, Spilberg, le Maire, Schouten, &c. Si ces noms ne valoient pas ceux des *fameux* Guiros, Camargo, Alcazova, Chidley & autres qui n'ont pas vu les premiers; faut-il chercher dans les voyages de ceux-ci ce que ceux-là doivent avoir rencontré dans les leurs?

M. de P parle des relations des uns avec le plus profond respect; il n'a point de reproche à leur faire; & des relations des autres avec le plus profond mépris, il a peu de bien à en dire: on sçait pourquoi il aime ceux-là, voici pourquoi il n'aime pas ceux-ci.

« On ne sçauroit être plus crédule & moins éclairé, dit-il, que Pigafetta, historien du voyage de Magellan & témoin oculaire de cette expédition. Puisqu'il a cru que les démons assistoient régulièrement à la mort des Patagons, il a donc cru aussi qu'il avoit vu venir dans le vaisseau des hommes de huit pieds de haut, qu'il en avoit même vu enchaîner quelques-uns, & qu'il en avoit même vu mourir dans les fers. * » Ne

* Les passages distingués par des guillemets ne sont pas tirés mot pour mot des *Recherches sur les Américains*; ils ne sont que le résultat des rai-

se seroit-il pas aussi imaginé que Magellan avoit découvert le Détroit qui porte son nom ?

« Quant à l'Espagnol Sarmiento, c'étoit un » visionnaire qui crut avoir pris un de ces Géants » sur son bord, comme il croyoit voir des restes » de châteaux dans les Dunes ; & d'ailleurs il étoit » si ignorant en géographie qu'il ne sçavoit pas » que trente-six ans après, *le Maire* découvriroit » un autre canal que celui de Magellan, &c. » Sarmiento eut tort sans doute de mal raisonner & de ne pas sçavoir ce que personne ne sçavoit de son tems ; mais quand on a eu le malheur de se tromper dans des conjonctures, est-on obligé de rêver & de rêver toute sa vie que l'on a été en commerce très-intime avec des Géants ?

« Knivet, compagnon de voyage de Cavendish, » continue M. de P., est en contradiction avec lui- » même, car il dit qu'il a vu sur les bords du Dé- » troit, des hommes fort petits & des hommes fort » grands ; & quand il entra au service du Portu- » gal, il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas » favoriser l'opinion adoptée sur l'existence des » derniers. » Je voudrois voir comment M. de P. s'il se trouvoit entre un Akansas & un Eskimaux, parleroit de leur taille sans se contredire comme Knivet ; & s'il alloit à Lisbonne, il y seroit brûlé comme l'auroit été Knivet ; car l'Inquisition y brûle tout autant ceux qui croient l'existence d'un peuple de quatre à cinq pieds de haut, que ceux qui croient celle d'une race de six à sept pieds.

---

sons de M. de P. Nous les avons marqués de la sorte pour la commodité des lecteurs. Les passages exactement copiés sont en lettres italiques.

« Hawkins n'a écrit qu'une relation confuse ; » or quand on a une mauvaise plume, il n'est pas » possible qu'on ait la vue bonne. Ce voyageur a » même soutenu que les Géans de l'Amérique des» cendoient d'une colonie angloise, & voilà pour» quoi il y a vû des Géans. » M. de P., avec une pareille règle de crédibilité, nous prouvera, quand nous le voudrons, qu'il n'y a peut-être pas en Europe dix auteurs dignes de foi.

« De Wert amena en Hollande une jeune fille » Patagone, née d'une *mère de petite taille ;* & » cette fille resta toujours très-petite; donc le Jour» naliste de son voyage a menti, lorsqu'il a parlé » des Patagons hauts de dix à onze pieds. » Falloit-il, pour qu'il eût dit vrai, qu'une enfant née en Patagonie d'une petite race, prît à Amsterdam une taillle gigantesque ?

« Corneille de Mage, dans le voyage de Spil» berg, est bien plus singulier que tous ces rela» teurs : il prit, selon M. de P., *la pointe d'un* » *rocher ou le tronc d'un arbre* pour un *colosse qui* » *sautoit d'une hauteur à l'autre.* » Il fit bien mieux encore que ne le dit M. de P., puisqu'il vit cette pointe de rocher ou ce tronc d'abre descendre avec plusieurs autres arbres ou rochers sur le bord de la mer où tout l'équipage les vit très distinctement transformés en Géans. L'illusion est forte.

J'ometrois la relation d'Olivier de Noort. M. de P. vous dira que son équipage appercut des Patagons de grande stature ; & que quand il se fut battu contr'eux, ils furent réduits à la taille ordinaire ; mais qu'ensuite un enfant Patagon apprit en trois jours le hollandois, pour amuser ses marins avec des contes de Gargantua. Je ne sçavois

pas qu'il fût permis, dans une citation, de faire de deux peuples très bien distingués par un auteur, un même peuple tantôt grand tantôt petit, & de convertir un jeune Indien qui apprend bientôt un peu de hollandois, en un enfant qui apprend cette langue en trois jours. Puisque M. de P. se le permet, je n'ai rien à dire.

Je reviens à Spilberg : ses gens virent des Géans vivans, & ne trouvèrent point des cadavres gigantesques, tandis que le Maire & Schouten trouvèrent des cadavres gigantesques, & ne virent point de Géans vivans. M. de P. conclud delà qu'ils ont menti les uns & les autres. Ils mentoient donc bien maladroitement ; car il n'en auroit pas coûté davantage aux uns & aux autres de mettre dans leurs relations & des Géans vivans & des Géans morts, pour la satisfaction de leurs lecteurs.

« Le Pilote de Garcie de Nodal n'est pas plus » digne de foi. La preuve qu'il n'a pas rencontré » des Patagons d'une taille démesurée, comme il » le dit, c'est qu'il ne nomme pas la Côte où il les » a rencontrés. » Ce raisonnement est encore de M. de P.

Suivent Wood & Narborough. Oh ! ces deux Anglois *ont examiné la Côte des Patagons plutôt en philosophes & en naturalistes qu'en navigateurs curieux, ils ont possédé à la fois l'art difficile de faire des observations intéressantes, & le talent plus difficile encore de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés.* Avant d'aller plus loin, je voudrois demander à M. de P. si c'est là son dernier mot, & s'il n'appellera pas de son avis sur ces voyageurs ? . . Eh bien ! ils mettent des Indiens d'une stature extraordinaire à huit ou dix degrés au nord de la Côte de Magellan : qu'en dit M. de P.

« M. Frézier, sans avoir vu aucune trace de » géant, crut qu'il en existoit, sur la foi de misé- » rables témoins tels qu'un gouverneur Espagnol » & des François qui le prirent pour un imbécille » ou qui étoient assez imbécilles eux-mêmes pour » se persuader qu'ils avoient plusieurs fois été en » commerce avec ce peuple » *Il auroit dû sçavoir*, ajoute M. de P., *que s'il y avoit des peuples monstrueux en Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-tems par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts* & qu'on auroit envoyés en Europe. Voilà ce que M. Frézier ne sçavoit pas, mais il sçavoit se tenir en garde contre les surprises de l'imposture, rassembler les témoignages, peser les probabilités, discuter les vraisemblances; & c'est ce qu'il a fait à l'égard des grands Patagons.

« M. Byron & les Officiers de son escadre, avec » leurs quatre relations uniformes du même voya » ge, ont beau dire qu'ils ont vu des Patagons » par centaines & communiqué avec eux, ils » n'ont rien vu : la preuve, c'est que le Chapelain » de l'Amiral Anson n'a pas dit, dans la relation » d'un voyage fait en 1741, qu'ils en verroient » en 1764. » C'est un malheur pour l'escadre de M. B. : cependant si son journal portoit tous les caractères de la vérité & de la bonne foi? M. de P. y voit des *Géants de neuf pieds* de haut, montés sur des *chevaux nains* de *treize palmes* de taille : nous n'y trouvons pourtant que des cavaliers de *huit pieds* de hauteur (taille moyenne) (1)

---

(1) Il s'agit ici de pieds Anglois plus petits d'environ un douzième que les nôtres.

montés sur des chevaux de *seize palmes*. En diminuant les pieds & les palmes à fantaisie, M. de P. auroit prouvé qu'il n'y avoit pas un seul voyageur qui eût parlé de Géants.

Oh ! pour MM. Duclos-Guyot & de la Gyraudais, *n'est-il pas surprenant*, s'écrie avec une humeur philosophique M. de P., *que deux observateurs qui se trouvent la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons ?* Un demi-pied ! lisez, Monsieur, les relations de ces deux observateurs. M. Guyot dit que le *plus petit* de ces Patagons avoit *cinq pieds sept pouces ;* & M. de la Gyraudais que *le moins grand* avoit *au moins cinq pieds sept pouces* de hauteur : montrez-moi, je vous prie, une différence d'un demi-pied entre *cinq pieds sept pouces* d'une part, & *au moins cinq pieds sept pouces* de l'autre. Voulez-vous trouver cette différence dans le récit de nos François, faites comme de P. : retranchez deux pouces de la mesure donnée par M. Guyot, vous aurez cinq pieds cinq pouces ; ne citez ensuite que le passage où M. de la Gyraudais dit que *plusieurs avoient environ six pieds* : & dites, de cinq pieds cinq pouces à six pieds, il y a *sept pouces* qui valent un *demi-pied :* les *plusieurs Patagons* de M. de la Gyraudais, hauts de six pieds, sont incontestablement ces *plus petits Patagons* de M. Guyot, hauts de *cinq pieds cinq pouces* seulement ; donc ces deux observateurs varient d'un demi pied. Je demande pardon au critique de la liberté que j'ai prise de vérifier les citations.

Tels sont les motifs de récusation qu'allégue M. de P. contre la plûpart des voyageurs qui ont parlé des Patagons de haute stature : *le reste ne*

vaut pas l'honneur d'être nommé. Les capitaines Harington & Carman, l'Espagnole citée par le P. Torrubia, le capitaine Raynauld, le capitaine Shelvosk, tous ces gens là n'embarrassent point M. de P., il n'en dit mot.

Enfin il attaque la taille des Patagons par des raisons générales. 1°. *S'il y avoit une race gigantesque en Amérique, on en auroit montré des individus morts ou vivans en Europe*, comme on y a amené des Négres-blancs, des Orangs-outangs, des Groenlandois, un Brésilien infibulé, un Hottentot *Monochis*, un Malabare à longues oreilles, des rhinoceros, des hippopotames, des serpens épineux, & autres bêtes curieuses. Car il est certain que toutes les singularités portatives de l'univers ont été apportées en Europe; & il est évident qu'elles n'existoient pas avant que nous les eussions vues dans nos contrées. Ainsi toutes les singularités dont on parle sont fabuleuses, jusqu'à ce que notre témoignage oculaire leur ait donné la réalité dans nos foires. Tel est *l'argument sans replique* de M. de P.

Je n'entreprendrai pas ici, Monsieur, de justifier ou d'excuser la négligence des voyageurs à payer un tribut de Patagons à la curiosité de l'Europe; je suis fâché qu'un philosophe respectable veuille qu'on arrache ces hommes à leur pays pour le convaincre de leur existence. Magellan, au rapport de Pigafetta, en enchaîna deux sur son navire, ils y moururent de désespoir. Ce fait n'a pas encouragé les voyageurs qui l'ont crus à commettre la même barbarie, lorsqu'ils ont été à portée de l'exercer. Plusieurs autres l'ont tenté inutilement. Mais n'auroit-on pas pu nous amuser avec des squelettes gigantesques ? D. Pernety dit

que M Guyot en avoit embarqués qu'il fut ensuite obligé de jeter à la mer. M. de P. nie nettement le fait ; & il ajoute que quand M. G. auroit porté sur son bord un squelette de Patagon, on n'y auroit plus trouvé qu'un squelette de quelque grand animal, parce que M. G. n'est pas *anatomiste*, & qu'il faut être anatomiste pour distinguer un homme mort d'une bête morte. Je le veux bien ; mais quand on auroit amené en Europe un Patagon mort ou vif, qu'est-ce que l'on auroit prouvé par-là ? L'existence d'un individu colossale, mais non celle d'une race gigantesque. Il auroit donc fallu des cargaisons de Patagons pour démontrer ce dernier point ; c'est bien assez de cargaisons de Négres. Je dis des cargaisons de Patagons vivans ; car des squelettes ne viennent pas se présenter en foule sur le rivage, & l'on n'auroit pu se flatter de sauver plusieurs individus, qu'en en embarquant un grand nombre.

M. de P. ne veut pas croire à la taille des Patagons ; si on ne les mesure comme M. de Maupertuis a mesuré les Lapons & M. l'A. de la Caille les Hottentots : *quand un géant est trouvé, la chose la plus facile est de le mesurer.* Cela est vrai : cependant comme on jugeoit très bien que les Lapons étoient fort au-dessous de la taille ordinaire avant d'avoir eu recours au pied-de-Roi, on a bien pu juger avec la même certitude que les Patagons étoient fort au-dessus, sans avoir recours à la même preuve. N'est-il pas vraisemblable qu'au coup-d'œil, un enfant auroit décidé comme l'escadre de Moore ou celle de M. Byron, & aussi-bien que le plus grand philosophe & le premier toiseur de l'Univers, que les Patagons étoient *plus hauts de toute la tête que les Européens* placés à côté d'eux, ou qu'*assis ils étoient*

*presque aussi hauts qu'*un Anglois *de bout?* M. P. dit qu'il seroit inoui qu'on n'eût pas mesuré un Patagon, si l'on en avoit rencontré. Il y a beaucoup de choses inouies; c'etoit une chose inouie que de ne pas disséquer des Négres, & on a été fort long tems sans en disséquer. Enfin il ne faut pas exiger de ceux qui n'ont vu des Patagons qu'à une certaine distance, qu'ils les aient mésurés: quant aux autres, si la formalité du pied-de Roi qui ne constateroit que le degré de hauteur étoit nécessaire pour constater leur existence, Knivet en a *mesuré* un cadavre, le capitaine Raynauld & son équipage ont *mesuré* plusieurs Patagons vivans, MM. Guyot & de la Gyraudais nous supposent assez judicieux pour comprendre qu'ils en ont *mesurés*, lorsqu'ils déterminent les *pouces* de la taille de ces Américains, &c. &c. &c.

Pour n'avoir pas usé de la sage précaution indiquée par M. de P., les voyageurs ont varié & dû varier considérablement sur la taille de ces sauvages, parce qu'outre qu'ils auront vu des individus plus ou moins grands les uns que les autres, outre quils auront réduit leur estimation à des mesures plus ou moins longues telles que le pied anglois & le pied françois, leurs sens, en sortant de la sphère où il avoient l'habitude de borner leur estime, auront été sujets à de fortes méprises. Ajoutons que la surprise, l'admiration, l'effroi, auront disposé à l'exagération des hommes quelque fois amis du merveilleux: mais ces sentimens & l'exagération prouvent la réalité même du merveilleux Nous ne croirons donc pas tout ce qu'ils auront dit; ils ont dit beaucoup de fables manifestes, & ils se sont contredits réciproquement sur les accessoires: nous nous arrêterons donc au point dans lequel ils s'accordent & qui a

ſervi de baſe à leurs récits : ce point, c'eſt la ſupériorité notable des grands Patagons ſur la taille ordinaire de l'eſpèce humaine. Ils ne ſont pas des géans proprement dits, quand ils auront un ou deux pieds au-deſſus de la taille commune. On les aura appelés *Géants* par comparaiſon avec les Européens, comme on diroit que les Groenlandois ſont des nains à coté des Danois, par manière de parler, & faute de termes particuliers pour ſpécifier la différence.

Enfin eſt-il vrai que la hauteur de ces Patagons choque ſi ſingulièrement les loix de la nature ? la couleur des Négres a paru d'abord ſi fort choquer ces loix que pluſieurs philoſophes les ont pris pour une eſpèce diſtincte de celle des Blancs, quoiqu'il ſoit aujourd'hui démontré que la différence de coloris n'eſt qu'accidentelle & produite par le climat. A l'égard des Patagons, je ne rappellerai pas l'énorme diſparité de taille de certains animaux de la même eſpèce dans des climats divers; je ne parlerai pas de la petite taille des Lapons non moins éloignée de la nôtre, que celle des Patagons ; je ne dirai pas que, comme la nature tire quelquefois d'un même père & d'une même mère des individus de tailles fort diſproportionées, & même de vrais nains avec des enfans fort grands, phénomène aſſez commun en Pologne, elle a pu mettre ſur la même terre une grande différence dans la ſtature de deux races. Permettez-moi ſeulement, Monſieur, de haſarder une conjecture, ſans y attacher aucune ſorte de prétention.

Il naît quelques fois des individus giganteſques : ces individus de différens ſexes unis les uns aux autres ne pouvoient-ils pas communiquer leur taille à leurs enfans? Si leurs enfans ne ſe

mêloient pas avec d'autres familles, n'auroit-on pas une famille colossale ? Dans notre espèce, les peuples conservent leur taille particulière en évitant de se croiser. On remarque que les Patagons, quand il leur naît des enfans plus petits qu'à l'ordinaire, les vendent à leurs voisins; d'où l'on peut conclure qu'ils ne se mêlent pas indistinctement avec des races inférieures. Je sçais que les loix communes de la nature agiroient fortement pour réduire ces hommes extraordinaires à la mesure courante; mais leur action n'éprouveroit-elle pas une résistance dans la force prodiguée par un effort singulier de la nature même, & leur effet ne seroit-il pas lent ? Il résulteroit de là que de siécle en siécle la taille des Patagons baisseroit, & qu'elle rentreroit à la fin dans les bornes connues. Ces peuples n'auroient-ils pas déjà éprouvé cette dégradation; & ne seroit-ce point là une des causes de la différence des mesures données par les premiers & par les derniers voyageurs qui ont visité les Terres Magellaniques ? Cette conjecture est peut-être frivole; je n'y suis point attaché, & je la soumets, Monsieur, à vos lumières & à celles de M. de P.

Je vous demande pardon de la longueur de ma lettre. Vous m'avez engagé dans cette discussion; & en combattant l'opinion d'un philosophe tel que M. de P., je ne pouvois négliger aucun détail. Il m'éclairera si je me suis trompé. J'ai trop profité de ses lumières, pour n'être pas disposé à recevoir ses instructions. Jusqu'à présent il me semble qu'il n'a point entamé la taille des grands Patagons & qu'elle est encore problématique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

SPECTACLES.

OPÉRA.

L'ACADÉMIE royale de Musique a donné le Jeudi 7 Janvier, la première représentation de la reprise de la *Reine de Golconde*, Opéra en trois actes dont le poëme est de M. Sedaine, & la musique de M. Moncini. Le public a revu avec plaisir ce spectacle charmant, dont on a rendu compte lorsqu'il fut remis au mois de Mai dernier. M. Durand joue & chante très-bien à cette nouvelle reprise, le beau rôle de S. Phar. Madame Larrivée reçoit de nouveaux applaudissemens dus à son jeu, & à sa voix brillante & légere, dans le rôle d'Aline. Les ballets qui sont de la composition de Messieurs Gardel, d'Auberval & Vestris, sont parfaitement exécutés, & plaisent généralement.



COMÉDIE FRANÇOISE.

Ce Théâtre eſt occupé par le début brillant de Mlle de Raucourt, jeune Actrice qui excite & ſoutient l'étonnement, l'enthouſiaſme, & la juſte admiration des ſpectateurs. La nature ſemble lui avoir prodigué ſes dons; elle eſt belle; elle eſt impoſante dans tous ſes rôles;elle a une intelligence en quelque ſorte innée pour la Tragédie, & les moyens les plus victorieux pour exprimer dans toute leur énergie le ſentiment & la paſſion. Un organe flexible, ſonore, & ſenſible; une phyſionomie qui peint les affections de l'ame, & toutes leurs nuances; le regard éloquent & expreſſif; l'art de parler aux yeux; & d'intéreſſer juſques dans ſon jeu muet; cette jeune Actrice a tout reçu d'une nature heureuſe; & le travail & l'expérience ont peu à faire, pour perfectionner & finir ſes talens. Elle a joué quatre fois à Paris; & une fois à Verſailles le rôle de *Didon*, dans la tragédie de ce nom; deux fois le rôle d'*Emilie* dans *Cinna*; deux foix *Monime* dans *Mithridate*; & trois fois *Idamé* dans

l'*Orphelin de la Chine*. M. Brisard a secondé son Elève dans toutes ces différentes pièces ; il s'est montré digne de lui avoir donné des leçons de son art. On ne peut porter plus loin la magie qu'il a mise dans la représentation de Cinna & de Mithridate. M. Lekain, l'Acteur peut-être le plus parfait que l'on puisse concevoir pour la Tragédie, semble s'être surpassé dans le rôle de Gengiskan. Quel spectacle quand le talent supérieur rend le chef-d'œuvre du génie! Lorsque M. de Voltaire dicte ce que les Lekain, les Brisard, les de Raucourt déclament.

A Mademoiselle DE RAUCOURT.

ELÈVE de *Brisard*, nouvelle Melpomène
Cède au dieu qui t'agite & remplis ton destin ;
L'éclat de ton aurore embellira la scène
Où la gloire t'attend une palme à la main.
Mais quel prodige ! à peine on ouvre la barrière,
Et ton ardeur t'emporte au bout de la carrière.
L'art ne t'arrête point ; la nature a tout fait :
Elle a tout fait pour toi ; ton talent est parfait

Sans attendre du tems l'épreuve accoutumée.
Ainsi nâquit Minerve ; & parut toute armée,
Superbe & triomphante à l'Olympe étonné.
Par toi *Didon* renaît ; son cœur infortuné
S'exhale en longs soupirs & pénetre notre ame
Des profondes douleurs de sa funeste flamme.
Tu nous peins à grands traits l'héroïsme exalté,
La vengeance & l'amour de la fière *Emilie*.
Que la tendre *Monime* est encore embellie
Quand tu la reproduits à nos regards surpris !
Eh ! quel cœur ne ressent le cri de la nature,
Et ses gémissemens & sa cruelle injure,
Lorsqu'en pleurs *Idamé* redemande son fils?
Dis, jeune de Raucourt, dis, ô Fée étonnante,
Par quel art, évoquant toutes les passions,
Viens-tu nous retracer leur image effrayante ?
Et comment, dans la paix d'une vie innocente,
As-tu saisi l'horreur & les expressions
De ces tyrans secrets d'une ame forcenée ;
Et la molle langueur & les ardens soupirs,
Et la douce espérance & les brûlans desirs,
Et l'affreux désespoir d'une amante effrénée !
L'amour, sans te blesser, t'a remis tous ses traits:
Exprime ses tourmens, ne les ressens jamais.

Par M. Lacombe, libraire,
auteur du Mercure.

A Mademoiselle de RAUCOURT, *jeune débutante de seize ans & demi.*

BELLE & sage RAUCOURT, qui viens sur notre
scène
De nous enchanter tous par tes rares talens;
Toi, que pour son soutien adopte Melpomène!
Toi, qui possède l'art de captiver nos sens!
Et qui tantôt peignant les transports d'une mère,
Tantôt le désespoir, l'amour & la fierté,
Sais si bien à ton gré nous séduire & nous plaire,
Et forcer à te rendre un tribut mérité!
Dis-moi, comment peins-tu ce que ton cœur
ignore?
Libre, sans passions, & sur-tout sans amour,
Tu l'exprimes si bien sans le connoître encore;
Ah! que feras tu donc si tu le sens un jour?
Parois-tu dans Didon? c'est Didon elle-même
Adorant un amant prêt à se dégager,
Qui hait, pardonne, & meurt en perdant ce
qu'elle aime.
Viens-tu dans Emilie?.. ardente à te venger
Tu n'as plus ta douceur, & tu connois la haine.
Peut-être moins que toi cette injuste Romaine
Auroit fait admirer, aux yeux de tout Paris,
La grandeur, la fierté, la haine & le mépris.

Là, c'est Monime en pleurs qui fait couler nos larmes,
Tes regards attendris nous peignent ses malheurs;
Ta beauté nous ravit, & lui prête des charmes,
Et par toi son amour est bientôt dans nos cœurs.
Dans Idamé, ton ame est celle d'une mère;
Ta douleur est réelle; on la voit, on la sent:
Nous tremblons pour ton fils: par un charme puissant
Tu nous donnes pour lui des entrailles de père,
Tu nous séduis; chacun partage ton effroi,
Et croit avoir un fils à sauver comme toi.
A te voir on diroit enfin que la nature
Pour nous plaire, & pour mieux assurer tes succès,
T'a laissée à loisir pénétrer ses secrets.
Mais son plus beau présent est l'ame noble & pure
Jointe aux-dehors charmans qui nous font soupirer;
La sagesse est aussi ta plus belle parure,
Et son éclat flatteur doit toujours t'honorer.
On voudra le ternir, & mille écueils t'attendent:
Mais je connois ton cœur, les vertus le défendent.
Paris, en t'admirant, croit qu'il succombera;
Je te rends plus justice, & lui-même verra
Qu'un cœur comme le tien, sans orgueil, sans foiblesse,
Qui, satisfait de peu, méprise la richesse,

Qui chérit son devoir, est sûr de résister.
Malgré le préjugé, certain de ta sagesse,
Etonné des vertus dont il sembloit douter,
En les connoissant mieux, il va les respecter.

Par M. Faur, gradué en la faculté des arts & de médecine.

VERS pour mettre au bas du Portrait de M. Lekain.

CET acteur dans son art instruit par Melpomène,
De ses rares talens n'est point enorgueilli :
C'est l'ame d'un héros qu'il montre sur la scène ;
Pour qui le voit de près c'est le cœur d'un ami.

Par M. l'Abbé de Schosne.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné le Lundi 11 Janvier, la première représentation d'*Antoine Masson* ou du *bon Fils*, Comédie en un acte mêlée d'ariet-

tes, paroles de M. * * musique de M. Philidor.

Antoine Masson s'est enrôlé dans les Grenadiers, & a reçu de son engagement 100 écus pour payer les dettes de son père, qu'il respecte & qu'il aime. Absent de ses parens, il s'en souvient toujours. Son courage & son bonheur lui font retirer du champ de bataille son Colonel, mortellement blessé, & son jeune fils qu'il garentit de la fureur de l'ennemi. Ce Colonel legue par reconnoissance une somme au généreux soldat. Antoine emploie cet argent à achéter, mais en secret, le Château & la terre Seigneuriale de son village. Il obtient son congé; & il arrive avant le jour au lieu de sa naissance. Il voit avec transport le toit rustique qui renferme son père & sa mère, il n'ose les réveiller; il n'ose se montrer tout-à-coup à eux; il les fait prévenir par un de ses camarades, de son arrivée, ainsi que la jeune Colette qu'il aime, & dont il est toujours aimé. Ces bonnes-gens sont dans l'impatience de revoir leur cher fils; & Colette craint que son amant ne l'ait oubliée. Enfin Antoine arrive; il ne sait comment exprimer la joie qu'il ressent.

Il annonce à son père qu'il vient avec de la fortune; & son père ne s'en réjouit qu'après avoir sû comment il l'a acquise. Cependant le Bailli du Seigneur veut épouser Colette parce qu'elle vient d'hériter; & la mère de Colette lui a promis sa fille, malgré l'aversion qu'elle a pour le Bailli. Le soldat qui est dans la confidence d'Antoine, dit à la mère que sa fille ne sera point au Bailli, mais à son ami; la mère jure le contraire. Les paysans s'assemblent pour célébrer l'arrivée de leur Seigneur qu'ils attendent, sans le connoître. Le Bailli maltraite beaucoup Antoine: il a fait un compliment, & Antoine conseille au contraire de demander des graces à leur Seigneur. Le père d'Antoine est choisi par le suffrage de la communauté pour dresser le mémoire; il est conseillé par le plus vieux du canton, qui demande la franchise de la chasse, le chauffage; &c. Tout ce qu'ils desirent est accordé. Les habitans répetent les cérémonies de la réception du Seigneur; on doit le porter dans un fauteuil, & l'on engage le père d'Antoine de s'asseoir, & de figurer le Seigneur. Ce qu'il regarde comme une feinte est une vérité. Son fils a acheté la terre sous le

le nom de son père, c'est lui qui en est le Seigneur. Le Bailli tout étonné en voyant l'acte d'acquisition, est obligé de le faire reconnoître. La mère de Colette ne refuse pas alors sa fille au bon fils. Tout le monde est satisfait, on se réjouit d'avoir un tel Seigneur; Antoine reçoit la récompense de sa piété filiale, & de ses sentimens. Cette pièce offre des tableaux naïfs, & intéressans. Il y avoit quelques longueurs dans l'action, mais qu'il a été facile de retrancher. La musique ajoute à la réputation de M. Philidor; elle est de génie, & d'un style mâle, & plein d'expressions. Les chants en sont variés, les motifs bien choisis, & traités avec beaucoup d'art & d'effets d'orchestre.

LETTRE de M. Cailhava sur le choix du sujet de la Comédie de l'Egoïste.

Monsieur, les véritables littérateurs sont au désespoir que Regnard, le second de nos comiques, ait terni sa gloire en dérobant à Dufresny le sujet du *Joueur*; ou du moins en ne prouvant pas son innocence à cet égard, puisque la réputation d'honnête homme doit devancer, doit étayer celle d'auteur; aussi ai-je tout lieu d'espérer que

le Public ne désapprouvera pas ma ſenſibilité dans un cas pareil : voici le fait.

Après les repréſentations du *Tuteur duppé*, du *Mariage interrompu*, des *Etrennes de l'Amour*, Meſſieurs les Journaliſtes eurent tous la bonté de m'exhorter à mettre un caractère en action. J'en méditais un depuis long-tems, & je fus à l'aſſemblée de Meſſieurs les Comédiens Français prendre date pour la lecture d'une comédie en cinq actes & en vers, intitulée l'*Egoïſte* ou *l'Egoïſme*. On me répondit que M. Molé, chargé du regiſtre des pièces nouvelles, était malade ; mais Mrs. les Semainiers ſe chargèrent tout haut de l'enregiſtrement. Bientôt mon choix fut public, on trouva qu'il était heureux. Quelques perſonnes charitables jurèrent, tout en l'admirant, *que je ne le remplirais pas bien, n'ayant jamais réfléchi ſur mon art, & ne devant le petit ſuccès de mes comédies qu'à quelques bonnes fortunes d'une cervelle méridionale naturellement gaie & vive*. J'interrompis alors l'*Egoïſte*, pour faire l'ouvrage que je viens de donner, intitulé : l'*Art de la Comédie*, &c. Après quoi je ſuis revenu à l'*Egoïſte* avec la dernière ardeur. Cependant depuis deux mois mes amis ne ceſſent de me répéter qu'un auteur connu traite le même caractère ſous le titre de l'*Intérêt perſonnel* ou l'*Egoïſte*. Tant mieux, ai-je répondu, ſi je manque mon ſujet, mon rival ſera peut-être plus adroit, & le Public y gagnera. Si nous ſommes également malheureux, un troiſième viendra, qui mariant ſes idées aux nôtres, remplira le but ; c'eſt ainſi que la république des lettres acquiert inſenſiblement des richeſſes auxquelles le nom de celui qui les procure n'ajoute pas le moindre prix. On m'avoûra que je ne pouvais prendre plus galamment

mon parti ; mais aujourd'hui que l'on commence à dire ſourdement dans le monde que j'ai dérobé le ſujet de mon concurrent, c'eſt pour enlever juſqu'à l'ombre du moindre ſoupçon, & pour me ménager l'eſtime précieuſe du Public que je prends la liberté de l'entretenir de moi & d'une vérité conſignée depuis quatre ans dans le centre de la Comédie Françaiſe. Cette précaution une fois priſe, j'exhorte mon concurrent à faire de nouveaux efforts pour remplir dignement le plus beau, mais le plus difficile des ſujets. On nous jugera : s'il réuſſit mieux que moi, je ſerai le premier à l'applaudir, & je croirai jouer un aſſez beau rôle; mon cœur n'aura pas le plus petit reproche à ſe faire.

Je ſuis, Monſieur, &c.

ACADÉMIES.

Pruſſe.

L'Académie royale des ſciences & belles-lettres, dans ſon aſſemblée publique du 4 Juin 1772, a adjugé le prix de la claſſe de mathématiques, qui concernoit la queſtion ſuivante :

Quelles ſont les dimenſions des objectifs compoſés de deux matières, telles que le verre commun & le criſtal d'Angleterre, les plus propres à détruire entièrement, ou au moins ſenſiblement, les aberrations de ré-

frangibilité & de ſphéricité, tant pour les objets placés dans l'axe que pour ceux qui ſont hors de l'axe? Et quel eſt le nombre & l'arrangement des oculaires qu'il faudroit adapter à de tels objectifs pour avoir les lunettes les plus parſaites qu'il eſt poſſible?

Ce prix a été remporté par M. Jean-Fréderic Hennert, profeſſeur de mathématiques à Utrecht.

La claſſe de belles lettres devoit adjuger, le même jour, le prix ſur la queſtion ſuivante:

Quand on approfondit l'hiſtoire de Brandebourg, on trouve que les Margraves & les Electeurs qui ont gouverné ce pays, les Alberts, les Ottons, les Waldemar d'Anhalt, les Louis de Bavière, & preſque tous les Electeurs de la Maiſon de ZOLLERN, *quoiqu'inférieurs en puiſſance primitive aux quatre autres grands & anciens Ducs de la Germanie, ſe ſont cependant toujours diſtingués dans une ſuite de ſiécles par l'influence ſupérieure que la grandeur perſonnelle de leur caractère & de leur génie leur a procurée, non ſeulement dans les affaires de l'Empire, mais encore dans celles de l'Europe en général, & particulièrement dans celles de la Bohême, de la Pologne, de la Pruſſe, de la*

Slavie, de la Suéde & du Dannemarck. On trouve encore que, ſans être Rois, ces Princes ont preſque toujours joué un rôle égal, & quelquefois ſupérieur, à celui des Rois & des Souverains leurs voiſins, tant dans les affaires de la paix, que dans celles de la guerre, & qu'ils ont eu une part très eſſentielle aux grands événemens qui ſont arrivés de leur tems; on voit que c'eſt par ce moyen & par la ſageſſe de leur conduite, qu'ils ſe ſont frayes le chemin à la Royauté, & qu'ils ont ſucceſſivement fondé la puiſſance de cet Etat, qui, ſans être dans une des anciennes Monarchies de l'Europe, & ſans les égaler en étendue de territoire, y tient aujourd'hui un rang très-diſtingué.

L'Académie ſouhaite « que cette vérité ſoit développée dans un tableau général, où, ſans entrer dans un détail minucieux de la vie de ces Princes, on ne mette en uſage que les circonſtances, les faits & les anecdotes les plus propres à les caractériſer, à prouver ce qu'on vient d'avancer, à tirer les inductions naturelles qui en réſultent, & enfin à faire diſparoître les préjugés que les Etrangers, peu inſtruits de l'hiſtoire, ont communément ſur l'origine

» & les progrès de ce qu'ils appellent
» *Monarchies nouvelles.* »

L'Académie n'ayant pas été satisfaite des mémoires envoyés sur ce sujet, elle renvoie l'adjudication du prix à l'année prochaine, (1773) & invite les sçavans à s'occuper de cet objet.

La classe de mathématiques propose pour le prix du 31 Mai 1774, une nouvelle question, énoncée en ces termes.

Il s'agit *de perfectionner les méthodes qu'on emploie pour calculer les orbites des Comètes d'après les Observations; de donner sur tout les formules générales & rigoureuses qui renferment la solution du problême où il s'agit de déterminer l'orbite parabolique d'une Comète par le moyen de trois observations, & d'en faire voir l'usage pour résoudre ce problême de la manière la plus simple & la plus exacte.*

On invite les sçavans de tout pays, excepté les membres ordinaires de l'académie, à travailler sur cette question. Le prix, qui consiste en une médaille d'or du poids de cinquante ducats, sera donné à celui qui, au jugement de l'académie, aura le mieux réussi. Les pièces, écrites d'un caractère lisible, seront adressées à M. le Conseiller privé Formey, secrétaire perpétuel de l'académie.

Le terme pour les recevoir est fixé jusqu'au premier de Janvier 1774, après quoi on n'en recevra absolument aucune, quelque raison de retardement qui puisse être alléguée en sa faveur.

On prie les auteurs de ne point se nommer, mais de mettre simplement une devise, à laquelle ils joindront un billet cacheté, qui contiendra, avec la devise, leur nom & leur demeure.

Le jugement de l'académie sera déclaré dans l'assemblée publique du 31 de Mai 1774.

On a été averti par le programme de l'année précédente, que le prix de la classe de philosophie expérimentale qui sera adjugé le 31 Mai 1773, concerne la question suivante :

Comme l'arsenic se trouve dans les mines de la plûpart, pour ne pas dire, de tous les métaux & demi-métaux en grande abondance, & que malgré cette abondance, il n'est encore guère connu que par ses qualités nuisibles : On demande

Quel est le véritable but auquel la nature semble avoir destiné l'arsenic dans les mines? Et si l'on peut en particulier démontrer, par des expériences faites ou à

faire, si, comment, & jusqu'à quel point il sert, soit à former les métaux, soit à les perfectionner, ou à produire en eux d'autres changemens nécessaires & utiles?

Il reste à parler du prix extraordinaire, fondé par feu M. le Conseiller privé Eller. La question proposée a pour objet:

La Théorie des transplantations.

Il s'agit de ceux qui transportent les plantes d'un climat, & sur-tout de leur teroir natal, dans un autre. Il résulte de ce transport divers changemens, qui, généralement parlant, détériorent les plantes. On doit exposer ces changemens & les expliquer, tant par la nature des choses que d'après les expériences très-fréquentes de ce genre qui ont déjà été faites. la théorie demandée réduira les différens cas à certaines espèces rélativement aux causes qui y influent. Elle fournira en même tems pour chaque espèce la méthode requise, afin que les essais qu'on voudra faire à l'avenir réussissent en grand, & qu'on puisse s'assurer s'uffisamment d'avance s'ils sont praticables.

Les pièces envoyées pour cette question n'ayant pas paru satisfaisantes, elle a été renvoyée au 31 Mai 1773.

La distribution des maîtrises, apprentissages, grands prix & prix de quartier, s'est faite dans la Gallerie de la Reine aux Tuilleries, le 26 Décembre 1772.

M. de Sartine étant arrivé vers les six heures, accompagné de MM. le Comte de Brancas, de Montullé, de Meulan, Lempereur, Poultier & de Montaran, Administrateurs; M. Bachelier, Directeur, ouvrit la séance par un discours.

Discours pour la distribution des grands prix de l'Ecole royale gratuite de Dessin, année 1772.

MESSIEURS,

Voici la sixième année que nous célébrons une fête consacrée à la reconnoissance & à l'émulation : c'est la sixième fois que nous nous rassemblons pour payer le tribut de sentimens que nous inspirent des bienfaits reçus & des succès couronnés. Tout concourt au soutien & aux progrès d'un établissement utile. Des graces nouvelles ajoutent sans cesse à la solidité; des bienfaiteurs de tous les ordres s'empressent d'y concourir; enfin des protecteurs du rang le plus élevé daignent prendre intérêt à vos travaux... Vous rappeler ces avantages, c'est un devoir pour moi; & pour vous, une satisfaction de plus...

Vous n'oublierez jamais, Messieurs, qu'un Ministre respectable a protégé votre établisse-

çonnerie ; au ſieur Mathieu, fondé par M. le Comte de Senneterre, le brevet d'apprentif pour la Maçonnerie ; & au ſieur Boute, fondé par M. le Marquis de Bombelle, le brevet pour la Maçonnerie.

Les Elèves couronnés eurent l'honneur d'être embraſſés par le Magiſtrat, au bruit des fanfares & des acclamations du public.

LETTRE de M. *Arſandaux, horloger.*

MONSIEUR,

Vous avez entendu parler du retour de la frégate du Roi *la Flore*, deſtinée à éprouver les horloges ou montres marines pour ſervir à la découverte des longitudes : j'ai également concouru avec Mrs le Roy & Berthoud, horlogers, & j'ai, comme vous le ſavez, préſenté au mois de Juin 1771, à M. de Fouchy, ſecrétaire de l'Académie royale des Sciences, un mémoire contenant la deſcription de ma pendule marine & d'un ſupport d'une nouvelle invention pour la garantir des ſecouſſes & des chocs qui pouvoient être occaſionnés par les mouvemens du vaiſſeau, & pour la maintenir toujours dans une ſituation verticale. J'ai été chargé par le Miniſtre de porter moi-même ma pendule à Breſt, & de la poſer dans la frégate, où elle a été reçue par les Commiſſaires nommés par le Roi pour l'examen de ces montres marines. Vous voudriez ſavoir qu'elle eſt la déciſion des Commiſſaires ; mais je l'ignore comme le Public, & il faut attendre la rentrée de l'Académie des Sciences, après pâques, pour en être inſtruit.

COURS DE LANGUE ANGLOISE.

COMME plusieurs personnes & même des Dames m'auroient fait l'honneur de suivre mon cours de cette langue, si l'heure du matin ne leur avoit pas été incommode : j'en commencerai un autre le 18 de ce mois à six heures du soir, le Lundi, Mardi, Jeudi & Samedi. Ceux qui voudront le suivre, se feront inscrire d'avance; le prix en est de deux louis. Ce cours durera six mois. En lisant quelques historiens Anglois, on expliquera les règles de la grammaire, on lira des morceaux choisis de nos meilleurs poëtes que l'on écrira ensuite sous la dictée; & on composera en anglois, de sorte que ceux qui suivront ce cours régulierement, peuvent être assurés de bien connoître cette langue. La méthode dont se sert M. Robert, est celle que M. du Marsais a cru devoir suivre pour enseigner le latin, & que M. d'Alembert dit être conforme à la marche de la nature.

M. Robert, Professeur de langue angloise, demeure rue des Francs Bourgeois, place S. Michel, vis-à-vis du Marbrier, maison de M. Tourillon, à Paris.

GÉOGRAPHIE.

CARTE itinéraire de la France en six feuilles, divisée par gouvernemens militaires, contenant les routes royales & particulières. A Paris chez Bourgoin, Graveur, rue de la Harpe, vis à vis le passage des Jacobins, prix 3 liv. en feuilles, pour faire suite à son Atlas élémentaire.

Nota. Les petits cornets désignent les bureaux de poste aux routes royales. Ses six feuilles peuvent s'assembler.

ARTS.

GRAVURES.

I.

L'Empire de Flore, présenté au Roi par le sieur Fessard, graveur du Roi & de sa Bibliothèque.

CETTE estampe est la seconde de celles qui doivent être déposées au Cabinet du Roi. Elle a été gravée d'après le tableau

de Nicolas Poussin, haut de six pieds un pouce sur cinq pieds cinq pouces de large, tiré du Cabinet du Roi. Les éloges multipliés qu'on a donnés au Peintre, sur la belle composition de ce tableau, ne nous permettent pas d'en dire davantage. A l'égard de la gravure, l'auteur a bien rendu son original : on voit qu'il s'applique de plus en plus à varier le genre des travaux, ce qui nous a paru être très-bien exécuté dans la partie des chaires.

Cette estampe se vend 12 livres, & se trouve chez l'auteur, rue Fromenteau, porte-cochère vis à-vis le caffé Anglois; & chez Prault, libraire, rue de Tournon. Le public est averti que l'auteur n'a qu'un petit nombre d'épreuves, la planche étant déjà déposée au Cabinet du Roi. On y trouvera aussi quelques épreuves de la Fête Flamande, gravée par le même, d'après le célèbre Rubens.

I I.

On publie deux estampes représentant *deux baisers*, d'après les pastels de M. Fragonard, qui sont dans le cabinet de M. Jallier, architecte. Ces estampes sont en médaillon, de treize pouces de hauteur environ, & de dix de largeur. Elles sont

gravées avec beaucoup de ſoin, de franchiſe & d'intelligence par M. Marchand, jeune artiſte, qui débute avec ſuccès dans la gravure. Ces eſtampes ſe vendent chez l'auteur, rue Grenier S. Lazare, chez le marchand de tabac.

I I I.

Le Benedicite, eſtampe d'environ dix huit pouces de haut ſur quatorze de large, gravée par P. Laurent, d'après le deſſin de J. B. Greuze, peintre du Roi. A Paris, chez Buldet, rue de Gêvres.

Une bonne mère tient un potage & fait dire le *benedicite* à deux petits enfans qui ſont à ſes côtés. Ces enfans, qui ſont repréſentés les mains jointes, ont la naïveté de leur âge. Des uſtenſiles de cuiſine & autres acceſſoires ornent cette compoſition, que le graveur a rendue avec ſoin.

I V.

Le Retour des champs & le *Retour du marché*, deux eſtampes en pendant d'environ dix-huit pouces de largeur ſur quatorze de haut. A Paris, à l'adreſſe ci-deſſus.

La première de ces eſtampes a été gravée

d'après le tableau de Claude Lorrain, par P. Godefroy ; & la seconde, d'après le tableau de V. Dalens, par Deny. Les scènes de ces deux estampes, agréables par les loingtains qu'elles représentent, sont encore amusantes par les différents grouppes de figures & d'animaux dont elles sont enrichies.

L'œuvre d'Openord, architecte François, mort vers 1730, se trouve à présent chez Buldet, qui vient d'acquérir toutes les planches de cet ouvrage.

V.

Tableau généalogique des trois races des Rois de France, avec toutes les branches qui sont sorties de la troisième, par degrés de parenté, & en lignes ascendantes ; dédié & présenté au Roi par le sieur Louis-Claude de Vezou, ingénieur géographe, historiographe & généalogiste de Sa Majesté, professeur de littérature, de géographie & d'histoire.

La carte dont il est question offre, sur une feuille de grand papier, les trois races des Rois de France, qui sont séparées l'une de l'autre par deux quarrés qui contiennent chacun vingt écussons, où sont les armoi-

ries des branches ſorties de ces races. Sur chacun de ces écuſſons eſt un chiffre qui renvoie à un pareil chiffre qui eſt placé ſur le quarré où eſt contenu le chef de chacune deſdites branches. L'écuſſon actuel des armes de France ſe trouve au pied des cartouches dans lequel eſt la dédicace. Au deſſous du chef de la troiſième race eſt la liſte des auteurs que l'on peut conſulter ſur la généalogie des Rois de France. Les deux coins du bas de la carte contiennent auſſi deux grands quarrés où ſont deux avertiſſemens. Le premier ſur le plan de la carte, le ſecond ſur les auteurs des trois races des Rois de France. La première eſt à droite & la ſeconde eſt à gauche ; elles montent depuis Pharamond & Pepin juſqu'au vingt-unième degré, & la couleur dont les quarrés ſont enluminés n'a aucun rapport à celle qui déſigne les branches de la troizème. L'ordre chronologique des Rois de France ſe rrouve par les noms de nombre premier, deuxième, troiſième, quatrième, &c. placés ſur les quarrés où eſt contenue l'hiſtoire de chaque Roi. La troiſième occupe le milieu de cette carte, & répand ſes rameaux juſqu'au trentième degré, depuis Robert-le-Fort juſqu'à Mgr le Duc d'Enghien.

Les douze branches Royales & les qua-

tre-vingt-quatorze rameaux qui forment la troisième race, avec les deux autres races, sont contenus dans plus de dix-sept cens quarrés, qui occupent entièrement ce tableau, le plus utile & le plus commode, le plus agréable & le plus nécessaire pour l'histoire de France. Il y règne, quoique le caractère soit très-petit, une précision, une netteté & un ordre admirable. L'accueil favorable qu'a reçu cet ouvrage du Roi, de Mgr le Dauphin, de Mgr le Comte de Provence, de Mgr le Comte d'Artois, du Roi de Dannemarck, du Roi de Suede, des grands Seigneurs de la Cour, des Prevôt des Marchands & Echevins de la ville de Paris & du public, est le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce tableau, qui fait beaucoup d'honneur aux talens de M. Vezou, connu déjà par la mappe-monde géo sphérique, par l'Isle de Corse, par le tableau généalogique de la Maison de Bourbon que l'on grave actuellement, & par le talent qu'il a d'enseigner différentes sciences. Le prix du tableau est de 12 liv. coloré en plein. Il se trouve chez le sieur de Vezou, rue Princesse, Fauxbourg S. Germain à Paris, vis-à-vis le réverbère.

MUSIQUE.

La Muse Lyrique Italienne, avec les paroles françoises, ou choix d'ariettes & d'airs italiens des plus habiles compositeurs, avec une basse chiffrée & un accompagnement de violon.

LE goût que le public témoigne depuis plusieurs années pour la bonne musique, c'est-à-dire, pour la musique qui joint au chant ou à un motif bien choisi, des tournures ingénieuses, agréables & expressives, a déterminé de lui présenter, par forme de journal, un Recueil d'airs italiens des meilleurs maîtres. Quelques amateurs, qui ont en même tems le talent de la poésie & de la musique, y ont adapté des paroles françoises, qui, sans gêner la prosodie, se prêtent à tous les mouvemens, à toutes les formes & à toutes les inflexions de la musique ; ainsi ces airs étrangers sont en quelque sorte naturalisés parmi nous, & se produiront avec les grâces piquantes de la poésie françoise. Nous ne doutons point que ce Recueil ne soit accueilli par tous ceux qui ont l'oreille

ſenſible, & qui aiment à trouver, dans leurs amuſemens, la ſaillie du génie & l'impreſſion du ſentiment.

Ce Recueil paroîtra ſous le titre de la *Muſique Lyrique Italienne*, avec les paroles françoiſes. On en publiera un cahier chaque mois, composé de dix-huit à vingt pages de forme *in*-4°.

Le prix de l'abonnement de l'année eſt de 12 liv. port franc par la poſte en province, & de 24 liv. & à Paris de 18 liv.

On prie les perſonnes qui voudront s'abonner, d'affranchir le port de l'argent & leur lettre d'avis.

On ſouſcrit à Paris, chez Jolivet, marchand de muſique, rue Françoiſe, près la Comédie Italienne, & chez LACOMBE, libraire, rue Chriſtine.

On peut ſouſcrire auſſi chez les principaux libraires des provinces & des pays étrangers.

Le premier cahier paroîtra à la fin de Janvier 1773, & les autres ſuivront de mois en mois ſans interruption.

L'auteur de ce nouvel ouvrage eſt celui d'un recueil qui a déjà reçu l'aveu du public, ſous le nom de la *Muſe Lyrique*, & que Madame la Dauphine a honoré de ſa protection en permettant qu'il lui fût dédié. Il ſe flatte que le ſoin qu'il a pris, de

rendre son premier Recueil exact & agréable, préviendra en faveur de ceux qu'il se propose de donner au second.

LETTRE de M. Bernoulli, astronome du Roi de Prusse, en réponse à la lettre de Dom Noël.

Je viens de lire avec étonnement dans le Mercure de France du mois de Septembre dernier, une lettre de Dom Noël, qui m'est adressée, & dans laquelle cet homme charitable cherche à me perdre entièrement de réputation, à déprimer le peu que j'ai publié, & à me décourager de jamais rien publier à l'avenir. Pourquoi ? uniquement parce que je n'ai parlé de lui dans mes lettres astronomiques qu'en passant, & plus en bien qu'en mal, & qu'il voudroit que je l'eusse fait connoître aux astronomes d'une manière plus conforme à l'idée qu'il a de lui-même, de sa place & de ses travaux. Comme Dom Noël fait envisager sous un faux point de vue le petit ouvrage dans lequel il est cité, je ne puis m'empêcher, si vous le permettez, M. de le redresser sur cet article dans votre Journal.

J'entrepris, il y a quatre ans, un voyage en Suisse pour voir mes parens, & dans l'espérance de rétablir ma santé. Des circonstances favorables se présentèrent en chemin pour faire un tour en Angleterre : je saisis cette occasion de voir un pays si intéressant pour tout homme de lettres, & en particulier pour un apprentif astronome qui cherche à s'instruire ; je dis *apprentif*, car si l'Aca-

démie venoit, avec l'approbation du Roi, de me charger de l'Obſervatoire, ce n'eſt pas du tout que je me fuſſe donné pour aſtronome, mais parce qu'elle ſouhaitoit que je le devinſſe, & que je contribuaſſe de mes ſoins à remonter, à entretenir & à faire ſervir utilement un obſervatoire, depuis quelque tems un peu négligé. Je paſſe donc cinq mois en Angleterre avec l'agrément du Roi; je me mets enſuite en route pour la Suiſſe, mais en paſſant par Paris je ſuccombe à la tentation d'y reſter un mois pour y renouveler mes connoiſſances, pour continuer de m'inſtruire autant que les circonſtances le permettroient; & ſur-tout pour y attendre une obſervation fameuſe, qui n'étoit preſque point viſible ni à Baſle ni à Berlin. Mon obſervation du paſſage de Vénus étant faite, & faite avec ſuccès, je me rends à Baſle, & au bout d'un an je reviens à Berlin. J'avois entrepris ce voyage à mes dépens, & je l'avois achevé preſque entièrement ſur ce pied; cette raiſon, jointe à ce que je n'avois pas eu tout le tems & toutes les lumières que j'aurois ſouhaités, ni l'idée d'en publier une relation, me rendoit fort éloigné de croire avoir tout vu, & d'avoir toujours bien vu ou bien entendu; mais j'avois pris note de tout ce qui m'avoit paru digne de remarque, & lorſque j'eus mis ces papiers en ordre, des ſavans diſtingués auxquels je les communiquai, trouvèrent que je ne laiſſois pas d'avoir, tant en Allemagne qu'en France & en Angleterre, fréquenté utilement tant de protecteurs des ſciences, d'aſtronomes ſavans & d'artiſtes habiles, d'avoir recueilli tant de notices également intéreſſantes pour les aſtronomes, pour les amateurs de l'aſtronomie & pour les voyageurs en général, que loin de me diſſuader-

de publier ces notices, ils jugèrent pouvoir me le conseiller.

Je sacrifiai donc encore une petite somme à la publication de ma brochure, & toujours dans la vue d'être utile. Malheureusement il se trouve qu'étant à Paris je n'ai pas eu le loisir de chercher à voir beaucoup de maisons royales, & qu'un cabinet de physique du Roi, qui est hors de Paris & qui ne regarde l'astronomie qu'indirectement, m'échappe; il se trouve qu'à la tête de ce cabinet est un savant qui n'est guère connu au-dehors; il se trouve que ce savant a entrepris de faire un télescope extraordinaire, dont quelqu'un enfin s'avise de me parler lorsque je suis sur mon départ, & comme d'un ouvrage non achevé; il m'arrive de plus de prendre cependant note de ce qu'on me dit de ce télescope, & de mettre cette note dans ma brochure, sans user d'aucun terme offensant pour le savant dont il est question. Sur cela, ne le voilà-t-il pas qui me tombe sur le corps de la manière la plus cruelle, & bien propre à faire sentir combien on a tort aujourd'hui de sacrifier sa santé, son repos & son argent, au desir de se faire un nom mérité, lors même qu'on a d'ailleurs la satisfaction de se voir applaudi par des personnes estimables, impartiales & juges compétens.

J'aurois encore bien des choses à dire au désavantage du procédé de Dom Noël: comment peut-il prétendre que je doive avoir tout mesuré dans les observatoires & les atteliers? Ai-je dit l'avoir fait? Comment peut-il me blâmer d'avoir fait usage de plusieurs listes que je sais qu'on a été fort aise de trouver dans mon ouvrage? Comment peut-il dire que dans l'article qui le regarde j'ai cité la somme de quatre-vingt mille francs comme

exorbitante,

exorbitante, & que j'ai affecté de jeter du ridicule sur son télescope ? Mais mon tems m'est plus précieux que lorsque je me portois bien, & l'indignation d'ailleurs me fait tomber la plume de la main. Je finis donc en vous assurant que c'est avec la considération la plus distinguée que j'ai l'honneur d'être,

M.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
BERNOULLI.

ANECDOTES.

I.

M. WYCHERLY, poëte & l'ami de Pope, disoit souvent qu'il se marieroit aussi-tôt qu'on désespéreroit de sa vie. En effet, quatre jours avant de mourir il épousa une jeune demoiselle de beaucoup de mérite, mais peu favorisée de la fortune, & lui laissa quatre cens livres sterling de rente. Quelques heures avant de mourir il appela sa femme & lui dit : ma chère, j'ai une demande à te faire : qu'est-ce que c'est, lui dit-elle ? Que je sois le dernier vieillard que tu épouses.

II.

Un jeune officier François & un officier Suisse, au service du Roi de Prusse, jouoient aux échets dans un café de Berlin. Le François, impatient de ce qu'il appeloit *lenteur* dans le jeu du Suisse, & l'ayant vainement prié plusieurs fois de jouer plus vîte, lui dit enfin qu'il rêvoit à la Suisse. Celui ci, déjà un peu mécontent de quelques propos légers, se lève, fait un signe; ils vont se battre, & le Suisse est blessé. Le Roi de Prusse mande l'officier non blessé & lui demande un détail de l'affaire. Ma foi, Sire, répond mon cher compatriote, il est assez simple. Nous jouions aux échets; il m'impatientoit par sa longueur : après l'avoir prié inutilement de jouer plus vîte, il m'est échappé de lui dire qu'il rêvoit à la Suisse, & là dessus il m'a fait une querelle d'allemand; vous voyez bien, Sire, que ce n'est pas ma faute. Je vois très-bien cela, lui dit en souriant le Monarque, mais je vous conseille de ne plus faire de comparaisons; vous n'y êtes pas heureux.



III.

On jouoit dernièrement, dans la salle des ſpectacles de Verdun, la Partie de Chaſſe de Henri IV, qui fut très-bien repréſentée. Au troiſième acte, pendant que Henri eſt à table avec le meunier, & ſa famille, celui-ci chante une chanſon pour réjouir ſon hôte. Lorſque l'acteur fut au troiſième couplet, qui commence par ces paroles : *vive Henri quatre*, tout l'auditoire, dont la ſenſibilité avoit été vivement émue dans le cours de la repréſentation, entrant tout à-coup dans l'enthouſiaſme, ſe mit à répéter en chœur, & à haute voix : *vive Henri quatre* ; & ce couplet fut chanté deux fois de la même manière. Cette circonſtance ſingulière dans lequelle les ſpectateurs devinrent acteurs, eſt ſans doute moins riſible que touchante, & me paroît un nouveau trait à ajouter à l'éloge de l'immortel Henri, & à l'hiſtoire du caractère national.

DE LAISSAC, lieut. au rég. Limoſin.

III.

Le Roi Jean, père d'Henri III, Roi d'Angleterre, demanda une fois mille marcs d'argent à un Juif de Briſtol, &,

sur son refus, ordonna de lui arracher une dent tous les jours jusqu'à ce qu'il consentît à payer cette somme ; le Juif perdit sept dents & la paya.

Seconde Lettre de M. Verdier, docteur en médecine à Paris, &c. à M. Verdier, maître ès arts & en chirurgie à Meners, sur l'art de figurer & de rectifier les os du corps humain de la manière la plus parfaite, au moyen d'exercices appropriés à la constitution & aux vices de conformation des enfans.

Pendant qu'à Paris M. Tiphaine jetoit les fondemens d'un nouvel art de guérir les difformités des os, sur les principes les plus incontestables de l'économie animale, un habile chirurgien Anglois, M. Percival Pott déduisoit des mêmes principes, une nouvelle méthode de traiter les fractures & les luxations : & M. Laslus, chirurgien de Mesdames, vient d'enrichir notre littérature de la traduction du petit livre anglois qui en donne la description. Vous savez que dans le même tems je m'occupois à approfondir les mêmes principes, pour tirer de la gymnastique un nouvel art qui pût prévenir & corriger les difformités des parties dures. Je crois devoir mettre mes méthodes à côté de celles de ces deux artistes. Les unes & les autres forment trois arts qui sont frères, & qui pourront se prê-

ter les secours mutuels qu'on peut attendre d'une famille bien unie.

Dire aux instituteurs ordinaires qu'ils sont les maîtres de figurer les os de leurs élèves avec presque la même facilité que le fameux Zumbo figuroit ses pièces anatomiques en cire; ce seroit, pour la plûpart, un paradoxe bien révoltant. Il semble qu'ils soient dispensés de toute étude & de tout travail, depuis qu'avec de belles phrases on a peint cette nature chimérique qui agit toujours d'une manière constante & uniforme, sans laisser à l'instituteur d'autre soin que celui de ne rien faire. Cependant, en exposant la théorie du nouvel art de guérir les difformités, j'espère démontrer qu'elles sont toutes ou presque toutes les effets de l'ignorance & des préjugés des parens & des instituteurs; qu'elles sont presqu'inévitables dans le plan de l'éducation négative, & qu'un instituteur bien instruit peut donner une conformation parfaite à ses élèves, même à ceux qui en auroient reçu une mauvaise dans les opérations de la génération & de la nutrition.

Voulez-vous dès-à-présent vous convaincre de la grande efficacité de cet art; examinez avec attention le jeu des parties dans un enfant nouveau né; & vous verrez qu'à l'exception de la succion & de la déglutition, il n'est en lui aucun mouvement qu'on puisse regarder comme volontaire. Suivez le développement de ses organes, & vous reconnoîtrez les dates de l'empire que l'ame prend successivement sur chacun d'eux. Jettez ensuite les yeux sur le squelette d'un fétus, & vous verrez que ses os grossièrement ébauchés ne sont encore pourvus d'aucune de ces éminences que les anatomistes disent être façonnées par

la nature pour servir d'attache aux muscles ; qu'ils sont tous droits ou circulaires & arrondis, & ne présentent pas même ces cavités articulaires qu'on regarde comme naturelles. Disséquez ensuite un adulte ; & par-tout où vous trouverez des attaches de muscles, par-tout vous verrez des éminences plus ou moins considérables, suivant que le sujet est plus ou moins vigoureux. Vous verrez que les contours des parties osseuses correspondent toujours à la forme des parties molles qu'elles renferment, & au tirage des muscles qui y sont attachés. Enfin en répétant cet examen sur de jeunes sujets d'âges différens, vous trouverez toujours que les configurations des os se forment en même proportion que les mouvemens de leurs muscles se développent, & deviennent volontaires & énergiques : Vous verrez que la nature emploie toute l'enfance & toute la jeunesse à ce grand ouvrage.

Ceci posé, on voit avec admiration que la nature suit dans l'économie du petit monde, des loix analogues à celles que Newton a reconnues dans le grand. L'action du cœur & des artères est une force projectile qui tend à développer les organes en ligne droite, la pression en tout sens du fluide dans lequel nage l'homme avant & après la naissance, forme une résistance circulaire & centripète. L'action & la réaction de ces deux forces ne font qu'ébaucher l'homme, tant qu'il ne vit que par des loix purement mécaniques : mais dès que son ame commence à commander à ses organes, tous les muscles deviennent autant de mains qui, en pressant dans leur milieu & attirant par leurs extrémités les lames extérieures des os tendres de l'enfant, figurent sa charpente mobile de mille manières différentes ; il n'est point

d'os qui n'en reçoive l'action, & les prétendus écarts de la nature ne sont la plûpart que des variétés dûes à la différence des exercices qu'on a pris dans les premiert âges de la vie.

L'instituteur veut-il donc figurer les os de la manière la plus parfaite? veut il prévenir les difformités? qu'il augmente ou diminue la force du cœur & des artères, en donnant des alimens plus ou moins énergiques; qu'il place son élève dans une athmosphère plus ou moins pesante, & surtout que par des exercices industrieux, il mette en jeu les muscles capables de donner aux os les configurations & les directions les plus propres aux fonctions qu'ils doivent remplir. Au moyen de cet art, qui n'est que la nature même, il pourra former à son élève un crâne propre à loger la masse du cerveau nécessaire au développement des fonctions intellectuelles : une poitrine qui ait l'amplitude requise pour la liberté de la circulation & de la respiration, & pour une bonne voix; & qui soit à l'abri de la pulmonie : un bassin large & bien figuré qui procure aux femmes de ce pays l'avantage qu'elles envient aux Africaines *de pondre leurs enfans :* & enfin des membres solides & propres à tous les usages auxquels ils sont destinés.

N'allez pas croire que pour obtenir ces avantages, il suffise d'exercer les enfans de la manière assez vague que recommandent nos meilleurs auteurs modernes d'éducation. Leurs procédés généraux peuvent réussir jusqu'à un certain point sur des sujets bien constitués : mais l'exercice est un moyen aussi capable de déformer que de former les membres. Il est dangereux d'exercer les enfans avec excès & sans méthode : & il est un

grand nombre de cas dans lesquels certains os n'étant point encore formés, ou l'étant mal, il est absolument besoin de procédés particuliers pour y mettre la dernière main ; & l'art sur lequel je vous entretiens est susceptible d'un grand détail, qui ne peut être entendu que par un instituteur, qui, à l'exemple de ceux de la Gréce & de Rome, veut bien se donner la peine d'étudier la science des os & des muscles.

La gymnastique ne peut opérer de tels effets, sans être d'un secours très efficace contre les difformités naissantes. Il en est aussi un grand nombre qui n'ont pas besoin d'autre secours ; il en est même quelques-unes à l'égard desquelles tout autre moyen ne seroit pas applicable. Cependant quand elles sont portées à un haut degré, il me paroît certain qu'elles ne peuvent céder qu'à la mécanique des muscles artificiels : mais ces deux arts se prêtent des secours analogues ; & je ne crains point d'avancer, qu'en les réunissant sur mes élèves, ils abrégeront la cure de la moitié du tems qu'on emploie dans les maisons paternelles avec les meilleures machines à l'usage desquelles on s'y trouve ordinairement borné. Je vous dirai plus : les muscles artificiels n'ont d'autre effet que de remettre les os en place, & de leur rendre la rectitude naturelle ; mais ces organes abandonnés ensuite aux muscles naturels, devenus trop actifs, céderoient de rechef à leur action excessive ; si l'on n'avoit soin de rendre à leurs antagonistes trop relâchés, la force qu'ils ont perdue, au moyen d'exercices & de topiques appropriés.

Je finirai par une observation importante qui doit fixer l'attention des parens qui ont des enfans difformes, de quelque nature que soit leur

difformité. Il se fait au printems un développement considérable chez les enfans comme dans les plantes. Ils croissent plus dans cette saison que dans le reste de l'année. C'est alors que les difformités font des progrès considérables : par une conséquence naturelle, le printems est la saison où l'on doit s'appliquer à prévenir & à corriger ces vices, par les remèdes intérieurs & extérieurs, par la gymnastique & par la méchanique; la fin de l'hiver ne doit servir que de préparation à la cure.

Je suis parfaitement, &c.

AVIS.

M. Verdier se propose de publier, par la voie du Journal Economique, les preuves théoriques & expérimentales de ce qu'il nous a déjà donné, & de ce qu'il doit encore nous communiquer sur l'éducation physique & morale. Cet ouvrage périodique ayant été retardé, on trouvera cette importante théorie dans le Journal de Juin 1772, & dans les suivans.

L'adresse de M. Verdier est *à Paris, rue St Germain l'Auxerrois, au café d'Alexandre, en face de la rue de la Sonnerie.*



AVIS.

I.

Lettre à M. le Roi de la Faudinierre, médecin dentiste, rue St Honoré, vis-à-vis celle de l'Arbre sec.

A Thionville, ce 25 Sept. 1772.

J'ai reçu, Monsieur, le second envoi de votre élixir. Je ne puis, sur cela, que vous témoigner ma satisfaction & ma reconnoissance.

J'avois la bouche dans un état de dépérissement que l'art des dentistes vulgaires ne pouvoit réparer. J'avois deux dents vacillantes dans leurs avéoles; & depuis deux mois que je fais usage de votre elixir, mes dents sont rafermies, mes gencives régénerées, & j'ai la bouche aussi saine que je l'avois à vingt ans.

Vous pouvez, Monsieur, montrer ma lettre aux Pyrrhoniens. Je me fais un vrai plaisir de rendre un témoignage public à la vérité, pour le progrès de votre découverte & pour le bien du monde.

Je suis parfaitement, &c.

Le Comte de la Touraille,
Mestre de camp de cavalerie.

I I.

Le ſieur Rouſſel diſtribue un onguent pour les cors des piés. On les coupe un peu, & on met un emplâtre un peu plus large que le mal, que l'on enveloppe avec une bandelette, & au bout de huit jours on peut lever ce premier appareil, & remettre un autre emplâtre pour autant de tems. Grand nombre de perſonnes ont été guéries.

Le prix des boîtes à douze mouches, eſt de 3 liv. Celui des boîtes à ſix mouches, eſt de 1 l. 10 ſ.

Il a auſſi une pommade pour les hémorroïdes. On en prend gros comme une noiſette, que l'on met ſur un petit linge, & que l'on poſe ſur le mal: on ſe trouve ſoulagé & guéri en peu de tems.

Il y a des pots à 3 liv. & à 1 liv. 4 ſ.

Il a une pommade pour les brûlures. On en prend dans une bouteille avec une plume que l'on met ſur la brûlure, & une feuille de papier brouillard que l'on met deſſus, & une bande par-deſſus.

Le prix des bouteilles eſt de 3 liv. & de 1 l. 4 ſ.

Le ſieur Rouſſel, demeurant à Paris, rue Jean-de l'Epîne, chez l'épicier en gros, la porte cochère à côté du taillandier, au deuxième appartement ſur le derrière, près de la Grêve, donne avis au Public, qu'il débite encore, avec permiſſion, des bagues, dont la propriété eſt de guérir de la goutte. On portoit autrefois cette bague au doigt annullaire: la grande expérience a fait voir qu'on peut la porter à la main droite comme à la main gauche; au petit doigt comme au doigt annullaire, & que c'eſt du côté où l'on a le plus de mal que l'on doit porter ladite bague: qu'elle guérit

les personnes qui ont la goutte aux mains & aux pieds, & en peu de tems celles qui en sont moyennement attaquées. Quant à celles qui en sont fort affligées, elles doivent la porter avant ou après l'attaque de la Goutte, & pour lors elle ne revient plus. En la portant toujours au doigt, elle préserve d'apoplexie & de paralysie. Plusieurs Seigneurs & Dames ont été guéris de ce mal, & l'on donnera les noms des personnes lorsqu'il en sera nécessaire.

Le prix de ces bagues, montées en or, est de 36 liv., & celles en argent, de 24.

On le trouve tous les jours, excepté les fêtes & dimanches. On prie les personnes d'affranchir leurs lettres.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 17 Novembre 1772.

On écrit de Patras que, le 24 Octobre, il y est arrivé une flotte dulcignote, composée de vingt barques & de dix navires achetés aux Ragusiens, sous le commandement du fils de Meh-met, pacha de Scutari. Elle porte des troupes de débarquement pour la Syrie & pour l'Egypte.

Il n'est pas encore possible de prévoir l'issue des conférences de Bucharest. Les deux puissances ennemies sont dans la disposition de travailler sincèrement à la paix. Cependant le Grand Seigneur ne néglige rien pour faire une guerre avantageuse, s'il étoit forcé de reprendre les armes après l'armistice.

D'Alexandrie, le 6 Novembre 1772.

On ne croit pas ici qu'Ali-Bey puisse jamais revenir en Egypte troubler la tranquillité dont jouit le commerce depuis son départ. Il consume ses forces en Syrie auprès du Cheïk Daher. Un des fils de ce dernier vient de se retirer à Damas, sous prétexte de mécontentement. Comme on connoît la politique de ce vieux Cheïk, il y a des personnes qui pensent que cette fuite n'est qu'une ruse de sa part, & qu'il a envoyé son fils auprès du nouveau Pacha de Damas pour se ménager un accommodement dans le besoin. Cependant les Turcs, au nombre de dix mille hommes, assiégent Seyde, & ont ordre d'agir contre Daher, s'il leur refuse le passage par ses états, pour se rendre en Egypte.

De Warsovie, le 6 Novembre 1772.

Les troupes Russes cantonnées dans la Volhynie, dans la Braclavie & du côté de Kiovie, ont reçu ordre de marcher vers la crimée, d'où l'on prétend que les garnisons Russes ont été chassées par les Tartares.

On assure que les troupes Autrichiennes ont tiré un cordon vers la Moldavie qui aboutit à trois lieues de Kaminiec; qu'elles n'y laissent passer ni vivres ni autres provisions pour l'armée Russe commandée par le Général Romanzow, & que ce défaut de communication avec les Provinces occupées par les troupes Autrichiennes incommode beaucoup les Russes distribués dans les parties qu'ils ont conquises.

De Dantzick, le 18 Décembre 1771.

Les troupes Prussiennes qui sont reparties dans les deux Prusses, ont reçu ordre de se tenir prêtes à marcher au premier signal. Elles font en conséquence leurs dispositions. Il leur est venu des renforts considérables de la Nouvelle-Marche & de la Poméranie Brandebourgeoise.

De Malte, le 2 Décembre 1772.

La petite galiote qui étoit partie pour aller croiser en Barbarie, sous le pavillon du Roi des Deux-Siciles, rentra dans ce port, le 14 du mois dernier, avec trois sandales chargés de bled & d'orge, dont elle s'est emparée à la hauteur d'Isouara. Trois Maures ont été faits esclaves, trois autres avoient été tués dans le combat, & le reste de leur équipage s'étoit sauvé à la nage.

Des Frontières de la Pologne, le 20 Décembre. 1772.

On mande de la nouvelle Russie-Blanche, que les Grecs unis, qui se trouvoient en grand nombre dans ces Provinces, se réunissent à l'envi à leur nouvelle Souveraine, que leurs prêtres se marient & qu'on a rendu aux Dissidens plusieurs Églises qui leur avoient été enlevées depuis l'an 1717.

Les marchands Anglois établis à Dantzick se plaignent beaucoup de ce que les Officiers de Sa Majesté Prussienne exigent des vaisseaux de leur Nation, comme un droit appartenant à cette ville & au Roi de Pologne, la taxe que ces marchands étoient convenus de faire payer à chaque bâtiment Anglois entrant dans le port de Dantzick,

pour soulager leurs pauvres compatriotes & pour l'entretien de l'hôpital anglois.

De Vienne, le 16 Décembre 1772.

Les troupes Autrichiennes, aux ordres du Général d'Alton, ont passé la Vistule & sont entrées dans le Palatinat de Lublin. On prétend ici que ce mouvement est concerté avec les Cours de Petersbourg & de Berlin qui doivent, de leur côté, faire avancer des troupes vers Warsovie, afin de forcer le Roi de Pologne à la convocation d'une diète.

De la Haye, le 18 Décembre 1772.

En recevant la nouvelle que des vaisseaux Russes ont attaqué & mis en déroute vers le Golfe de Lépante une flotte Turque, on a appris en même tems que les Tartares de la Crimée sont tombés dans les garnisons Russes, & les ont forcées d'évacuer la Peninsule, après s'être emparés de leurs provisions & de leurs munitions de guerre. On espère que le premier de ces événemens ne retardera pas les négociations de Buchareft, & que le second pourra les avancer, parce qu'il paroîtra inutile de protéger des peuples qui ne veulent point de protecteurs. Quoiqu'il en soit, les Tartares ont envoyé à la Porte des *Azz Mazars* (requêtes) pour implorer son secours; on ignore le parti que le Divan prendra à cette occasion.

La crainte qu'on a eue sur la difficulté de réduire les Négres fugitifs de Surinam, n'est que trop fondée. On est informé que ces ennemis publics de la Colonie, après l'échec qu'ils ont éprouvé, se sont retranchés dans d'autres asyles, où il n'est guère possible de les forcer, si on n'y emploie

pas un grand nombre de troupes d'Europe. Les Hollandois n'ont d'établissemens, sur lesquels ils puissent compter en Amérique & en Asie, que dans les Isles commises à la garde de leur marine. Par-tout où ils posséderont des portions de continent ouvertes aux incursions des Barbares, ils seront obligés de sacrifier à leur défense les profits de leur commerce.

De Londres, le 30 Décembre 1772.

On s'attendoit, le 21 de ce mois, à quelque tumulte au théâtre de Druy-Lane. Le sieur Garrick y fit représenter *Hamlet* avec des changemens qu'on croyoit devoir déplaire à une partie du Public, accoutumé à admirer, entr'autres, la scène des Fossoyeurs qu'on avoit retranchée, mais heureusement les gens de goût l'ont emporté sur la populace, & on a joué cette tragédie célèbre sans que les acteurs aient été interrompus.

Les dernières nouvelles reçues du Détroit d'Udson portent qu'un chirurgien Anglois, qui y est établi, a découvert une mine de cuivre, & qu'il a perfectionné la culture de l'avoine, des raves, des navets, & d'autres denrées dans ce terrein stérile & pierreux. Cette dernière découverte, plus importante que celle des métaux les plus précieux, sera de la plus grande utilité à nos Colons de la Factorie de Churchill & à celle des environs.

On écrit de Boston que les ordres donnés de démolir le fort Pitt, connu ci-devant sous le nom de fort du Quesne, exposent toute la frontière aux incursions des Sauvages, & que les habitans ont résolu, pour leur propre sûreté, de présenter une adresse au Gouvernement pour demander des

troupes capables de les protéger & de défendre les frontières.

De Paris, le 8 Janvier 1773.

On écrit d'Amiens un fait qui intéresse trop l'humanité pour que nous négligions de le rapporter. un enfant de quatre ans, fils d'un ouvrier de la manufacture de papier, nouvellement établie à Montières, tomba dernièrement dans la rivière de Bresse, d'où il ne fut tiré qu'une heure après. On le mit dans un lit où l'on le surchargeoit de couvertures. Deux heures après, un homme de l'art étant survenu, s'étendit sur le corps de cet enfant, souffla fortement dans la bouche, en lui serrant les narrines, le porta ensuite auprès du f u & le frotta successivement avec de la flanelle, de l'eau-de-vie & du sel fondu, tandis qu'on étoit allé chercher une pipe & du tabac. Ce secours n'étoit pas encore arrivé lorsque l'enfant commença à donner des signes de vie, &, peu de tems après, il se trouva en aussi bonne santé qu'auparavant.

La Ville de Reims, qui depuis le baptême de Clovis, a le privilège de sacrer nos Rois, vient de célébrer, par une fête publique, l'époque de la cinquantième année du sacre de Sa Majesté. Le 28 du mois dernier, on chanta en musique une messe solemnelle à laquelle l'Archevêque Coadjureur officia pontificalement. Tous les Corps de la Ville assistèrent à cette cérémonie, pour laquelle on se servit des ornemens destinés au sacre. Le *Te Deum* fut chanté au son des cloches & au bruit du canon & des salves de mousqueterie. Le Coadjuteur donna ensuite un grand repas. A quatre

heures après midi, on représenta *gratis* la comédie : on joua la *Partie de Chasse de Henri IV*, & à l'endroit où un des acteurs dit : *Buvons à la santé de ce bon Roi, de ses enfans & de ses descendans*, les Spectateurs s'écrièrent d'une voix unanime & avec une sensibilité générale, *vive le Roi*, le directeur jouant le rôle de Henri IV, avoit eu soin de préparer du vin ; il en distribua lui-même, ainsi que les autres acteurs, sur le théâtre & dans les loges ; on porta la santé de Sa Majesté avec les acclamations les plus touchantes. Au milieu des cris de joie & des applaudissemens, on voyoit couler des yeux des Spectateurs des larmes d'attendrissement. A huit heures du soir, on tira sur la Place Royale un feu d'artifice devant la Statue de Sa Majesté. Les cris multipliés & continus de *vive le Roi* empêchèrent d'entendre la musique du concert, placée sur le balcon de l'hôtel des Fermes, & qui exécuta différens morceaux de symphonie. Malgré la joie vive, &, pour ainsi dire, malgré l'ivresse de sentiment qui anime la Nation toutes les fois qu'on célèbre des événemens qui intéressent la Personne du Roi le plus chéri, tout se passa dans cette fête avec le plus grand ordre & la plus grande tranquillité.

NOMINATIONS.

Le Roi a donné à M. d'Obsonville, maréchal des camps & armées de Sa Majesté, & capitaine aux Gardes Françoises, le gouvernement du château d'If, vacant par la mort du Chevalier de la Roque.

Le Roi a nommé Commandeur de l'Ordre militaire de St Louis le Comte de Sabran-Gramont,

chef d'escadre, à la place du Marquis d'Amblimont, chef d'escadre, qui vient de mourir.

PRÉSENTATIONS.

Le 27 Décembre, la Marquise de Crillon, & la Vicomtesse de Baschi du Cayla, eurent l'honneur d'être présentées à Sa Majesté, ainsi qu'à la Famille Royale, la première par la Marquise de Monteynard, & la seconde par la Comtesse de Baschi.

Le même jour, le Margrave d'Anspach-Bareith, sous le Comte de Sayn, prit congé du Roi & de la Famille Royale; & le Marquis de Spinola, ministre plénipotentiaire de la République de Gênes, eut une audience particulière de Sa Majesté, à qui il remit ses lettres de créance. Il fut conduit à cette audience & à celle de la Famille Royale par le sieur Tolozan, introducteur des Ambassadeurs.

Le 31 Décembre, le Comte Stormont, ambassadeur extraordinaire de la Cour de Londres, eut une audience du Roi à qui il remit ses lettres de créance. Il fut conduit à cette audience & à celle de la Famille Royale par le sieur Tolozan, introducteur des Ambassadeurs.

Le sieur Marie, premier Commis de la Guerre, ayant traité, avec l'agrément du Roi, de la charge de secrétaire du cabinet de Sa Majesté, sur la démission du sieur Bouret, a eu l'honneur d'être présenté en cette qualité, au Roi, le 26 Décembre.

NAISSANCES.

La Femme de Jean Kamps accoucha, le 9 Décembre, à Groningue, de trois garçons bien

constitués; ils se portent bien, ainsi que la mère qui avoit déjà dix enfans, & qui mit au monde deux jumeaux à ses quatrièmes couches.

La femme du nommé Jacques le Jean, journalier, accoucha dans la ville de Montaigu, le 23 Décembre, de deux filles & d'un garçon qui jouissent d'une bonne santé.

MORTS.

Dona-Marie Panès, veuve d'un colonel d'infanterie, est morte à Barcelone, dans la cent quatrième année de son âge.

Le nommé Jean Cauchet, journalier, du diocèse de Rhodez, est mort à Rieuperoux, à l'âge de cent quatorze ans.

Anne Perette, veuve de Bonvoisin, mercière, est morte au bourg de St Pierre-sur-Dive, en Normandie, dans la cent unième année de son âge.

Jean Cirus de la Losse, Marquis de Losse, est mort en son château en Perigord, le 31 Octobre dernier.

Henriette-Louise-Philippine Orry, épouse de François-Joachim Sergier de Langier, Comte de Beaurecueil, est morte à Aix, le 20 Décembre, dans la trente-troisième année de son âge. Elle étoit fille de Jean-Henri Louis Orry de Fulvy, comte de Nogent, conseiller d'état, intendant des finances, & nièce de Philibert Orry, ministre d'état, contrôleur-général des finances, grand trésorier-commandeur des Ordres du Roi.

Anne Alex, de la paroiſſe d'Arcinges en Beaujolois, eſt morte, le 7 Décembre dernier, à l'âge de cent onze ans. Elle s'étoit mariée dans ſa vingt-ſixième année, & devint veuve ſoixante-huit ans après. A l'âge de quatre-vingt-quinze ans, elle ſe remaria, & en vécut dix avec ce ſecond mari. Elle a été ſix ans veuve. Elle a conſervé l'uſage de tous ſes ſens juſqu'à ſes derniers jours.

Pierre de Jaubert, vicomte de Nanthiat, eſt mort dans ſa terre de Nanthiat, en Perigord, le 25 Décembre, à l'âge de cinquante-neuf ans.

LOTERIES.

Le cent quarante-quatrième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'eſt fait, le 24 Décembre, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille livres eſt échu au N°. 32917. Celui de vingt mille livres au N°. 38075, & les deux de dix mille aux numéros 30154 & 33889.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'eſt fait, le 5 Janvier. Les numéros, ſortis de la roue de fortune, ſont, 50, 36, 44, 57, 61. Le prochain tirage ſe fera le 5 Février.

TABLE.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le second volume du Mercure du mois de Janvier 1773, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 15 Janvier 1772.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.



